29e Année. N° 15. 1er Août 1922.

GENERAL LIBRARY
AUG 30 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Ernest Renan. . .	*De l'Imitation de la Bible dans « Athalie »*	449
Comte Primoli. . .	*La Princesse Mathilde et le Duc d'Aumale*	464
André Armandy. .	*L'Étrange traversée*.	483
Albert Touchard .	*Portraits d'Outre-Rhin.* — I.	532
Paul Renaudin . .	*L'Amoureuse aventure de Mlle de Préfailles.* — II. .	556
Comte de Fels. . .	*Aurons-nous une Politique du Pétrole?*	589
Marcel Thiébaut. .	*Henry Bataille*.	608
Albert Flament . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*.	630
Louis Laloy. . . .	La Musique : *Les Concours du Conservatoire* . . .	644
Henry Bidou. . . .	Les Lettres : *Parmi les Livres*	651
André Chaumeix. .	La Politique : *La France et les Réparations* . . .	663

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

LA VIE EN FLEUR,

par **Anatole France,**

La maison Calmann-Lévy vient de mettre en vente *la Vie en fleur*, dont les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la bonne fortune de connaître, par anticipation, un certain nombre de chapitres. Ils savent donc que la délicate et charmante « floraison » au spectacle de laquelle l'œuvre nouvelle nous convie est la jeunesse d'un petit bourgeois de Paris, qui fit ses humanités, il y a une cinquantaine d'années. Comme le cadre, tout d'abord, est frappant! Ce Paris paisible et silencieux, avec ses grands jardins et ses coins déserts, où picorent les poules, est si loin de la ville tumultueuse que nous connaissons! Mais les personnages qui entourent le jeune France — car rompant avec la fiction qu'il avait observée dans le *Petit Pierre*, le *Livre de mon ami* et *Pierre Nozière*, l'auteur nous a révélé la véritable identité de l'aimable enfant qui a charmé tant de lecteurs dans le monde entier — empruntent aussi au passé quelque chose de son charme : ce serait un jeu superflu que de les citer tous; ils doivent au maître cette nouvelle vie qui vient animer leurs ombres pâles, on la leur ôterait de nouveau en les isolant de son œuvre. D'aucuns énoncent sans doute des pensées qui sont chères au maître. Elles n'en ont pour nous que plus de prix. Quelles leçons de claire intelligence et d'érudition! Et par quelle magie les discours les plus abstraits nous apparaissent-ils soudain chargés d'une poésie profonde? Miracle d'un art capable aussi de communiquer aux propos les plus rares un séduisant aspect de bonhomie ironique!

LE DERNIER VIKING,

par **Johan Bojer.**

Kristaver, le pêcheur, a acheté pour une bouchée de pain un petit voilier : la *Méduse*. La modicité du prix devait le tenter. Mais ce qui ne l'a pas moins attiré peut-être c'est le risque. Par trois fois déjà la *Méduse* a fait naufrage. Il y a, dans ce vaisseau, un défaut que nul n'a pu saisir. Et loin d'effrayer le pêcheur, cela serait plutôt pour le séduire. Il faut le voir, aux Lofoten, durant la grande saison de pêche, surveiller son navire comme un cavalier étudie sa nouvelle monture. La *Méduse* ne veut pas livrer son secret. Les améliorations apportées par Kristaver sont insuffisantes. Il faudra un quatrième naufrage pour que la tare enfin lui apparaisse... et dans quelles conditions! au milieu de la plus formidable des tempêtes, parmi cent dangers auxquels Kristaver, impassible, demeure indifférent, soucieux qu'il est seulement de demeurer maître de son bateau, amusé presque par la lutte farouche avec le flot, semblable à quelqu'un de ces audacieux pirates de la mer, ses ancêtres, les Vikings... Jamais, peut-être, la vie sur mer n'a été décrite avec autant de puissance. Il semble que les embruns viennent vous fouetter le visage, tandis que se déroulent les tableaux de la vie des pêcheurs aux Lofoten : heures d'attente dans les camps de la côte, bals et rixes; rush sauvage de centaines de vaisseaux à la poursuite des bancs de poissons; batailles rangées des pêcheurs qu'opposent d'ancestrales animosités de province à province; et toutes ces souffrances qui s'accumulent : travaux épuisants, la faim, le froid, la misère et, trop souvent apparue, la mort. Sur ce fond de détresse les faces des pêcheurs se détachent pourtant vigoureuses et joviales : des âmes frustes, naïves et bonnes de grands enfants optimistes qui aiment leur dur métier. Parmi les œuvres si universellement estimées de Johan Bojer, ce roman prendra, sans nul doute, une place de premier plan. Il a ces rares qualités d'observation, de vérité et de parfaite simplicité qui donnent à une œuvre littéraire tout son prix.

LE CHRISTIANISME ANTIQUE, LE CHRISTIANISME MÉDIÉVAL ET MODERNE,

par **Charles Guignebert.**

Ces deux livres sont comme le complément et l'illustration de l'étude que l'auteur a consacrée antérieurement à *l'Évolution des Dogmes*. En retraçant dans ses grandes lignes l'histoire d'une religion déterminée, ils établissent que ce n'est point dans ses dogmes seulement, mais bien dans la complexité de son organisme qu'elle subit la loi d'évolution. Elle emprunte au milieu social où elle se constitue de nombreux éléments; elle s'adapte aux milieux successifs où elle se transporte; avec une vitalité plus ou moins grande elle élimine ses éléments usés. — Le premier volume permet de mesurer de combien s'est étendue depuis Renan notre connaissance des Origines du christianisme. L'état religieux de la Palestine au temps de Jésus offre moins d'obscurité, et les recherches de Frazer, celles de l'école sociologique française, les progrès de l'archéologie orientale nous font mieux comprendre l'influence des mythes asiatiques sur le milieu paulinien. Le second volume est consacré à l'établissement et à l'affermissement de l'Église catholique en Occident. Dans ce milieu nouveau, l'esprit d'invention spéculative s'éteint, et, fidèle à l'esprit romain, juridique et pratique, qui l'a pénétrée désormais, l'Église va avant tout s'organiser, régler discipline et morale, codifier ses dogmes, et réaliser un édifice puissant et grandiose. C'est en maintenant les droits imprescriptibles qu'elle tient de la tradition, qu'elle résiste à l'humanisme du XVe siècle, à la Réforme du XVIe, à la philosophie et à la science du XVIIIe et du XIXe, et, tout récemment, au modernisme. En une conclusion brillante et hardie, le savant professeur s'efforce de dégager les traits essentiels de ces deux mille ans de vie religieuse, et les tendances probables de l'avenir.

DE L'IMITATION DE LA BIBLE DANS « ATHALIE »

La dissertation qu'on va lire a été écrite en 1846 par E. Renan, alors âgé de vingt-trois ans[1] et préparant sa licence, et remise à M. Émile Egger, agrégé de la Faculté, maître de conférences de grammaire à l'École Normale Supérieure et suppléant de M. Boissonade dans la chaire de littérature grecque de la Sorbonne. Le professeur en rendit compte le 25 juin, à la sixième des conférences de licence qu'il faisait alors tous les jeudis. Les notes prises par Renan à cette séance nous apprennent comment M. Egger jugea ce travail, et comment l'élève accueillit ce jugement : « Lecture de ma pièce sur *les Imitations de la Bible dans Athalie*. Fort maltraitée. Fait mauvaise impression. Ah ! diables de grammairiens ! On la traite comme empreinte de modernisme, de néologisme. »

Que disait donc Renan pour s'être attiré une appréciation sévère? Ceci : que Racine fit, en écrivant *Athalie*, « un fort mauvais tableau historique »; mais que ce n'est point là un reproche, la poésie n'étant pas « l'histoire ». Seulement, l'énoncé même de cette thèse, et les arguments dont il l'étayait, suffisaient en 1846 à inquiéter le classicisme universitaire, comme la menace d'une trompette ennemie qui eût pu ranimer le combat.

L'édition des *Portraits littéraires* que Sainte-Beuve avait donnée en 1844 contenait un article sur Racine daté de décembre 1829, où se trouve cette critique d'*Athalie* : « Il y a dans le judaïsme un élément à part, intime, primitif, oriental, qu'il importe de saisir et de mettre en saillie, sous peine d'être pâle et infidèle, même avec un air d'exactitude; et cet élément radical, si bien compris de Bossuet

1. Sainte-Beuve, quand il écrivit l'article sur *Racine* auquel on fait allusion ci-dessous, avait vingt-cinq ans.

dans sa *Politique sacrée*, de M. de Maistre en tous ses écrits, et du peintre anglais Martin dans son art, n'était guère accessible au poète doux et tendre qui ne voyait l'Ancien Testament qu'à travers le nouveau, et n'avait pour guide vers Samuel que saint Paul. Mais d'abord je cherche vainement dans Racine ce temple merveilleux bâti par Salomon, tout en marbre, en cèdre, revêtu de lames d'or reluisant de chérubins et de palmes;... je ne devine pas dans le Tabernacle ces chérubins de bois d'olivier, hauts de dix coudées, qui enveloppent l'arche de leurs ailes. La scène se passe sous un péristyle grec un peu nu... Des reproches analogues peuvent s'adresser aux caractères et aux discours des personnages. L'idolâtrie mons, trueuse de Tyr et de Sidon devait être opposée au culte de Jéhovah-dans la personne de Mathan, qui, sans cela, n'est qu'un mauvais prêtre, débitant d'abstraites maximes... Le grand-prêtre est beau, noble et terrible; mais on le conçoit plus terrible encore et plus inexorable, pour être le ministre d'un Dieu de colère. Quand il arme les lévites, et qu'il leur rappelle que leurs ancêtres, à la voix de Moïse, ont autrefois massacré leurs frères (« Voici ce que dit le seigneur, Dieu d'Israël : « Que chaque homme place son glaive sur sa cuisse, « et que chacun tue son frère, son ami, et celui qui lui est le plus proche. » Les enfants de Lévi firent ce que Moïse avait ordonné »), il délaie ce verset en périphrases évasives... En somme, Racine n'...a pas pénétré l'essence même de la poésie hébraïque orientale...[1] » Ce texte datait de la veille d'*Hernani*. Mais en 1844 Sainte-Beuve, qui avait rompu les ponts avec Hugo depuis son retour de Lausanne, ajoutait cette note à la dernière phrase : « De la *poésie*, c'est possible; mais de la *religion*, certes, il en avait pénétré l'essence. J'aurais plus d'un point à modifier aujourd'hui dans mon premier jugement; il a commencé à me paraître moins juste, quand des continuateurs exagérés me l'ont rendu comme dans un miroir grossissant[2]. » Et il extrayait de son ouvrage en train sur *Port-Royal*[3] cette remarque, que l'auteur d'*Athalie* avait eu raison de ne pas multiplier les décors, l'unité du Dieu invisible[1] ressortant mieux ainsi.

En 1846 Renan, qui a lu les *Portraits littéraires*[4], reprend l'accusation de 1829, mais en la modifiant. Ce qu'il regrette en *Athalie*, ce n'est pas cette « couleur locale » à la fois mesquine et grossière, ce « procédé facile » qui prétend peindre une époque en accumulant les termes d'archéologie qui s'y rapportent. C'est « une peinture plus hardie et plus fidèle, qui se fût efforcée de saisir l'esprit original de la nation, de pénétrer sa vie morale et intime, *de la regarder vivre*,

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, édition revue et corrigée, Paris, Didier, 1844, pp. 87-89.

2. *Ibid.*, p. 89, note 1.

3. Dont les deux premiers volumes seuls avaient paru (1840-1842). Le volume contenant l'étude sur Racine ne devait être publié qu'en 1859.

4. Cf. par exemple *Cahier de Jeunesse*, p. 372.

ou plutôt de vivre un instant avec elle ». Admirable formule, où l'historien futur définit par avance sa méthode et son génie, et pose la loi de toute étude du passé.

Renan dégageait ainsi, entre le classicisme et le premier romantisme, son esthétique personnelle. Pour cet idéaliste, la seule réalité qui comptât était l'âme humaine. L'histoire devait être une psychologie. — Mais la tragédie classique n'en était-elle pas une aussi, et qu'est-ce donc qui, en elle, le mécontentait?

C'est ici qu'il faut faire intervenir certaines idées en partie vraies, en parties fausses, que Renan s'était formées à Saint-Sulpice à l'égard du XVIIe siècle. Tout en aimant beaucoup Racine, tout en rendant justice à Bossuet, il avait cru sentir, surtout par contraste avec la nouvelle école allemande que lui avait révélée madame de Staël, que le principal caractère du grand siècle, avait été l'établissement d'une orthodoxie littéraire aussi étroite que l'orthodoxie religieuse, et ne se permettant, par respect, aucun rapport avec celle-ci. Agacé par la mauvaise exégèse du XVIIe siècle, il en faisait porter la peine à toute la littérature d'alors. C'était pour lui un dogme, que le siècle de Louis XIV n'avait pu comprendre les productions des époques « spontanées » de l'humanité, comme disait M. Cousin. Et certes il n'avait pas tort, s'il entendait par là l'intelligence critique de la Bible et des faits religieux. Mais il méconnaissait — et M. Egger eut raison de l'en avertir — le sentiment religieux qui circule dans la littérature même profane du XVIIe siècle, cette connaissance intime des *Psaumes*, par exemple, dont témoigne la correspondance de Racine et de Boileau. Le christianisme d'alors n'était point si *rentré*, selon le mot de Sainte-Beuve, que ce critique voudrait nous le faire croire. Et dans le siècle de l'*Esther* de Du Ryer, du *Polyeucte* de Corneille, dans le siècle où Boileau défendait le sublime de *Fiat lux* (pour ne pas parler de Bossuet), ni l'apparition d'*Athalie*, ni le sentiment de la poésie biblique que Renan, mieux inspiré que le jeune Sainte-Beuve, accorde à Racine, n'étaient des faits isolés.

Seulement les littérateurs du grand siècle, non plus que Bossuet ne savaient l'hébreu : et c'est ce que Renan leur pardonne malaisément. Ses travaux antérieurs, tout en lui donnant sur la littérature hébraïque une singulière compétence, avaient un peu rétréci son point de vue. Il s'autorise de Lowth pour affirmer que la prose seule doit rendre la poésie des Hébreux : précepte auquel il sera fidèle dans ses traductions. Il fait grief à Racine, avec la rigueur d'un spécialiste, d'avoir dénaturé le parallélisme hébreu; d'avoir développé en harmonieuses périodes des comparaisons que les Hébreux indiquaient seulement. Accusations injustes, au nom desquelles le principe de toute imitation serait condamné. Lui-même s'en aperçut, et convint qu'écrivant une tragédie, Racine ne pouvait faire autrement; mais peut-être que Racine n'eût pas dû écrire une tragédie.

Ce pressentiment d'une nouvelle forme d'art eût été plus net, si Renan n'avait pas été embarrassé de certaines idées d'esthétique

qu'il tenait en partie de Cousin, et suivant lesquelles l'art est la représentation de l'idéal. Il exprime non sans gaucherie, les rapports qui, selon lui, doivent exister entre l'idéal et le réel, entre le type et l'individu. « L'idéal », « le céleste idéal », Renan à cette époque en vivait, et c'est pourquoi son emphase ne laisse pas d'être sincère. Ce qu'il entend par là, littérairement, c'est la généralité à laquelle visaient les classiques. Et voici le point exact du dissentiment : « Le but de la poésie est l'expression du beau et non la peinture exacte de telles ou telles mœurs. Seulement il serait peut-être à désirer ou qu'elle se contentât d'exprimer le beau dans ses formes générales, sans le revêtir d'aucun costume national, ou que, si elle emprunte les traits individuels d'un peuple ou d'une époque partielle, elle le fît tout de bon. » C'est-à-dire qu'entre la poésie lyrique et le drame historique, il n'y avait plus de place pour la tragédie.

Comme Sainte-Beuve en 1844 avait modifié son jugement de 1829, il est probable que Renan ne se serait pas constamment tenu aux idées de cette dissertation. Le romantisme, étant essentiellement une révolte, convient en tout temps au génie frondeur de la jeunesse. Les réprimandes de M. Egger ne furent pas inutiles à Renan. Il reconnut ce qu'il y avait en elles de juste : « On peut tout exprimer, avait dit le maître dans cette conférence du 25 juin, avec les expressions et le style du siècle de Louis XIV. » Cette opinion, qui était aussi celle de sa sœur Henriette[1], Renan ne tarda pas à s'y rallier. Mais quand M. Egger s'efforçait de le mettre en garde contre « une disposition bénévole à admirer les littératures non classiques », et prétendait lui montrer que « cette manière orthodoxe de donner tout à l'homme par l'inspiration spontanée ne faisait que reculer le miracle de l'inspiration », il n'y avait pas à craindre que cette timidité arrêtât l'élan du jeune critique. Car cette intelligence des origines humaines n'appartenait pas seulement à Renan, elle était la conquête de son siècle. La seconde et définitive découverte de l'antiquité, de *toute* l'antiquité, nous la devons à ce XIXe siècle tant calomnié; il a mené à bien l'œuvre de la Renaissance, que le XVIIe siècle avait failli faire avorter. Voilà le vrai romantisme, voilà celui qu'il faut continuer[2]. — *J. Pommier.*

Ce fut sans doute une nouveauté, lorsque au milieu d'un siècle qui avait restreint l'orthodoxie littéraire à l'imitation des modèles de l'antiquité grecque et latine, un poète, qui lui-même s'était fait l'écho le plus pur des modèles classiques, songea à emprunter ses inspirations à un livre vénéré aussi comme symbole d'une autre orthodoxie, mais où la poésie

1. Cf. E. Renan, *Ma sœur Henriette*, p. 33.
2. Dans les notes qui suivent, celles de Renan sont désignées par (R.).

profane s'était cru tout abord interdit. La Bible en effet, et, plus généralement, le christianisme, en s'imposant au siècle de Louis XIV comme foi religieuse, semblèrent s'être dépouillés de leur beauté comme objets d'art et de littérature. Trop accoutumés à les envisager comme un code dogmatique de définitions et de formules, ces Chrétiens sévères en oublièrent le côté esthétique, et eussent cru les mésallier, en les unissant à la poésie, que l'on concevait alors comme quelque chose d'assez frivole. L'Épître de Boileau sur l'Amour de Dieu nous paraît sans doute passablement sérieuse, et pourtant il nous apprend lui-même que l'on regarda comme une extrême hardiesse d'avoir osé traiter en vers un pareil sujet [1]. Il ne faut pas donc s'étonner si la *hardiesse* de Racine fit moins fortune encore, et si les critiques étouffèrent un moment son œuvre biblique, quelles que fussent les précautions qu'il eût prises pour lui donner la physionomie seule de mise alors dans les productions littéraires.

Nul siècle en effet n'était moins fait que celui de Louis XIV pour admirer les beautés de la poésie hébraïque et orientale : nul en effet ne fut plus exclusif dans son esthétique [2], et ne proclama plus formellement que rien n'était beau en dehors du type, auquel il avait accordé la monarchie absolue en littérature. Ce n'est pas que la Bible n'y ait été admirée; mais j'oserai le dire, elle le fut maladroitement. Nous n'admirons en effet que ce qui nous est analogue, et le modèle grec offrant à ce siècle le beau absolu, il n'admira dans la poésie hébraïque que ce qui se rapprochait de ce type, par un procédé semblable à celui de ces esprits superficiels qui n'admirent dans les ouvrages de l'antiquité que les traits qui se rapprochent plus ou moins de leurs idées modernes. Lisez les analyses littéraires que nos anciens critiques donnent des morceaux de la poésie hébraïque qui ont forcé leur admi-

1. Cf. E. Renan, *Nouveaux Cahiers de Jeunesse*, p. 56 : « Voyez... un trait curieux de la manière dont on entendait alors la poésie dans la lettre de Boileau à Racine, où il lui raconte sa visite au Père de la Chaise pour son épître *de l'Amour de Dieu*. La grande objection du Père, c'est la hardiesse qu'il y a à traiter *en vers une matière si délicate*. » Cette Épître est la XIIe, à l'abbé Renaudot.

2. Cette expression déplut à M. Egger. Renan consigne cet arrêt, non sans dépit : « Anathématisé. Et pourtant impossible de dire autrement. Sots grammairiens! »

ration, on dirait qu'ils commentent une ode des époques réfléchies [1], supposant dans le poète art et combinaison. Le bon Rollin, ou plutôt son professeur Hersan [2], par exemple, analyse le cantique des Hébreux après le passage de la mer Rouge, comme il eût fait une ode d'Horace; il y fait remarquer l'exorde, la suite des pensées, le plan, le style même, sans songer à ce qui fait la véritable beauté de ces antiques poésies : l'inspiration spontanée [1] de l'esprit humain à son enfance, indépendante des formes artificielles et réfléchies [1], produit naïf de l'âme jeune et neuve dans le monde, et portant partout le Dieu dont elle conserve encore la récente impression. Il y avait loin sans doute du traité classique du docteur Lowth [3], qui admira la poésie hébraïque comme le siècle de Louis XIV, à cette esthétique belle et sentie de Herder [4], devinant par son génie tout oriental ces inspirations natives, ces premiers chants de l'humanité, ou comme il les appelle, ce parallélisme perpétuel du ciel et de la terre, ces antiques entretiens des Elohim avec les hommes. Aussi bien, les moyens herméneutiques alors moins nombreux, l'étude des langues orientales fort négligée en France, l'état informe où ces monuments se livraient à l'admiration, et surtout l'idée qu'ils étaient le partage exclusif des théologiens, purent contribuer à en éloigner la littérature. Bossuet seul, avec son génie tout biblique et si plein de haute poésie, sut les comprendre d'une manière supérieure, malgré l'écorce grossière à travers laquelle il lui fut donné d'entrer en contact avec eux [5]. Bien plus il osa les imiter, et ses plus beaux mouve-

1. On reconnaît ici le vocabulaire cousinien.

2. Hersan (1652-1754). *Le Cantique de Moïse expliqué selon les règles de la rhétorique*, se trouve à la fin du t. II du *Traité des Études* (Rollin, *Œuvres complètes*, t. XXVI, nouvelle édition par Letronne, Paris, Firmin Didot, 1821, pp. 422 et suiv.) où Rollin l'avait inséré par reconnaissance pour son maître. L'abbé Glaire, dont l'*Introduction à l'Écriture Sainte* était classique à Saint-Sulpice, y renvoie à propos de ce cantique, considéré comme une des « beautés littéraires du Pentateuque ». (Glaire, *op. cit.*, t. III, 2e éd. Paris, Méquignon Junior, 1843, p. 107 et note 1).

3. Dr Lowth, *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*, traduction Sicard, 2 vol., 2e édit. Avignon; 1839.

4. Cf. Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, traduction de la baronne A. de Carlowitz, Paris, Didier, 1845.

5. Il est certain que Bossuet ne se mit pas à apprendre l'hébreu avant quarante

ments oratoires ne sont souvent que des tours ou des images empruntés aux prophètes dont il sembla faire revivre la forte et austère majesté.

Ce serait sans doute un blasphème de dire que Racine ne comprit pas la poésie de la Bible : mais, j'oserai le dire, il la comprit à sa manière, et en la teignant de ses couleurs favorites. Doué d'un tact si délicat de l'antique, il ne pouvait manquer d'admirer cette simplicité primitive, qui établit tant de rapports entre l'ancienne poésie grecque et celle des Hébreux. Mais étranger par ses études et son génie au tour oriental, à ses hardiesses, à ses images, à sa manière abrupte et concise, il n'eut de sens que pour ce qui lui rappelait Sophocle ou Virgile. En empruntant à l'histoire des Hébreux le sujet de son *Athalie*, et à leurs traditions religieuses et poétiques les couleurs dont il orna son tableau, ces couleurs se décomposèrent entre ses mains. Le prisme grec en intercepta les plus vivement nuancées, et ne laissa passer que celles qui lui étaient analogues. Dieu me garde de vouloir rien ôter à la beauté d'un inimitable chef-d'œuvre; mais je crois n'énoncer qu'un fait en disant que c'est un fort mauvais tableau historique. Je ne prétends pas que ce soit un reproche : la poésie n'est pas l'histoire ; elle crée son idéal de couleurs rassemblées çà et là. Son but est l'expression du beau, et non la peinture exacte de telles ou telles mœurs. Seulement il serait peut-être à désirer ou qu'elle se contentât d'exprimer le beau dans ses formes générales, sans le revêtir d'aucun costume national, ou que, si elle emprunte les traits individuels d'un peuple ou d'une époque partielle, elle le fît tout de bon, et ne nous présentât pas des Hébreux parlant comme des contemporains de Sophocle ou des chrétiens du XVIIe siècle. Qui passera de la lecture de Job ou même d'Isaïe à celle de Racine ne pourra s'empêcher de crier au mensonge, et malgré lui, cette arrière-pensée le peinera dans son admiration.

Il est vrai que toutes les traditions nationales, le temple, le grand-prêtre, la loi, les sacrifices, la race de David, les traits de l'histoire sacrée, reparaissent sans cesse dans la tragédie

ans, et probable qu'il n'en poussa pas loin l'étude (cf. R. de la Broise, *Bossuet et la Bible*, Paris, Retaux-Bray, 1890, p. XXXVIII-XXXIX).

classique. Un critique [1] en eût désiré plus encore; je ne serais pas si exigeant : la couleur locale qui résulte de ces menus détails est mesquine : c'est un procédé trop facile que celui de tant d'écrivains, qui croient peindre une époque en combinant de toutes les manières possibles un certain nombre de mots qu'on est convenu d'y attacher comme des formules mnémoniques. Il y eût eu une peinture plus hardie et plus fidèle, qui se fût efforcée de saisir l'esprit original de la nation, de pénétrer sa vie morale et intime, de la regarder vivre, ou plutôt de vivre un instant avec elle. Ce n'est pas en combinant quelques traits de cette sorte que Herder et Klopstock ont rappelé d'une manière frappante dans leurs imitations le ton des poètes hébreux. C'est en saisissant l'esprit même qui les a inspirés, en entrant dans le cercle de leurs pensées et de leurs sensations, en se plaçant au même point de l'humanité qu'ils occupèrent, afin de voir et de sentir comme eux.

Je ne parcourrai point en détail les différents traits de mœurs qui forment le coloris du poème, pour juger de leur valeur historique. La plupart sont empruntés à l'histoire ou, du moins aux traditions juives. Mais il en est peu qui soient exempts de ce qu'on peut appeler après un grand écrivain le défaut de *missreprésentation*. Le temple, par exemple, ressemble beaucoup trop par son architecture à un temple grec, et par ses habitants à un monastère. Racine en a calqué le type sur les traditions chrétiennes de l'Église orientale, qui, entraînée dans les premiers siècles vers la vie cénobitique, ne put concevoir le temple des Juifs que sur le modèle d'un monastère ou d'une église chrétienne [2]. Les habitants en sont aussi beaucoup trop ascétiques [3], et au courant d'une foule d'idées qui échappaient complètement à ces mœurs simples et à ces intelligences incapables de toute métaphysique.

Les caractères sont-ils plus hébreux que la couleur générale

1. Sans doute l'auteur des *Portraits littéraires*.

2. M. Egger ne voulut pas se rendre, et maintint que le temple pouvait en effet ressembler à un monastère. Il semblait croire à la réclusion des prêtres; ce qui provoqua la protestation de Renan : « C'est très faux. »

3. « *Ascétique*, remarqua M. Egger, ne se dit que des choses; *ascète* se dit des personnes. »

des mœurs? Parmi eux, il en est un que l'on doit regarder comme une vraie inspiration biblique, un type que l'antiquité classique dut ignorer, et qu'elle n'eût pu révéler au poète. L'antiquité en effet connut à peine le type sacerdotal [1]; ses prêtres n'ont d'autre caractère que celui qui leur est individuel. Pour trouver l'idéal dans sa généralité, il faut pénétrer les sanctuaires des nations religieuses et théocratiques de l'Orient. C'est là que Racine a pris Joad, Joad, un de ces merveilleux types devant lesquels l'âme humaine admire et reconnaît sa force, dépassant de toutes parts la réalité, et ne retenant de l'homme que ce qu'il lui faut pour être encore dramatique. Assurément un tel caractère n'est d'aucune nation, sa patrie c'est l'idéal : mais comme tous les types célestes, il a dans le réel son ombre correspondante, dont les traits plus pâles servent d'occasion au génie pour le créer. Or où chercher les traits épars de Joad, si ce n'est dans ces rayons poétiques, dont les chants des Hébreux entourent sans cesse la tête d'Aaron, et aussi, il faut le dire, dans la majesté surhumaine de ce caractère prophétique qui forme peut-être le type le plus indigène de la poésie hébraïque. Car Joad n'est pas seulement le grand-prêtre dans sa majesté théocratique et sacrée, c'est encore le prophète, dans son regard triste et fatal, sa foi inébranlable, et son mépris de l'effort de l'homme contre le décret divin dont il se porte comme l'organe. M. de Chateaubriand l'a comparé à la Sibylle [2]; c'est déclarer que l'antiquité classique n'a rien d'analogue.

A côté de cette mâle et sublime figure, apparaît cette création plus originale encore, cet enfant naïf et pur, que Racine par un prodige de son art a su rendre si dramatique. Joas est-il aussi une inspiration de la Bible? A part ce type de Samuel [3], qui n'a pas échappé à l'imagination de Racine, lorsqu'il conçut cet idéal, ce caractère est bien plus évangélique qu'hébraïque. Sa candide naïveté, l'amour et l'intérêt

1. M. Egger eut raison de rappeler l'*Euthyphron* de Platon.

2. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, 2e partie (Poétique du christianisme), l. II, ch. x. (*Œuvres complètes*, nouvelle édition, Paris, Garnier 1859, t. II, p.p. 184-185).

3. « Ainsi l'on vit l'aimable Samuel Croître à l'ombre du tabernacle ».(R.) Ces deux vers sont dits par le chœur (*Athalie*, acte II, scène IX, v. 764-765).

qu'il inspire, l'idée de grouper autour de sa tête aimable et pure tous les rayons du plus céleste idéal, tout cela est une réminiscence évidente de ces scènes évangéliques, sortes d'apothéose de l'enfance, devenue poétique depuis qu'une main sublime l'a caressée [1].

Quant aux autres caractères, sauf peut-être celui de Zacharie qui n'est que secondaire, à peine offrent-ils quelques traits de vérité locale. Le caractère d'Athalie est admirable sans doute. Mais jamais mensonge historique ne fut plus sensible. Accoutumés au spectacle d'une royauté majestueuse, les écrivains du siècle de Louis XIV n'en purent jamais concevoir d'autre. On s'est beaucoup moqué de la méprise qui leur a fait transformer les aventureux chefs des Francs en rois de France dans les formes voulues. Le même préjugé leur fit donner une cour à la Louis XIV aux agrestes rois de Juda, absolument comme le Moyen âge leur avait donné des connétables. J'oserai traduire ici quelques lignes, où nous allons voir en scène le père même d'Athalie, et qui nous aideront à juger avec quelle vérité Racine a décrit la majestueuse royauté de sa fille.

« En ce temps-là, il y avait une vigne qui appartenait à Naboth de Jezraël, laquelle était située à côté du palais d'Achab, roi de Samarie. Et Achab dit à Naboth : Donne-moi ta vigne, pour que j'en fasse un jardin de légumes, car elle est voisine de ma maison, et je te donnerai à sa place une autre vigne meilleure qu'elle, ou, si tu le préfères, je te donnerai son prix en argent. Et Naboth dit à Achab : Dieu me garde de te livrer l'héritage de mes pères. Et Achab rentra dans sa maison, irrité de la parole que lui avait dite Naboth de Jezraël, et il se jeta sur son lit, et il tourna sa face contre le mur, et il ne voulut plus manger de pain. Et Jézabel, son épouse, entra et lui dit : Qu'as-tu donc? Pourquoi ton esprit est-il troublé, et ne veux-tu pas manger de pain? Et il lui dit : C'est que j'ai dit à Naboth de Jezraël : Donne-moi ta vigne, et il m'a dit : Je ne te donnerai pas ma vigne. Et Jézabel lui dit : Lève-toi, mange du pain, et que ton cœur

1. Dans la marge, devant la phrase ou Joas est nommé, Renan a mis cette note : « Étendre; trop sec. Cf. *notas primas*. Y puiser. *Ex ore infantium...* » et, devant les lignes finales, cette autre note : « Brusque; mieux préparer ce trait ».

se remette, je te donnerai la vigne de Naboth de Jezraël [1]. »

Voilà une scène qui assurément ressemble fort peu à celles de Versailles, et pourtant, qui le croirait? les deux cours diffèrent à peine sous la plume de Racine.

Le caractère d'Abner n'a pu être conçu que par une suite de la même méprise. C'est le type du loyal officier, l'homme d'épée comme on l'entendait sous Louis XIV, s'opposant fort naïvement à l'homme du temple.

Hé quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans les camps aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux!
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement [2]!

C'est assurément une métamorphose un peu forte que celle qui nous fait passer des Forts de David à un officier plein d'honneur, de fidélité et de bon sens [3].

Mathan. le prêtre apostat, se rapproche bien plus d'un type vraiment juif, le faux prophète. Encore ses vues politiques, ses principes machiavéliques sont-ils de hardis contresens. Il disserte longuement pour prouver qu'Athalie a droit d'assurer son repos par la mort d'Eliacin. La logique orientale est bien plus tranchante. Il y a d'ailleurs un trait de son caractère, qui me semble un mensonge trop sensible [4]. On se rappelle la scène où Nabal et Mathan se font réciproquement leur confession d'incrédulité :

NABAL. Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.
MATHAN. Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole... [5]

Mathan et Nabal sont donc des esprits forts à la manière du temps. Or un esprit fort en Orient est une impossibilité. Ces

1. III *Rois*, ch. XXI, v. 1-7.
2. *Athalie*, acte II, scène v.
3. « La métamorphose de l'état juif, fit observer à ce propos M. Egger, est plus forte encore dans Bossuet que dans Racine. Là on a des officiers en règle, etc... »
4. Renan avait d'abord écrit : « Un impardonnable mensonge ».
5. *Athalie*, acte III, scène III, v. 917-920.

nations, religieuses par excellence, ne conçoivent pas l'homme qui se met en dehors des religions, à plus forte raison l'athée.

Josabeth ne ressemble guère plus aux femmes de l'Orient que Mathan à ses politiques. Ce n'est pas la Femme Forte du moraliste hébreu, c'est la mère et l'épouse chrétienne, délicate comme Andromaque, l'idéal de la femme vertueuse, tel que Racine dans ses dernières années devait le concevoir [1]. Remercions-le pourtant d'avoir encore ici menti à l'histoire dans l'intérêt de l'Esthétique.

Il reste un dernier rôle, par l'intervention duquel Racine crut se rapprocher de la manière des Hébreux; ce sont ces chœurs qui jettent tant de charme sur ses deux tragédies bibliques. Ce mode de chant lyrique était sans doute fort accommodé au goût des Hébreux, et toute leur poésie lui en fournissait de magnifiques exemples. Leurs hymnes sacrés, leurs plus beaux cantiques, le rythme même de leur poésie, tout respire ce chant alternatif qui devait en former un trait si caractéristique. Mais ce n'est assurément que par une équivoque de mots que Racine a pu prendre le chœur des Hébreux pour un chœur de tragédie grecque [2], remplissant avec scrupule les rôles qui lui ont été assignés par les poétiques anciennes. Comparez un des ces Psaumes alternatifs, où la pensée joue sous ses deux formes, comme la voix et l'écho, comme les deux rangs d'un collier de perle, suivant la comparaison de Herder [3], à ces longues et harmonieuses périodes poétiques; c'est la différence de la poésie réfléchie dans ses formes compliquées et savantes au cri naïf de l'âme, double comme le battement de la vie, comme la respiration du sentiment. Ajoutez que les pensées en sont souvent toutes chrétiennes :

Il nous donne ses lois, *il se donne lui-même* [4],

dit quelque part une des voix du chœur. Assurément toute

1. Racine, estima M. Egger, avait pu concevoir cet idéal dès ses premières années.

2. Cf. Racine, *Œuvres*, Éd. citée, p. 455 de la Préface d'*Esther*.

3. Herder, *op. cit.*, p. 24. La comparaison de la voix et de l'écho y est également indiquée.

4. *Athalie*, acte I, scène IV, vers 353. On lit dans les *Sentiments de l'Académie* la même remarque que fait ici Renan (cf. Racine, *Œuvres*, éd. Mesnard, Hachette, 1910, t. III, p. 625 n° 1).

cette métaphysique ascétique n'aurait guère eu de sens pour ces intelligences concrètes, habiles seulement à sentir et à peindre ce qu'elles avaient senti.

Quant aux imitations de détail, elles durent être nombreuses dans un poème qui ne pouvait avoir de vérité que par le nombre des emprunts faits au cycle[1] poétique d'où il était tiré. Ici se présentait une des plus graves difficultés qui aient arrêté dans tous les temps les traducteurs ou imitateurs de la poésie biblique.

Nos langues métaphysiques et compliquées, notre phrase poétique et surtout notre rythme sont éminemment impropres à la traduction de la poésie hébraïque, et Lowth a observé avec raison que jamais idée ne fut plus malheureuse que celle de la traduire en vers latins. Par une singularité unique en effet, il se trouve que c'est la prose qui en conserve le mieux le ton et le rythme, puisque celui-ci ne consiste que dans la coupe symétrique, dans le parallélisme des membres de la phrase[2]. On conçoit l'immense difficulté qui dut s'offrir au poète virgilien pour plier sa phrase poétique à un rythme dont la reproduction serait chez nous un défaut insupportable. Disons que la tentative était impossible et que Racine, ayant à opter ou de briser sa phrase, ou de détruire le tour original, préféra conserver inviolable le génie de sa langue. Dès lors il dut se renfermer dans une imitation de détail, et il est juste d'observer que, dans les limites de quelques pensées isolées, il a su enrichir sa poésie d'une foule d'images hardies, et son style même d'hébraïsmes énergiques[3].

Ce n'est pas que dans ces imitations mêmes le génie de l'original et celui de l'imitateur ne soient fort différents. Souvent c'est Virgile qui vient mêler des vers comme ceux-ci :

1. Mot critiqué par M. Egger, comme ne s'appliquant « qu'à une galerie de faits poétiques formant ensemble, et non à une littérature entière ».

2. Toutes ces idées sont empruntées à Lowth, *op. cit.*, t. I, p. 62-63.

3. « Et de David éteint rallumer le flambeau ». « Benjamin est sans force, et Juda sans vertu. » « Les cieux *par lui fermés* et devenus d'airain. » « Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée » (R.). Ce sont les vers 282 (ce flambeau est en effet la *lucerna* de IV *Rois*, VIII, 19, cf. la *Préface* de Racine, *Œuvres*, éd. citée, même t., p. 599 et n° 3), 94, 122 (cf. Luc, IV, 25, « in diebus Eliae »... quando *clausum est caelum*), et 1016 (cf. *Ps.* I, v. 1, Beatus..., qui *in cathedra pestilentiae* non sedit ».

Ces enfants qu'en son sein elle n'a pas portés[1]...
Je vois d'Ochozias et le port et le geste[2]...

à des vers tout bibliques, à des morceaux empruntés à Isaïe ou aux lyriques hébreux. Il serait facile de prouver par d'innombrables rapprochements combien, alors même que les noms et les images matérielles sont empruntés à la nation juive, l'esprit qui les met en œuvre est différent[3]. Je n'en choisirai plus qu'un seul. J'opposerai le tableau que l'Athalie de Racine fait elle-même de la gloire de son règne au tableau d'un puissant royaume fait au ton oriental.

Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie;
Par moi Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie[4]...

Voilà sans doute de beaux vers, mais écoutons le poète hébreu : « Victoire! Je partagerai les terres de Sichem, je mesurerai comme mon héritage la vallée des Tentes. A moi Galaad, à moi Manassé; Éphraïm est ma couronne, Juda le sceptre de mon empire. Moab est le bassin où je lave mes pieds, je jetterai ma sandale sur Édom; je chanterai victoire sur la terre des Philistins. Qui m'a introduit dans la ville

1. *Athalie*, v. 1165, qui rappelle pourtant *Isaïe*, XLIX, 21.
2. *Athalie*, v. 1771.
3. « Rien de plus fréquent par exemple chez les poètes hébreux que la comparaison de la beauté secrète et dérobée aux yeux profanes avec le lys caché dans la vallée. Racine la leur a empruntée : « Tel en un secret vallon Sur le bord d'une onde pure, Croît à l'abri de l'aquilon Un jeune lis, l'amour de la nature; Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux Il est orné dès sa naissance; Et du méchant l'abord contagieux N'altère point son innocence. » On parcourrait tous les poètes orientaux pour trouver une comparaison ainsi développée. Au lieu que les poètes grecs et latins aiment à en faire de courts épisodes sur lesquels ils s'arrêtent à plaisir, les orientaux ne font que les indiquer et préfèrent accumuler deux ou trois termes de comparaison que d'ajouter à l'un d'eux ces longs appendices descriptifs. » (R.) Les vers cités vont du 778e au 783e d'*Athalie*.
4. *Athalie*, acte II, scène v. 471-480.

aux superbes remparts? Qui a conduit mes pas au sein d'Édom?[1] »

Athalie n'est donc pas une œuvre biblique. Ce ne sont pas les couleurs orientales dans leur simple blancheur, mais réfractées et dispersées par un génie nourri aux sources les plus pures de la Grèce, et produisant ainsi une œuvre qui, sans être d'aucune nation, n'en est pas moins belle et originale. Le fond en est biblique, la forme toute grecque. C'est une statue sculptée par Phidias non sur le marbre de Paros, mais sur le granit de l'Orient. Aussi bien, disons-le, traiter ce sujet en tragédie, c'était déjà le dépayser, et forcer ces mœurs à un perpétuel mensonge. Ce n'est pas sans raison que les nations de l'Orient n'ont jamais produit l'ombre d'un drame. Cette forme poétique est essentiellement étrangère à leur esprit[2]. Racine, qui n'a jamais su peindre l'Orient, a-t-il mieux peint la Grèce? Non sans doute : Iphigénie et Andromaque ne sont pas plus de leur temps que Josabeth et Athalie ne sont de leur pays. C'est l'homme qu'il cherche à peindre dans sa forme générale et par conséquent peu différenciée. La manière était grave et élevée sans doute; mais il était facile de prévoir qu'entre les mains des médiocres imitateurs, elle deviendrait d'une pâleur extrême, et qu'on en appellerait un jour à des nuances plus caractérisées et plus individuelles contre ces figures défaillantes faute de vie propre et d'originalité.

ERNEST RENAN

1. *Ps.* LX, v. 8-11. En marge de cette traduction Renan a ajouté : « Cf. Lamartine qui a traduit ce morceau et groupé d'autres traits : p. 203, *Premières Méditations.* » On peut trouver ce texte dans Lamartine, *Méditations poétiques*, Paris, Gosselin, Furne et Cie, 1845. t. I (*Premières Méditations poétiques*), pièce XXIV (*Chants lyriques de Saül*). Imitation des psaumes de David), pp. 217 et suiv., cf. surtout p. 222 : « Éphraïm, Manassé, Galaad sont à moi. »

2. A cet endroit Renan a mis en marge : *Développer.*

LA PRINCESSE MATHILDE

ET

LE DUC D'AUMALE

Un événement intime a embelli les dernières années de la princesse Mathilde, c'est la reprise de ses relations avec le duc d'Aumale. Ce Mécène parmi les Princes figure assez bien l'équivalent de ce que représente la Princesse parmi les grandes dames.

Tous les deux préféraient les arts et les lettres à la politique et ils étaient tous deux prêts à sacrifier les velléités ambitieuses de leurs familles à leur tranquillité personnelle. Chacun d'eux désirait moins le retour de sa dynastie qu'il ne redoutait de voir la sécurité de son séjour à Paris compromise par quelque escapade intempestive de l'un des aspirants au trône de France. C'est que tous deux avaient goûté à la coupe amère de l'exil.

Un autre point de contact entre ces deux princes si français, c'est l'amour de la patrie confondu avec l'amour de l'armée qui la personnifie aux jours du danger.

C'est le duc d'Aumale qui écrivait : « Je suis soldat dans l'âme. » Et c'est la princesse Mathilde qui en franchissant pour la première fois la frontière de France — à sa vingtième année — ne put se retenir de sauter au cou du premier soldat

français qu'elle aperçut et qui lui représentait les glorieuses campagnes de son oncle.

La princesse Mathilde, en effet, née et élevée en exil, avait été patriote dès sa première jeunesse où l'échauffourée de Strasbourg avait compromis son bonheur intime en brisant ses fiançailles avec son aventureux cousin, Louis Napoléon.

Dès l'année suivante la jeune fille faillit faire un tout autre mariage : « Pendant l'été de 1837, raconte la princesse Mathilde dans ses souvenirs de jeunesse, que je rapporte sans rien changer à la spontanéité de ces impressions peut-être trop juvéniles, M. Thiers vint en Italie. Ce fut alors que je le vis pour la première fois. Sa femme l'accompagnait ainsi que sa belle-sœur mademoiselle Dosne. Madame Thiers se disait souffrante. On prétendait qu'elle avait eu pour le Maestro Bellini une affection des plus tendres et que son mariage était loin de la satisfaire. Il ne serait pas étonnant que cette jeune femme qui n'avait rencontré que déception dans la vie ait eu sa santé ébranlée. Elle était très capricieuse, très enfant gâtée, on avait eu toutes les peines du monde à la décider à ce voyage en Italie.

» M. Thiers loua la villa de Quarto où il s'installa avec sa femme et sa belle-sœur. Ce personnage politique avec son petit toupet, son petit nez crochu, ses petites lunettes, sa petite voix flûtée et sa petite taille me fit l'effet d'être bien petit pour un grand homme. Ce fut ma première impression. Madame Thiers se montra polie, mais réservée. Elle me parut jolie femme, l'air un peu bourgeois, cependant d'une amabilité nonchalante comme ses manières.

» Toute cette famille vint dîner chez mon père à Florence. M. Thiers nous fit plusieurs visites. Il travaillait alors à *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, mon père de son côté poursuivait des réclamations auprès du gouvernement de Louis-Philippe. Ils avaient donc l'un et l'autre quelque chose à se demander : l'historien des documents pour son livre, le prince, un coup d'épaule de l'homme politique pour ses affaires. On se sépara dans les meilleurs termes. M. Thiers écrivit plusieurs fois à mon père ainsi qu'à moi à son retour en France et, jusqu'à l'avènement de Napoléon III, nous restâmes en relations... »

La princesse se rappelait vaguement que son père et M. Thiers avaient échangé quelques lettres au sujet d'un projet de mariage, que l'historien national avait formé pour la nièce de Napoléon avec le duc d'Orléans. Quand elle recueillit ses souvenirs pour écrire l'histoire de sa vie, elle demanda à son frère s'il y avait dans les archives de Prangins des traces de ce projet; le prince Napoléon lui répondit le billet suivant et lui envoya la copie de la lettre de M. Thiers au roi Jérôme. Voici les pages qui concernent ce sujet.

Le prince Napoléon à la princesse Mathilde.

Prangins, 9 *octobre* 1886.

Chère Mathilde,

...Je t'envoie copie de la lettre de M. Thiers sans craindre les indiscrétions de la poste sur ce souvenir historique.

Elle est peu claire, d'une dissimulation et confusion calculées. Le projet avait été proposé par M. Thiers et il écrivait comme s'il venait de notre père. Je crois que papa n'avait dit ni oui ni non, mais avait mis en avant la princesse Marie de Wurtemberg pour ne pas mécontenter Thiers par un refus à cause de nos réclamations.

Voilà mes souvenirs...

Ton frère dévoué,

Napoléon.

M. Thiers au prince Jérôme à Florence.

Paris, 3 *mars* 1838.

Mon Prince...

J'avais d'ailleurs prié un intermédiaire de vous dire avec quelle bienveillance on avait accueilli une première ouverture relativement à ce qui vous concernait. J'attendais d'avoir quelque chose de plus précis à vous dire lorsque j'ai reçu votre dernière communication. Je n'ai pas cru de pouvoir prendre sur moi de répondre à votre avis sans des informations plus précises que des souvenirs ou des conjectures. Il m'a fallu un peu de temps pour trouver une occasion favorable. Je l'ai trouvée enfin et voilà ce que j'ai aperçu, je dis aperçu non pas vu, car il est resté un

grand mystère dans la réponse. On a été très sensible à l'ouverture, à l'intention qui l'avait dictée, on m'en a montré une véritable gratitude, mais on n'a pas voulu s'expliquer. Je me suis demandé si on avait quelque autre négociation en train, si on gardait un reste de ressentiment pour une ancienne mésaventure.

. . . . . .

Cependant n'ayant pu voir de mes yeux, entendre de mes oreilles, je ne puis donner que des doutes. Toutefois dans trois semaines, j'aurai trouvé une occasion de voir et d'entendre moi-même, alors je vous dirai mon sentiment d'une manière plus positive. Quant au secret vous pouvez y compter de la manière la plus certaine...

A. Thiers.

Trois ans après, la princesse se résigna à épouser M. Demidof, prince de San Donato, dans l'espoir d'aller en France. Mais elle dut commencer par le voyage de Russie. Paris lui apparaissait à travers l'Europe comme la terre promise ou le Paradis perdu et difficile à gagner. A peine arrivée à Pétersbourg, elle osa braver la répugnance de l'empereur de Russie pour le roi des Français et lui demanda l'autorisation d'aller à Paris remercier Louis-Philippe de la complaisance qu'il lui avait témoignée en simplifiant les formalités nécessaires pour célébrer son mariage.

***

A Paris, elle se laissa mener par l'ambassadeur Kisseleff au Palais des Tuileries où elle fut très cordialement accueillie par les hôtes du moment, qui venaient du reste de ramener les cendres de son oncle.

Au lieu de faire rejaillir sa popularité sur la famille royale, ce cercueil, introduit dans le cœur de Paris, devint le cheval de Troie d'où devaient sortir par une belle nuit d'hiver les hommes de décembre...

Le prince de Joinville, qui avait été chercher ces précieux restes à Sainte-Hélène, en offrit quelques reliques à la nièce du grand homme : il le conte dans ses *Vieux souvenirs*

en notant que cette radieuse jeune femme, dans tout l'éclat de ses vingt ans, éclaira comme un rayon une de leurs ternes soirées de famille.

Et la princesse se rappelait — après plus d'un demi-siècle — tous les détails de sa visite aux Tuileries. Quand la porte s'ouvrit à deux battants devant elle, deux hommes engagés dans une discussion animée arpentaient la galerie de Diane. A son apparition ils s'arrêtèrent. L'un des deux interlocuteurs, — elle le reconnut pour l'avoir rencontré chez madame de Castellane, — c'était M. Molé. L'autre qu'elle n'avait jamais vu s'empressa de venir à sa rencontre. Il était grand et fort; la tête allongée, surmontée d'un toupet, émergeait d'un col droit et d'une cravate noire à plusieurs tours, son habit s'ouvrait sur un gilet brodé à fleurs d'argent avec des cerises en breloques qui pendaient à sa chaîne de montre : c'était le Roi.

Il prit les deux mains de la jeune femme, passa paternellement son bras sous le sien et la mena vers la Reine qu'elle voyait de loin assise derrière une grande table ronde. Autour de Marie-Amélie, coiffée d'un bonnet retenu par des diamants, digne et grave, se groupaient les Princesses de la famille royale qu'avait attirées sans doute la curiosité de voir la nièce de Napoléon.

La Reine se leva pour l'accueillir et lui fit place sur le petit canapé entre elle et madame Adélaïde. On la fêta, on la questionna. Elle ne parut ni intimidée, ni embarrassée, elle semblait se retrouver dans le palais de son oncle. Marie-Amélie lui nomma ses fils et ses belles-filles et la Princesse les conquit tous et chacun. Le plus empressé fut celui-là même que M. Thiers avait songé un moment à lui faire épouser : le duc d'Orléans; il montra une si visible admiration que sa femme, assise comme toujours à la droite de la Reine qui lui tournait le dos pour causer avec la Princesse, eut peine à dissimuler un mouvement de dépit.

Cette impression n'échappa point à celle qui en était la cause, mais néanmoins la princesse Mathilde crut devoir rendre visite à la duchesse d'Orléans. L'audience demandée fut accordée pour le lendemain à deux heures : « Cette fois,

lui dit malicieusement la duchesse de Crès qui l'accompagnait, il faut vous faire encore plus belle! »

Et la jeune femme soigna particulièrement sa toilette. Elle portait — se souvient-elle — une robe de moire antique blanche, un châle de crêpe de chine bleu de ciel et une capote de paille de riz couronnée de myosotis. Par un raffinement de courtoisie royale, le très charmant ami d'Alfred de Musset vint recevoir la nièce de l'Empereur à sa voiture et pour lui faire honneur — à moins que ce ne fût pour paraître lui aussi plus beau à la belle — il avait revêtu son élégant uniforme.

Malgré ces prévenances, les Tuileries — selon le mot de Sainte-Beuve — ne purent *se parer* de la rayonnante Princesse. Elle se souvint de sa famille exilée et refusa d'assister aux bals de la Cour.

En revanche, quelques soirs après — à la veille de repartir pour la Russie — elle retourna au petit cercle royal où elle était sûre d'être toujours la bienvenue. La Reine la fit asseoir à sa droite tandis que madame Adélaïde — l'enfant terrible de la famille — occupait son fauteuil à la gauche de sa belle-sœur :

— Eh bien, — lui demanda-t-elle en la regardant, — vous avez donc été chez la duchesse d'Orléans? Comment vous a-t-elle reçue?

— Mais... très aimablement...

— Il est impossible en effet que votre joli minois ne lui ait pas été agréable à voir...

Sur ces entrefaites arrive la duchesse d'Orléans; la princesse Malthilde se lève pour lui laisser son fauteuil à la droite de la Reine, quoique celle-ci lui fît signe de ne pas bouger. Après les compliments, les révérences échangées, la Duchesse se tournant à demi, murmure de façon à être entendue : « Je sais gré à la princesse Demidoff de me céder sa place, car je suis toujours heureuse quand j'ai une occasion d'être auprès de la Reine. » Madame Adélaïde regardait malicieusement. Elle n'aimait guère son excellente nièce et devait dire d'elle à son veuvage : « Sa tristesse est raisonneuse, son chagrin est apparent. »

Par contre, le Roi était rempli d'égards pour sa belle-fille

et, quand elle se retirait, il ne manquait jamais de quitter son interlocuteur, quel qu'il fût, et venait offrir son bras à la Duchesse pour l'accompagner à ses appartements.

***

Peu après, à son grand regret, la Princesse dut quitter Paris pour se rendre de nouveau en Russie, et, à peine arrivée à Pétersbourg, elle apprit la mort tragique du duc d'Orléans. Elle en fut douloureusement impressionnée et elle fit une visite de condoléance à l'ambassadeur de France, M. Casimir-Périer, en le priant d'être l'interprète de ses sentiments auprès de son souverain. Elle ne se borna pas à cette démarche officielle, elle porta le deuil du charmant prince qui l'avait si galamment accueillie, sans s'inquiéter de savoir si le Tsar, hostile à la Cour de France, approuverait cette manifestation sympathique de sa nièce envers une famille qui ne jouissait pas de sa bienveillance. De son côté, Marie-Amélie s'intéressa maternellement à la jeune femme quand elle plaida contre son mari. Grâce à l'appui de la Reine, elle put attendre tranquillement à Paris, au couvent de la Santé, l'issue de son procès sans riquer d'être troublée par M. Demidoff, auquel le séjour de la capitale avait été interdit jusqu'à ce que la situation des époux fût légalement réglée.

Aussi la princesse Mathilde conserva-t-elle un souvenir fidèle à la famille d'Orléans et elle ne manqua pas une occasion de lui exprimer sa gratitude pour les bons procédés qu'elle en avait reçus.

A la mort de la reine des Belges comme à la mort de Louis-Philippe, elle écrivit à Marie-Amélie et l'infortunée souveraine, si cruellement éprouvée, lui répondit ces deux lettres que la nièce de l'Empereur conserva dans ses archives où je les ai retrouvées :

La reine Marie-Amélie à la princesse Mathilde.

Claremont, ce 13 *septembre* 1850.

C'est avec un cœur bien profondément touché que je viens vous remercier, madame, de la part que vous avez prise à ma

cruelle douleur; votre âme généreuse et sensible a voulu s'associer à mes peines, soyez-en bénie et les sentiments si rares à trouver dans cette triste vie que vous m'exprimez avec tant de chaleur me prouvent combien votre cœur est noble et bon. Oui, je suis bien malheureuse, mon existence est brisée, j'ai perdu celui qui pendant quarante et un ans avait fait mon bonheur et ma gloire, avec lui je pouvais tout supporter, seule je suis anéantie, mais je me jette dans les bras de la divine miséricorde qui peut seule m'accorder les forces et les grâces qui me sont si nécessaires. Dieu m'en a accordé une grande dans la tendresse de mes si chers enfants qui m'entourent de leurs soins et qui ne me quittent pas.

Recevez de nouveau, Madame, l'expression de mon affectueuse reconnaissance et croyez que tant que je vivrai, je conserverai le souvenir de cette preuve de compassion que vous avez donnée au malheur de celle qui se dit de tout son cœur,

Votre bien affectionnée,

Marie-Amélie.

La Reine Marie-Amélie, à la princesse Mathilde,

Claremont, ce 11 *novembre* 1851.

Je ne saurais assez vous remercier, Madame, de la part que vous voulez bien prendre à tous mes malheurs, ils sont cruels, mais soumise et résignée à la divine volonté je pleure en silence et je prie pour les êtres chéris que j'ai perdus dans l'espoir qu'ils sont plus heureux que nous. Mon angélique fille, car je peux bien l'appeler ainsi, est morte comme elle a vécu, tâchant de consoler tous ceux qui l'aimaient et qui entouraient son lit de douleur. Le roi Léopold est inconsolable. Mes si chers petits-enfants, malgré leur jeune âge, sentent la perte qu'ils ont faite d'une si bonne mère et la Belgique entière a montré un sentiment unanime de vénération, d'affection et de regrets pour ma pauvre fille qui est bien touchant.

Pardon, Madame, si je me suis laissée aller à tout ce que j'éprouve, mais croyez que mon pauvre cœur brisé est encore sensible aux témoignages d'intérêt qu'on me donne, j'attache

un grand prix aux vôtres et en faisant bien des vœux pour votre bonheur je vous prie de me croire toujours,

Votre bien affectionnée,

Marie-Amélie.

La Princesse eut une autre occasion de manifester la fidélité de sa gratitude envers la famille d'Orléans. Ce fut au moment des fameux décrets que le président Dupin appela cruellement « le premier vol de l'aigle ». La Princesse, obéissant à son cœur, adressa une noble protestation à son cousin :

La princesse Mathilde, au Prince Président.

Dimanche, minuit.

Cher cousin,

Je viens à deux genoux vous supplier de suspendre l'arrêt qui doit frapper la famille d'Orléans. Vous êtes grand, généreux, le plus fort entre les forts.

N'accablez pas des proscrits!

Si nous n'avions pas été proscrits et pauvres nous-mêmes, je n'oserais pas vous parler ce langage.

A votre âme élevée, croyez-moi, il ne faut que des actes élevés.

Au nom de notre vieille amitié, cher Louis, je vous en conjure, n'assumez pas sur vous une aussi formidable responsabilité! Si vous ne pouvez oublier, sachez du moins pardonner. Je me mets à vos pieds pour vous demander grâce. Attendez encore avant de frapper et Dieu vous tiendra compte de votre générosité.

Si ma pauvre tante, votre adorable mère était près de vous, elle vous prierait aussi comme moi. Pensez à elle et laissez-vous toucher par la prière d'une femme sur le dévouement de laquelle vous devez et pouvez toujours compter.

Je vous serre la main de tout mon cœur.

Votre très dévouée amie et cousine,

Mathilde.

Le prince Président ne crut pas pouvoir exaucer cette éloquente prière, bien qu'elle répondît sans doute à son propre sentiment; il fut poussé à cette mesure par la plupart des

ministres et en particulier par le violent Persigny. A ces heures de crise, les membres du gouvernement ne répondaient pas de l'ordre s'il ne leur était pas permis de montrer une certaine sévérité qui devait préparer le coup d'État.

C'était agir du reste comme Louis XVIII en 1816 envers la famille Bonaparte et comme Louis-Philippe en 1830 à l'égard de la branche aînée : les uns et les autres avaient été condamnés à vendre leurs biens personnels dans le délai de six mois.

Je demandai plus tard à l'Impératrice son opinion : « J'ai hautement désapprouvé, me dit-elle, le décret sur les biens d'Orléans, l'acte était peut-être légal, mais sûrement injuste et dans tous les cas peu généreux... Si j'avais été mariée alors, peut-être n'aurait-il pas eu lieu.... »

Giraudeau écrit dans son *Napoléon intime* : « Nous n'expliquons pas les décrets par la simple raison que nous ne les comprenons pas et que nous nous demandons encore pourquoi en les signant, Napoléon se montra si différent de lui-même. »

Quelques années plus tard, en 1855, quand les souverains français allèrent en Angleterre, la reine Victoria eut avec Napoléon III une curieuse conversation qu'elle note dans son journal :

... Comme nous sommes sur ce sujet, lui dit l'Empereur, je tiens à vous expliquer les motifs qui m'ont conduit à confisquer les biens de la famille d'Orléans... Je n'ai aucune animosité contre cette famille et j'aurais voulu laisser à leurs postes tous les fonctionnaires orléanistes, mais j'ai découvert que ces agents, encouragés par leurs princes, cherchaient à saper mon autorité. J'avais donc cru devoir leur enlever des biens aussi considérables dont ils se seraient servis pour renverser mon gouvernement. L'Empereur finit en déclarant que les agents des Orléans étaient en communication constante avec ses ennemis, avec ceux-là mêmes qui prêchaient l'assassinat. « Je protestai hautement, ajoute la Reine, en déclarant que je les croyais incapables d'un tel crime. Je reconnus toujours que les exilés sont naturellement portés à conspirer — ce qu'il ne put nier, car lui-même avait été un conspirateur. »

L'Empereur continua : « Je voudrais bien savoir ce qu'était réellement Louis-Philippe, si c'était un brave homme? Bien des gens soutiennent qu'il était réellement bon et d'autres que c'était un faux bonhomme? »

Je répondis que peut-être n'était-il ni l'un ni l'autre, il était très bienveillant (kind), était doué des plus aimables qualités, mais il n'avait pas, me semblait-il, cette juste appréciation du bien et du mal en matière politique que nous considérons nécessaire pour un souverain — comme le prouve son attitude dans l'affaire des mariages espagnols.

Vers 1889 le duc d'Aumale rendit visite à l'Impératrice qui passait l'hiver à la villa Delahante à Pausilippe; cette entrevue souleva des curiosités et provoqua des commentaires infinis.

Voici comment les choses s'étaient passées. En se rendant en Sicile, le duc d'Aumale s'arrêta quelques jours à Naples et comme d'habitude il alla faire visite à sa vieille amie, la duchesse de Bivona. La Duchesse lui conta qu'elle revenait de déjeuner chez sa cousine Eugénie à la villa Delahante. Le Duc lui exprima son désir d'aller présenter ses hommages à l'Impératrice qu'il avait connue il y avait plus de quarante ans et qu'il n'avait pas rencontrée depuis. La Duchesse, sans y attacher d'importance, lui répondit que l'Impératrice aurait certainement grand plaisir à le recevoir et qu'il n'avait qu'à se rendre à la villa vers la fin de la journée, à l'heure du thé. Le Duc protesta contre ce sans-façon, disant qu'il ne pouvait se présenter chez la Souveraine sans être attendu et priant la Duchesse de demander à sa cousine si elle n'aurait pas de difficulté à le recevoir et à lui donner son heure. Dès le lendemain, elle s'acquitta de sa mission.

Celui qui connaît l'Impératrice comprendra sans peine les incertitudes, les craintes, les hésitations qui la bouleversèrent... La Duchesse qui avait trouvé toute simple cette démarche d'un Prince français exilé vis-à-vis de l'Impératrice détrônée comprit trop tard qu'elle s'était légèrement aventurée en promettant cette audience. Elle persuada à sa cousine qu'elle ne pouvait répondre à une démarche polie par un refus peu aimable, et put lui arracher un *oui* qu'elle s'empressa d'aller transmettre au Prince.

Peu après survint Pietri et la Souveraine lui conta la chose. Le Corse, plus impérialiste que l'Impératrice, éclata et déclara que la veuve de Napoléon III ne pouvait recevoir le fils de Louis-Philippe... Bref, il fut expédié en toute hâte au palais Bivona pour reprendre le malheureux oui si péniblement arra-

ché... La Duchesse avait déjà transmis la réponse au Duc et l'audience avait été acceptée pour le lendemain à deux heures!.

A l'heure dite, le duc d'Aumale se présenta à la villa. Je ne sais lequel des deux personnages qui ne s'étaient pas revus depuis l'époque des mariages espagnols fut le plus ému... Au premier choc, ces deux grands débris historiques se soutinrent réciproquement en tombant dans les bras l'un de l'autre, moins par un élan de tendresse que par un accès de goutte chez le Duc et de rhumatisme chez l'Impératrice. L'entrevue fut longue et cordiale, comme dirent les journaux, mais ce qu'ils ne purent savoir, ce furent les sujets de conversations qui avaient été abordés — et surtout ceux qui avaient été écartés par un accord tacite... L'Empire qui devait les séparer sembla n'avoir pas existé. Tous deux passèrent par-dessus les dix-huit années de règne, ils ne parlèrent que des événements qui avaient précédé le 2 décembre et de ceux qui avaient suivi le 4 septembre...

Les douleurs communes les rapprochèrent et les attendrirent, ils purent mêler leurs larmes et leurs regrets sur les morts prématurées du duc de Guise et du Prince Impérial. Mais à part ce tribut payé réciproquement à ces malheurs qui avaient à jamais brisé leur vie, les « souvenez-vous » des temps heureux firent les frais de cette étrange causerie :

— Vous souvenez-vous, Monseigneur, que la reine Isabelle me désignait toujours pour danser avec Votre Altesse Royale, parce que je parlais français.

— Et vous souvient-il, Madame, qu'au bal de l'Ambassade de France vous me fîtes l'honneur de consentir à danser avec moi...

— Et que vous me dites : du moins cette fois ce n'est pas par ordre!...

— Vous souvient-il comme mon frère Joinville était amoureux de Votre Majesté?...

— Oh! il fit mon portrait!

— C'est moi qui l'ai conservé!...

Après avoir évoqué l'heureux temps où le Duc dansait à Madrid avec la comtesse de Téba, ils sautèrent à pieds joints sur les dix-huit années d'Empire et reprirent la série des

souvenirs après 70. Retenus par la goutte et les rhumatismes comme à l'arrivée, ils eurent de la peine à se lever de leurs fauteuils et durent s'aider mutuellement. En prenant congé le Duc dit à l'Impératrice qu'il était son voisin en Angleterre et qu'il espérait qu'elle lui permettrait de la voir quelquefois.

***

Pendant des années, l'Impératrice rumina le projet de rendre en Sicile la visite qui lui avait été faite à Naples et finalement elle put réaliser son désir.

En entrant dans le port de Palerme elle reconnut le yacht blanc de Bennet — la *Namouna* — sur lequel elle s'était promenée dans le golfe de Naples. Mais ce qu'elle ignorait, c'est que l'Américain avait à son bord le duc d'Orléans. Le duc d'Aumale vint aussitôt mettre ses hommages aux pieds de Sa Majesté et lui demander l'autorisation de lui présenter son neveu. Comment refuser? Le jeune Duc vint — souriant du sourire de quelqu'un satisfait d'avoir fait une bonne farce; il fut aimable avec cette désinvolture qui autrefois aurait semblé de l'irrévérence, mais que sa bonne grâce savait si bien faire accepter.

Le lendemain eut lieu le déjeuner à Zucco : le Commodore — comme se faisait appeler Gordon Bennet par *sa maison*, — fit un tel honneur aux vins du duc d'Aumale qu'il aborda les sujets les plus scabreux : il entama des dissertations sur la campagne de 1870 et sur la capitulation de Sedan en les entremêlant de propos peu agréables pour des oreilles françaises. L'amphitryon, horriblement gêné pour ses hôtes, avait beau changer le sujet de la causerie si pénible surtout pour la veuve de Napoléon III, Bennett avec obstination revenait toujours à la charge... Enfin la séance fut levée et une voiture emporta vers Monréale l'Impératrice, la duchesse de Rivoli, le duc d'Aumale et le duc d'Orléans.

***

Lorsque, après les événements de 1870, l'Empire fut renversé comme l'avait été la monarchie de Juillet, la princesse Mathilde

et le duc d'Aumale rentrèrent à Paris en simples particuliers : lui à Chantilly, elle à Saint-Gratien. Les chefs de leurs familles également exilés, tous deux furent tolérés par le gouvernement de la République.

Le Duc avait payé cher son billet de rentrée en France : il s'était engagé à laisser l'Institut héritier de son château à la condition qu'on lui permettrait de l'habiter jusqu'à sa mort. Son frère Joinville le blaguait un peu sur ses libéralités et ne l'appelait guère que le « Bienfaiteur » : « Henri s'est fait si tendrement aimer, disait-il, que lorsque après son exil il rentra à Chantilly, toutes les maisons fréquentées par la garnison illuminèrent en son honneur à travers les persiennes closes. »

***

Un jour le duc d'Aumale posait chez Bonnat. On avait apporté un portrait du Premier Consul : « Quelle belle tête classique! s'écria le Duc en s'extasiant... la princesse Mathilde avait quelques traits du masque impérial aussi, dans ma jeunesse, quand je la vis aux Tuileries, j'eus un fort béguin pour elle!... »

La séance levée, Bonnat descendait à pied l'avenue des Champs-Élysées en fumant son cigare. Au rond-point il se croise avec la Princesse qui promenait son petit chien. Elle l'arrête, lui tend la main et avec son bon sourire elle l'engage à continuer sa promenade auprès d'elle :

— Que faites-vous en ce moment?

— Le portrait du duc d'Aumale.

— Ah! — dit-elle avec un soupir, — il était bien beau!

— Précisément, il me disait tout à l'heure qu'il avait été fort toqué de vous.

— Eh bien, je l'ai toujours adoré.

— Il vous reverrait avec joie.

— Puis-je aller le rencontrer chez vous?

— Quand vous voudrez : il pose tous les après-midi.

— Je viendrai la semaine prochaine, mais... en me revoyant telle que je suis, il aurait une trop grande déception! — je mettrai une voilette!

Le peintre répéta le propos à son modèle qui répondit avec enthousiasme :

— Je serai charmé de montrer mes collections à la princesse Mathilde, si elle veut bien honorer Chantilly de sa visite : j'irai moi-même prendre ses ordres.

La Princesse accepta d'aller déjeuner au château et l'amphitryon lui soumit une liste d'amis communs : Bonnat, Augier, Gérome, Dumas, Laugel, etc.

Le grand jour arrive. La Princesse, toujours si élégante, soigne tout particulièrement sa toilette dont les apprêts doivent lui rappeler la visite qu'elle fit quarante-cinq ans auparavant au frère aîné du duc d'Aumale.

Bonnat me conta, non sans une pointe d'émotion, la double coquetterie déployée par ces deux jeunes vieux de la vieille dont chacun prétendait ne chercher qu'à ne pas faire horreur à l'autre, mais qui en réalité ne désespéraient pas de se plaire encore.

Le duc d'Aumale n'avait conservé du beau visage mâle de sa jeunesse que l'azur de ses yeux clairs. A l'autorité d'un général en retraite, il ajoute le grand air un peu mélancolique d'un prince détrôné ; la taille serait restée jeune sans la goutte qui la courbait douloureusement et l'obligeait à s'appuyer sur une canne.

— Il fallait le voir, me disait Bonnat, sur le perron du château — vêtu avec l'élégance un peu trop correcte et un peu gauche d'un militaire déguisé en civil : redingote boutonnée, pantalons gris, guêtres blanches — il attend avec une impatience fébrile la nièce de l'Empereur...

Voici la voiture : A la portière, apparaît encadré dans une petite capote de velours noir à plumes blanches le bon visage souriant de la Princesse... Le Duc enlève son chapeau qu'il pose sur sa canne et il présente à son auguste visiteuse sa main droite dont les doigts, déformés par la goutte, essayent de se dissimuler dans de larges gants gris perle.

La Princesse, pour ménager l'amour-propre de son hôte, feint de ne pas voir son embarras, elle effleure à peine, sans s'appuyer, la main tremblante que lui tend le pauvre goutteux et descend toute seule de voiture.

Avec la conscience d'une femme qui n'a rien à cacher,

elle relève bravement sa jupe de pou-de-soie violet et découvre dans un flot de valencienne un petit pied chaussé de brodequin mordoré et une jambe toujours fine moulée dans un bas de cachemire rose. Jamais elle n'a pu se décider à adopter les bas noirs, trouvant que tout ce qui touche la peau doit être blanc, pas plus qu'elle n'a voulu admettre les costumes tailleurs — n'aimant pas, disait-elle, les femmes déguisées en hommes : elle en est restée à la soie et à la dentelle.

Le Duc lui fait compliment sur son bon goût qui ne s'est pas laissé corrompre, il lui offre le bras et le couple royal passe dans la salle à manger, suivi par les deux cours qui fusionnent en un cortège panaché. On a la vision de quelques noces d'or de contes de fées : ce sont bien un Prince et une Princesse d'autrefois.

Après le repas, le Prince fit faire à la Princesse le tour du propriétaire en commençant par une longue station, devant le Napoléon de Gérard qu'elle lui déclara être de tous les portraits de son oncle celui qu'elle préférait. Il lui montra aussi plusieurs souvenirs du duc de Reichstadt qui lui venaient de sa femme — princesse de Salerne, cousine et amie du malheureux Aiglon.

Comme il lui répétait sa satisfaction de pouvoir lui faire les honneurs de son domaine :

— Et moi, Monseigneur, reprit la Princesse, je jouis doublement de ma visite en songeant que, grâce à votre libéralité, ces merveilles ne seront pas éparpillées et resteront à la France.

— Si je n'avais pas pris ces précautions, qui sait si les œuvres d'art que j'ai recueillies avec tant d'amour n'auraient pas été disséminées aux quatre coins de l'Europe et de l'Amérique, et si les bâtiments ne seraient pas devenus des annexes du champ de course ?

***

Depuis cette visite, chaque printemps la Princesse allait déjeuner à Chantilly et le Duc venait dîner chaque hiver rue de Berri. Je me rappelle qu'en l'année 1895 la partie a été retardée d'abord par le deuil du cardinal Bonaparte, puis par

la mort de notre grand ami Alexandre Dumas qui devait être au nombre des convives. Finalement, il fallut s'exécuter et le dîner remis depuis trois semaines eut lieu.

Nous étions quinze à table : la Princesse, le Duc, les Langel, la marquise Flavie de Casa fuerte, la comtesse de Clinchamps, Anatole France, Léon Bonnat, Gérome, Giovanni Borghese, Louis Ganderax, etc. La princesse traite le Duc avec tous les honneurs : elle le met au milieu de la table, à sa place — concession qu'elle ne fait que pour l'Impératrice — et elle s'assoit à sa droite. Elle, que l'on sert toujours la première, a le soin d'avoir deux services pour qu'on présente le plat à Monseigneur en même temps qu'à elle-même.

Le duc d'Aumale est particulièrement intéressant, car il représente toute une époque déjà lointaine — au delà du second Empire. — Sa mémoire est prodigieuse : une mémoire de Prince — dont c'est le métier d'en avoir — doublée des souvenirs d'un érudit. Il conte des anecdotes piquantes et de petits faits caractéristiques à la façon de Stendhal. Il parle beaucoup comme quelqu'un qui aurait été condamné pendant longtemps à vivre en pays étranger et qui se rattrape. Et il unit à cette finesse d'observation une vivacité qui fait songer à une autre race — méridionale.

En effet, il donne lui-même le mot de l'énigme sans s'en rendre compte — quand il nomme la reine Marie-Amélie : — « Ma mère, dit-il, était le calme et la sérénité mêmes, mais, dès qu'elle commençait à parler italien, tout remuait en elle, les yeux, le visage, les lèvres, les narines, les bras, les doigts : c'était une vivante évocation de sa ville natale, tout Naples passait devant nous! »...

En grattant l'officier français, on ne tarde pas à ranimer cette flamme latente du Vésuve que rien ne saurait complètement éteindre. Il adoucit la roideur militaire que donne l'habitude du commandement par la courtoisie italienne qui met son plaisir à être agréable et à sympathiser avec son interlocuteur : ainsi il a daigné approuver un convive proclamant cette banalité que la plupart des gens du monde — aussi bien que le peuple — connaît l'histoire de France à travers Alexandre Dumas malgré ses inexactitudes de fait. Le maître conteur a su du reste rendre la couleur

locale et justifier son mot fameux : « L'histoire est un clou auquel j'attache mes romans. » Cependant l'histoire n'est pas un clou de son œuvre dont l'élément dramatique est le principal attrait.

Le Duc nous conte que dans son enfance, le premier janvier, il remarquait régulièrement ce géant mulâtre se détachant du groupe d'employés qui venaient offrir leurs vœux de bonne année au Palais-Royal. « Plus tard Alexandre Dumas devant écrire l'histoire du régiment de mon frère aîné, nous dit-il, je le fis convier à Neuilly avec nos plus brillants officiers pour qu'il pût les interroger à loisir — et avoir les renseignements nécessaires à l'ouvrage qu'il préparait. En sortant de table, Alexandre Dumas, le dos à la cheminée, parla, pendant toute la soirée, sans adresser une seule question aux invités qui avaient été conviés pour répondre à ses demandes... Vers minuit, le duc d'Orléans fit à l'intarissable conférencier sans le savoir : « Vous les avez bien amusés, mais ils ne vous ont rien appris. » Le volume parut-il jamais?

J'avais prié la Princesse d'inviter à ce dîner Anatole France qui se présentait à l'Académie et n'était pas sûr d'avoir la voix du duc d'Aumale. Je ne doutais pas que pendant la soirée, le délicat écrivain du *Lys rouge* saurait plaider sa cause... Il la gagna en effet mais d'une façon bien inattendue : le duc d'Aumale, mis en verve dans cette atmosphère sympathique, prit la parole au commencement du repas et ne ferma la bouche qu'au moment où, entendant sonner la pendule, il dit en se levant : « Messieurs, il est onze heures, nous avons assez fatigué son Altesse Impériale, il faut la laisser se reposer. » Il baisa la main de la Princesse qui l'accompagna jusqu'à la porte, il salua affablement chacun des convives et, en passant devant Anatole France — dont la Princesse lui avait dit un mot à l'oreille — il lui serra la main d'une façon significative : on comprit qu'il lui donnait sa voix dans cette poignée de main. France n'avait pu guère parler, mais il avait écouté son futur confrère : cette attention sympathique avait été plus éloquente que le plus beau discours.

***

Un jour j'accompagnai la princesse Mathilde chez la duchesse de la Trémoille, née Duchâtel, à son hôtel de l'avenue Gabriel. Dans un milieu hostile à ses idées, la Princesse mettait un redoublement de coquetterie à séduire ses adversaires qu'elle ne tardait pas à conquérir par sa cordiale simplicité. La causerie allait son train quand le maître d'hôtel annonça solennellement : « Son Altesse Royale, Mgr le duc de Chartres ».

Tout le monde se lève, silence général, embarras de l'assistance mêlé d'une certaine curiosité, gêne évidente de la maîtresse de la maison que cette rencontre d'une princesse Bonaparte et d'un prince d'Orléans rend inconfortable... Seule la Princesse ne montre aucune surprise et paraît même satisfaite de cette visite imprévue : elle va à la rencontre du duc de Chartres qui s'avancait vers elle. Elle lui tend sa main qu'il baise respectueusement et alors — en souvenir sans doute du père qu'elle avait si sincèrement regretté — elle l'embrasse maternellement sur les deux joues.

La glace est rompue et la causerie reprend plus sympathique encore et plus animée comme après un danger redouté et conjuré. Apparemment, l'assistance connaissant le caractère entier de la Princesse et son intransigeance napoléonienne malgré sa bonne grâce habituelle, avait redouté à tort quelque sortie intempestive.

Cette rencontre eut en revanche une suite bien imprévue.

La princesse Mathilde voulut laisser un gage de son affection au duc d'Aumale : il avait admiré dans la petite galerie de la rue de Berri un joli portrait de Nattier représentant le duc de Penthièvre beau-père de Philippe Égalité. La Princesse écrivit derrière le cadre : « Je lègue au duc d'Aumale ce portrait de son aïeul. » Elle avait compté sans la mort qui emporta son grand ami avant elle, mais elle ne se considéra pas comme quitte et laissa au duc de Chartres le tableau qu'elle avait destiné à son oncle.

JOSEPH PRIMOLI

L'ÉTRANGE TRAVERSÉE

Le feu des Almadies mourait dans le lointain.

Il faisait une de ces nuits bleues parsemées d'astres que seuls peuvent réaliser les cieux sénégaliens, et qui semblent faites d'indigo sombre et de poussière de diamant. Une buée de fraîcheur se cristallisait en un semis de perlettes liquides sur la lisse du navire, encore tiède du rayonnement diurne, et l'air était si calme qu'à perte de vue, la fumée, parallèle au sillage, semblait une écharpe de crêpe voltigeant en escorte.

Le *Gerda* est un singulier bateau. Bien des fois j'avais fait ce parcours de Dakar vers la France sur des navires de toutes sortes, depuis les luxueux paquebots de la Sud-Atlantique, jusqu'aux modestes cargos mixtes des diverses compagnies de l'Afrique Occidentale française; mais aucun de ces longs-courriers n'adjoint une telle bizarrerie de formes à une telle absence de confortable.

Qu'on s'imagine un long fuseau d'acier aux formes cylindro-coniques sur lequel le pont, d'une convexité extraordinaire, forme à peine une légère dépression; comme lisse, de simples chandeliers d'acier réunis par une main-courante en bois, et tendus dans leurs intervalles d'un réseau de filin de manille. Pas de gaillard d'avant ni de gaillard d'arrière.

Au centre, les superstructures, assez vastes, se composent d'un rouf ponté portant les chaloupes, et couvrant à la fois

le poste d'équipage, la cuisine, la chambre du capitaine, une cabine à trois couchettes pour les officiers, une autre à quatre couchettes pour les passagers éventuels, ainsi qu'une salle assez exiguë baptisée du nom pompeux de « salon ».

Le rouf qui forme le pont supérieur supporte à l'avant un étage plus réduit entièrement occupé par la chambre de veille, qui renferme, outre la barre et le compas de gros temps, le servo-moteur du gouvernail et le poste de T. S. F.; et au-dessus encore, surplombant le pont inférieur à sept mètres de hauteur, la passerelle de commandement et une réplique de la barre et du compas de la chambre de veille. Un mât assez court dresse au milieu du rouf l'antenne du sans-fil, et projette dans les deux sens deux mâts de charges trapus. Pas de panneaux apparents; les cales se ferment au moyen d'un système de trappes hermétiques au niveau même du pont.

Tel quel, bas sur l'eau, avec son château émergeant au centre, le *Gerda* semble quelque gigantesque sous-marin de race spéciale que l'on aurait très succinctement déguisé en bateau marchand.

Sa bizarrerie même m'avait tenté à Dakar, lorsque je sus qu'une cabine de passagers était libre à bord, et dédaignée des exigeants habitués des paquebots-postes.

Depuis un bon moment j'arpentais le pont nu. Une à une, à l'exception des feux réglementaires, les lumières du bord s'étaient éteintes; les hommes d'équipage, des noirs pour la plupart, dormaient de-ci, de-là sur leurs paillasses traînées en plein air, hors du poste aux relents lourds. La mer était d'huile et l'immense silence nocturne n'était troublé que par le pilonnement sourd des machines, et le grincement de la barre que maniait, du haut de la dunette, l'ombre muette du capitaine, silhouettée sur le ciel pur.

Je n'avais point sommeil. Les nuits, sous ces latitudes, sont les heures où l'on vit, les jours écrasant sous une sieste de plomb toute velléité d'effort. Je songeais néanmoins, quoique à regret, à regagner la cabine où je savais ne trouver aucune société, étant seul passager, lorsque du haut de la passerelle quatre tintements clairs s'égrenèrent dans la nuit : on piquait le quart de minuit.

Une ombre se dressa hors du groupe des dormeurs, gravit

lentement les raides échelons du rouf et de la passerelle, et rejoignit le capitaine. Un bref colloque, puis le capitaine descendit lestement les degrés de fer.

Un gaillard que ce capitaine! Belle carrure, face franche où deux yeux bleus éclairaient un front large, le tout entouré de cheveux bouclés et d'une barbe drue en fil de cuivre. Dès l'embarquement il m'avait plu. Il y a comme cela des sympathies irraisonnées; ce ne sont pas les moins justifiées.

En le croisant je lui souhaitai la bonne nuit.

— La bonne nuit, — me répondit-il d'une voix mâle et posée dont le timbre grave glissa sur l'eau calme, — la bonne nuit, si vous m'en croyez, monsieur, c'est sur le pont, non dans votre cabine, que vous la passerez. Il fait dans ces boîtes étroites une chaleur de four, et rien ne vaut sous ces latitudes un simple fauteuil de toile à voile. En désirez-vous un?

J'acquiesçai avec satisfaction. Le capitaine revint portant, outre deux fauteuils pliants, un siphon de soda et une caissette de cigares.

— En usez-vous? — dit-il en me tendant la boîte ouverte, après que nous fûmes installés côte à côte à la proue du navire. — Ce sont des allemands; ils n'ont pas grand arome, mais ils sont légers et tirent bien; la fumée en est bleue et la cendre très blanche; je ne leur en demande pas davantage.

Et comme j'en prenais un tout en m'étonnant de la présence de cigares de cette provenance :

— Il y en avait des quantités à bord quand le bateau fut déclaré prise de guerre. On les y a laissés depuis sous régime de douane comme provisions de bord; je les fume, — me répondit-il avec bonhomie.

Prise de guerre! Je dressai l'oreille. Ainsi ce singulier bateau, que le hasard mettait sur les lignes chaudes alors qu'il semblait si peu construit pour cela, était un navire ennemi capturé?

— Pas précisément, — me répondit le capitaine, — mais pour boche, je puis vous certifier qu'il était boche, foi de Breton, quoiqu'il ait été construit en Norvège, et qu'il naviguât, lorsqu'il fut pincé, sous pavillon français. Regardez-moi cette découpure, cette ligne, ce manque total de ce qui rend la vie possible à bord d'un bateau. Est-ce que le plan d'une

pareille casserole peut sortir d'un cerveau français? Et même... excusez-moi, monsieur, mais ce m'est toujours un sujet renouvelé d'étonnement de constater qu'un passager, qui peut choisir, embarque sur une pareille bouée.

J'expliquai l'urgence de mon départ et l'impossibilité d'attendre les paquebots de la Sud-Atlantique; et comme je m'étonnais à mon tour que le capitaine eût choisi lui-même, pour y vivre, ce navire dont il faisait si peu de cas :

— Entendons-nous, — me répondit-il, — il n'est ni beau ni confortable, mais il marche bien, et quant au côté pratique répondant à son affection spéciale, il est admirablement compris. C'est ce qu'on appelle un « tank-boat ». Cela fut primitivement construit pour les transports de pétrole d'Amérique sur Hambourg. Regardez-moi ce coffre de fer ventru, étanche, ras sur l'eau; est-ce que cela n'est pas une admirable citerne? Il n'y a pas de mauvais temps qui ait de prise là-dessus; on ferme les écoutilles, on se calfeutre dans la chambre de veille, et l'eau peut balayer le pont de babord à tribord et de bout en bout, on passe au travers des lames comme un marsouin. Maintenant il est vieux et ses cloisons internes ne sont plus suffisamment étanches pour continuer les pétroles. Il faudrait des réparations, et comme il m'appartient et que je n'ai pas encore fini de le payer au gouvernement, je l'emploie aux charbons de l'Angleterre sur Dakar, et aux arachides pour retour sur la France. Si vous aimez les cacaouettes, — ajouta-t-il en riant, — j'en ai dix-huit cent mille kilos dans mes cales!

Il tira deux ou trois bouffées de son cigare dont la lueur avivée me laissa furtivement lire sur son visage une expression de raillerie attendrie.

— Et puis, — conclut-il, — c'est un peu grâce à moi si le pavillon tricolore qui flotte à l'arrière est devenu réellement son pavillon, et c'est aussi pourquoi j'ai pour ce failli raffiot beaucoup d'indulgence, et pourquoi j'y puis vivre, moi qui l'ai capturé.

Déjà j'étais dressé, insistant auprès du capitaine pour qu'il me contât l'histoire. Étendu, les yeux souriant dans le vague aux souvenirs vécus, il regardait monter sa fumée dans la nuit bleue et se défendait mollement : il était tard... nous

avions le temps... je devais avoir sommeil. Mais j'avais sous les pieds un bateau de prise qui avait joué son rôle dans la grande guerre, et devant moi le héros de l'évènement... il était bien question de dormir!

— Vous le voulez, — finit-il par dire, — eh bien soit! Au surplus, c'est une belle nuit pour revivre ces émotions-là. Les cigares sont ici; étendez-vous à votre aise, et laissez-moi rêver tout haut. Nous avons cinq heures avant l'aube et nous serons tranquilles.

. . . . . .

« Il me faut d'abord vous conter comment j'embarquai sur le navire :

» J'étais, avant la guerre, capitaine en second à bord du *Floride* de la Compagnie Générale Transatlantique, armé en croiseur auxiliaire au début des hostilités. Le navire fut coulé peu après. Recueillis sur un chalutier corse, nous fûmes ramenés à Marseille où l'on nous affecta au paquebot *Massilia* qui employait déjà l'équipage du paquebot *Guadeloupe* également coulé comme croiseur. Je ne fais que vous rappeler ces faits dont tous les journaux ont parlé.

» Les hommes du *Guadeloupe*, comme ceux du *Floride*, étaient prisonniers sur parole, n'ayant comme nous-mêmes obtenu la vie sauve qu'en s'engageant à ne plus porter les armes contre l'Allemagne. C'est ce qui explique que lorsque le *Massilia* fut lui-même armé en croiseur auxiliaire, les équipages du *Floride* et du *Guadeloupe*, prisonniers de guerre libérés sur parole, débarquèrent en novembre 1915, et furent envoyés au Ve Dépôt sur ordre du Préfet maritime.

» J'étais à cette époque en permission à Bordeaux. Je me présentai immédiatement devant l'administrateur de la Marine, chef de Quartier, et exposai ma situation.

» Il me fut répondu que l'ordre du Préfet maritime concernait seulement l'équipage et non l'État-Major; que moi, officier, j'étais libre, mais que je serais affecté d'office à la première demande émanant de la Marine marchande. Deux jours après, je recevais l'ordre d'embarquer sur le *Gerda* en qualité de capitaine en second, l'officier qui occupait ce poste ayant été assailli de nuit, la veille, dans les docks, au moment où il regagnait son bord, par des rôdeurs qu'on ne

put retrouver, et mis assez mal en point. Le *Gerda* devait quitter Bordeaux le soir même sur water-ballast, à destination de New-York.

» Les papiers du navire que je fus chercher à la Marine indiquaient sa construction en Norvège. Il avait d'abord navigué sous pavillon norvégien; puis au début des hostilités, il avait été acheté par un sieur Karl Herrmann Mibus qui, malgré ses noms à consonance germanique, était, paraissait-il, armateur français, ainsi que le prouvait l'acte de francisation du navire.

» J'embarquai. Le capitaine, un gros homme court, trapu et grisonnant, portant le nom euphémique de Cigrelougre, m'avait reçu de façon moins qu'affable. Assisté du lieutenant, un sieur Cancoin, sur lequel j'aurai à revenir, il m'avait longuement interrogé sur mon emploi du temps depuis le début des hostilités, fouillant mon visage à chaque réponse d'un coup de sonde rapide de ses petits yeux verts. Le fait que j'avais fait partie de l'Etat-Major d'un bâtiment précédemment coulé par l'ennemi parut un moment le contrarier; mais l'assurance que je lui donnai que je n'avais pas vu le sous-marin sembla le rasséréner. Il me questionna longuement sur les moyens que j'avais employés pour me sauver du naufrage. Mon interrogatoire terminé, il échangea avec Cancoin un long regard :

» — Il faut partir! — dit seulement celui-ci, les yeux baissés, indéfinissable.

» — Évidemment! — répondit le capitaine, avec un soupir que je traduisis sans peine par : « Et comme la présence d'un second capitaine est exigée à bord par la marine pour avoir droit de sortie en mer, nous n'avons pas le choix. »

» Il ajouta :

» — Nous n'avons pas de cabine séparée sur ce bateau; nos couchettes sont en commun; mais comme nous n'avons pas de passager, vous pourrez disposer d'une couchette dans la cabine qui leur est réservée; pour le reste, arrangez-vous au mieux.

» Et, m'ayant tourné brusquement les talons, il s'écarta, emmenant par le bras son lieutenant vers l'avant du navire,

où je les vis longuement discuter à voix basse, en jetant de temps à autre vers moi de furtifs regards.

» J'exagérerais en disant que cet accueil débordait de sympathie...

» Deux incidents marquèrent le départ; comme tous deux sont nécessaires à la compréhension de ce qui va suivre, je vous les conterai par le menu.

» Le premier : il pouvait être 6 heures du soir, 18 heures comme l'a décrété un ministre en mal de complication, lorsque, d'une auto qui stoppa sur le quai en face du *Gerda*, un monsieur bien vêtu, serviette sous le bras, descendit et gravit hâtivement la coupée.

» — Le capitaine? — demanda-t-il.

» Le capitaine Cigrelougre s'avança soupçonneux, Cancoin dans son sillage.

» — Qu'est-ce que vous lui voulez? — questionna-t-il du même ton affable dont il m'avait accueilli.

» — Quand part votre vapeur?

» — Ce soir à 9 heures. Pourquoi?

» L'interlocuteur fit un geste de contrariété sans répondre et inspecta d'un long regard le navire.

» — Où est votre armateur? — reprit-il.

» — Au bureau. Pourquoi?

» — Téléphonez-lui de venir d'urgence.

» — Qui êtes-vous? Que lui voulez-vous?

» — Inspecteur du Comité des Assureurs!

» Un silence suivit, pendant lequel Cigrelougre consulta du regard son lieutenant.

» — Il faut y aller, — conseilla ce dernier, laconique.

» Le capitaine toisa une seconde le nouveau venu qui ne broncha pas; puis il se dirigea vers moi et me dit :

» — On demande l'armateur d'urgence. Allez au premier café qui aura le téléphone, et demandez le 9-15, maison Mibus. Dites au patron que le capitaine Cigrelougre le prie de passer à bord de suite pour l'assurance. Vous avez compris?... Pour l'assurance. Insistez. Vous vous souviendrez?... Allez.

» Quand je revins, l'inspecteur parcourait le pont à grands pas, faisant sonner les tôles du bout de sa canne. Le capitaine

et le lieutenant, à l'écart, chuchotaient, ne le quittant pas des yeux.

» Dix minutes s'écoulèrent, puis, d'un taxi-auto, un homme descendit au-devant duquel Cigrelougre s'élança, lui parlant à mi-voix avec volubilité.

» Un singulier type que ce Mibus : grand, maigre, le dos un peu rond, les jambes grêles, les pieds longs et mous; une face énigmatique, moustaches en brosse à dents coupée au ras des lèvres minces, barbiche maigre revêtant d'une végétation rabougrie et clairsemée le menton et les joues; nez ovin chevauché d'un lorgnon aux verres épais, derrière le reflet desquels s'embusquaient deux yeux bigles de myope invétéré. Chauve, avec cela, mais ramenant avec concision sur son crâne improductif une longue mèche laineuse issue des pariétaux. Le sale bonhomme! il suait à quinze pas l'hypocrisie et le doute.

» A peine eut-il posé l'un de ses pieds plats sur le pont, que l'inspecteur, sans saluer, s'avança vers lui et, très sec, questionna :

» — Monsieur Mibus?

» — Moi-même, monsieur, — répondit ce dernier avec une morgue que l'on sentait pas très sûre d'elle-même; — et je ne m'explique pas le dérangement...

» — Ce navire est à vous? — coupa froidement l'inspecteur.

» — J'en suis l'armateur.

» — Depuis quand?

» — Depuis... depuis l'année dernière.

» — Ce navire est bien le même *Gerda* qui, chargé de charbon westphalien à destination de Concarneau, fut saisi par les autorités maritimes de ce port, et relâché ensuite sur votre intervention, sa nationalité allemande s'étant mise à l'ombre du pavillon norvégien?

» — Ce navire est le *Gerda*, vapeur français, propriété française, — répliqua Mibus que ces précisions gênaient visiblement. — Peu importe quand, comment et à qui je l'ai acheté, puisque l'administration de la Marine admet ses papiers en règle. Qu'avez-vous à voir à cela?

» — Ceci simplement : Vous avez assuré ce navire pour 1 600 000 francs. C'est 1 million de plus qu'il ne vaut.

» Mibus bondit :

» — 600 000 francs ce bateau-là, tout en fer, des cales superbes, une machine compound de huit cents chevaux! Aux prix où sont les frets actuellement!...

» — Quand je dis 600 000, — répartit l'inspecteur très net, — j'exagère : il vaut exactement 475 000 francs; c'est ce prix que vous l'avez payé.

» — Que je... moi?

» Et soudain il se calma tout net :

» — Et quand cela serait, — reprit-il imperturbable, — qu'avez-vous à y voir? Vos agents d'assurance n'ont-ils pas eu tout le loisir de l'examiner? L'évaluation n'a-t-elle pas été acceptée par eux et les polices signées? N'avez-vous pas encaissé la prime? Je me demande en vérité pourquoi je discute! C'est avant, non après, qu'il fallait dire cela. Maintenant tout est terminé; le bateau part; je ne conçois pas ce que vous attendiez de votre démarche.

» L'inspecteur fut très net :

» — La résiliation de la police.

» — En vérité!

» — Notre agent, pour une cause qui reste à déterminer — mais qui le sera, n'en doutez pas — a accepté votre évaluation de 1 600 000 francs pour le navire. Il a une excuse : il est nouveau dans ce secteur; il ne connaît pas les clients. Il a pu s'en remettre à vous sans contrôle. C'est une faute. Nous en sommes responsables. C'est pourquoi je viens vous dire : monsieur Karl Herrmann Mibus, nous estimons que les risques que nous courons en assurant votre unique navire, ne sont en rapport ni avec la valeur que vous lui attribuez, ni avec la prime qui vous a été consentie. Vous êtes armateur de très fraîche date... (Je voudrais rendre le ton si sobrement sarcastique qui souligna cette phrase.) Vous ne pouvez vous rendre un compte exact des appréhensions que nous causent, à nous, assureurs « français », les risques courus par un navire que vous prisez si fort. Ces appréhensions sont telles que nous préférons non seulement vous restituer la prime, mais encore vous verser une large indemnité. Fixez-en le chiffre; je suis ici pour le discuter.

» Mibus avait écouté tout cela sans broncher. Cigrelougre

et Cancoin s'étaient rangés à son côté; et je ne pus m'empêcher de constater qu'à eux trois ils semblaient, quoique dissemblables, merveilleusement appareillés. Les trois laides physionomies!

» Mibus se taisait, toutes ses pensées concentrées sous les plis de son front et derrière le reflet traître du lorgnon. Dix secondes passèrent pendant lesquelles aucun des deux antagonistes ne broncha. Puis Mibus reprit avec une exquise mais ferme politesse :

» — Je suis au regret, monsieur, de ne pouvoir vous donner satisfaction, mais mon navire est assuré, et assuré il demeure. Il part ce soir. Il est déjà expédié par les bureaux du port. Il est donc trop tard pour apporter le moindre changement aux dispositions prises, et qui d'ailleurs n'ont en elles-mêmes rien qui puisse m'inciter à les modifier.

» L'inspecteur s'inclina :

» — Je prévoyais, monsieur, votre réponse qui confirme, s'il était nécessaire, nos convictions. Il me reste donc à souhaiter du fond du cœur à ce navire un voyage exempt du moindre incident, car si le malheur voulait qu'il lui advînt, bien par hasard, quelque avanie, je crois devoir vous aviser, monsieur Mibus, que ses causes en seraient examinées avec le soin le plus minutieux, et qu'une enquête approfondie ne manquerait pas d'intervenir à son sujet.

» Puis, faisant face au capitaine et au lieutenant. qui tous deux avaient soudain témoigné d'un puissant intérêt pour l'extrémité d'un filin qui se balançait lentement au-dessus de leur tête, et qui n'en sollicitait aucun, il ajouta :

» — Quant à vous, messieurs, à qui demeure confié le sort de ce navire, souvenez-vous en toute occasion qu'il porte à son étambot le pavillon de France... et que cela oblige!

» — De telles insinuations, monsieur! — répliqua Mibus, rouge de colère. — Vous semblez oublier que moi aussi je suis Français.

» — De fraîche date, monsieur Mibus, de trop fraîche date pour qu'on en juge, — répondit avec un calme parfait l'inspecteur. — Nous sommes, nous, Français (le ton dont il dit cela!), un peu sceptiques, et c'est notre droit, en ce qui concerne le loyalisme des naturalisés. Et, croyez-moi, ne faites point

tant état de votre qualité de Français; il se trouverait des gens pour vous rappeler que votre père était de Hambourg, votre mère, de Francfort, et que votre frère est, à l'heure actuelle, officier d'état-major dans les armées du kaiser. Il ne faut pas, dans ces conditions, nous en vouloir outre mesure d'être si rebelles à comprendre le sentiment, sincère j'en suis persuadé, mais neuf encore, qui vous anime pour votre nouvelle patrie, alors que vous avez renié la première, la vraie, la seule qui doive compter. Je vous salue, messieurs.

» Il se retira, et son auto était depuis longtemps disparue au tournant du quai, que les trois hommes étaient encore là, immobiles, à s'entre-regarder, perplexes.

» Le second incident me parut tout d'abord une circonstance fortuite; ce n'est que quelque temps après que je pus lui donner sa signification vraie.

» Le *Gerda*, comme la plupart des navires marchands au début de leur armement, était armé à son arrière d'un petit canon à tir rapide de 37 millimètres. Cet armement, fait à titre gracieux par le gouvernement, comportait pour le navire qui en était l'objet, l'obligation d'embarquer et de nourrir deux inscrits maritimes de la flotte de guerre, dont la seule attribution à bord était de servir ce canon, le cas échéant, contre tout ennemi attaquant le navire. Leur présence à bord n'était point obligatoire pour que le navire obtînt libre sortie, mais le canon ne devait être manié que par eux, et un navire armé défensivement qui n'embarquait pas ses servants était en réalité un navire désarmé.

» Or le *Gerda*, armé par ordre de la Marine, possédait deux canonniers de la flotte à son rôle d'équipage. Par suite d'une erreur incompréhensible que commit le capitaine Cigrelougre, en leur fixant l'heure de départ pour la marée du lendemain matin, alors que nous partions à celle du soir, les deux hommes manquèrent l'appareillage, et le *Gerda* quitta Bordeaux sans canonniers servants.

» Je ne sus que plus tard la cause de ce retard qui, vous le verrez par la suite, n'était pas si involontaire de la part de Cigrelougre que cela pouvait en avoir l'apparence.

» Nous partîmes : lentement le navire glissa entre les écluses des docks sous la traction rythmée des haleurs, et le

pavillon du pilote, carré bleu dans un rectangle blanc, fut hissé à l'une des drisses. Dès le virage de la pointe de Lormont, le navire prit sa demi-vitesse, l'hélice battant l'eau calme à coups mesurés, et dans la nuit sereine défilèrent les rives basses du fleuve, où s'étoilaient de loin en loin les feux verts et les feux rouges des balises et des bouées.

» J'aime cette rivière par goût. Sa lenteur majestueuse, le silence de ses rives, son estuaire gigantesque, les grands steamers noirs que l'on croise, et dont les feux de position semblent des astres clairs glissant dans l'infini, les gabarres paresseuses qui dérivent au fil de l'eau, les yoles des pêcheurs d'aloses dont les filets traînent derrière eux de menues bouées lumineuses, minuscules feux follets reflétant dans l'eau calme comme un long poignard de clarté; le gazouillis du courant dans les épis des berges, les voix lointaines des mariniers qui circulent dans les paisibles ténèbres : j'aime tout cela parce que c'est un des mille aspects sous lequel se présente le mieux mon élément, mon amie, l'eau...

» Vous me trouvez poète et vous riez... Patience! Nous rentrons dans la réalité.

» En ma qualité de dernier venu, je devais prendre le plus mauvais quart, celui de minuit à 4 heures.

» Lorsqu'il fut piqué, nous étions par le travers de Pauillac, et le navire stoppait pour débarquer le pilote de Bordeaux et embarquer celui de Pauillac au Verdon, dont le cotre avait accosté notre bord. Ce dernier échangea à voix basse quelques mots avec le premier; je n'entendis que la dernière phrase que celui-ci jeta en débarquant :

» — Je ne puis pas te dire, mais je crois que c'est lui.

» Je pris donc mon quart sur la passerelle en compagnie du nouveau pilote. L'équipage dormait. Seuls les hommes de quart veillaient dans la machine et dans les soutes.

» Le pilote était un vieil homme. La lueur brève qui sourdait de sa pipe courte éclairait à chaque bouffée un bon visage de marin comme je les aime : sourcils épais, moustaches rasées, barbe en collier. De temps à autre il jetait de mon côté un furtif regard, comme s'il hésitait à me parler; puis il recalait sa pipe entre ses canines vermoulues, et retournait toute son attention vers les feux du large.

» Pourtant, comme nous passions par le travers de la Maréchale, il n'y tint plus et me fit un signe muet de m'approcher de lui, ce que je fis.

» Alors, à voix si basse qu'elle n'était plus qu'un souffle, il mima plutôt qu'il ne dit :

» — Est-ce vous le second capitaine embarqué aujourd'hui?

» Je hochai la tête affirmativement.

» — Prenez la barre, — souffla-t-il; — puis, tout haut, s'approchant de la rambarde d'appui, il dit, très naturel :

» — Frisquet, hé? capitaine. Ça fraîchit en gagnant le large.

» En même temps il se penchait sur la lisse, regardant en bas sous la passerelle, et d'un signe me fit regarder à mon tour.

» Je bredouillai un vague acquiescement et m'avançai sur la pointe de mes espadrilles.

» — On voit le feu de Cordouan, — dit-il encore, mais sa main, loin de désigner le pinceau lumineux du grand phare, me montrait de sa dextre tendue une ombre longue et noire qui, plaquée contre les cloisons du rouf, semblait une muette sentinelle aux aguets.

» Je ne m'y trompai point : ces longues jambes d'échassier, cette échine maigre, cette tête menue au facies aigu comme celui des bêtes de proie... c'était Cancoin.

» Je n'eus pas le loisir de réfléchir longuement aux raisons qui motivaient sa présence sur le pont à une pareille heure, et dans une attitude aussi équivoque; le pilote avait en effet ressoudé sa pipe à ses lèvres, en avait tiré, coup sur coup, cinq ou six bouffées énergiques qui avivèrent le foyer; puis, le plus naturellement du monde, il expectora un juron, secoua sa pipe en frappant le fourneau sur la barre d'appui, et lorsqu'il eut constaté que les cendres rougeoyantes qu'elle contenait étaient bien tombées là où il avait voulu les placer, c'est-à-dire sur la face de Cancoin levée vers nous au son du juron, il ajouta :

» — Ma pipe est finie et j'ai oublié mon tabac. En avez-vous, camarade?

» Un gémissement étouffé... un pas furtif... l'ombre de

Cancoin avait disparu. Alors, me saisissant le bras, il m'attira vers lui et me dit rapidement à l'oreille :

» — Ouvre l'œil, garçon. Le navire est louche et ta peau lui pèse... Je suis l'oncle de celui que tu as remplacé. Je l'ai vu aujourd'hui sur son lit d'hôpital : le pauvre! comme ils l'ont arrangé!... Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais de toi, garçon. Le neveu m'a dit : « Oncle, reprends le train, » accoste le *Gerda*, et avise le nouveau qu'il prenne garde. » Je ne sais pas ce que le capitaine manigance avec l'armateur, » mais ce qu'il y a de clair, c'est que ça n'est pas clair. Je » les ai entendus l'autre jour dans le salon qui parlaient de » gazoline, de point d'attaque, d'assurance, de je ne sais » quelles sombres combinaisons. Ils m'ont vu et se sont tus, » mais je n'oublierai pas de sitôt le regard qu'ils m'ont » lancé. Le surlendemain j'étais attaqué sur les quais, entre » les balles de marchandises, bâillonné, roué de coups de » matraque, éreinté et laissé sur place à moitié mort, mais » — écoute cela, garçon — *pas volé*... comprends-tu, pas volé! » Conclus. »

» J'allais parler... il me ferma la bouche et reprit :

» — Laisse-moi dire; nous ne serons pas longtemps seuls. Il n'y a à bord que le capitaine et son lieutenant capables de cela. Le chef mécanicien est un ivrogne, mais un bon type. Tous les autres sont des Sénégalais, des noirs, autant dire des enfants pour la malice. J'ai su que les deux canonniers avaient manqué le départ; je voulais les amener avec moi; vous n'auriez pas été trop de quatre pour surveiller le mouvement. Mais le failli chien d'armateur avait déjà paré au coup et les avait fait coffrer pour retard malgré leurs protestations. L'heure du train pressait; je n'ai pas eu le temps de faire le nécessaire pour qu'ils soient largués. Il ne faut compter que sur toi, peu sur le mécanicien qui boit. As-tu des armes?

» J'avais un petit revolver bull-dog et quelques cartouches.

» — Ça n'est pas assez. Fouille dans mon panier à vivres.

» Il reprit la barre. Le panier, outre quelques provisions, contenait un sextant, deux revolvers d'ordonnance, une grosse boussole et six paquets de cartouches.

» — Empoche, et cache bien, — dit simplement le vieux

pilote. Puis il mit un doigt sur ses lèvres, et par deux fois piqua de son index la direction du pont. Je regardai, et je vis une nouvelle ombre, plus massive, plus courte, prendre discrètement le poste d'écoute de l'ancienne. Cigrelougre relevait son lieutenant.

» Il en fut d'ailleurs pour ses frais. Mon brave homme de pilote mania sa barre, sifflotant, chantonnant, bourdonnant, et ne s'interrompant que pour allumer une nouvelle pipe, ou lamper une gorgée de café au goulot de sa gourde.

» Quant à moi, j'étais plongé dans un tel monde de pensées diverses que je m'éveillai comme d'un rêve lorsque le pilote me secoua d'une bourrade et me dit comme si rien ne s'était passé entre nous :

» — Vous n'êtes pas bavard, capitaine. Nous voici au Verdon et vous n'avez pas desserré les dents. Voici le lougre du pilote de mer. Bonne chance et bon retour.

» Il cria encore dans l'acoustique : « Stop! » Il me secoua vigoureusement la main en me murmurant à l'oreille : « Veille aux chaloupes, garçon ». Puis il descendit les degrés de la dunette. Il n'avait pas franchi dix échelons qu'il regrimpait lestement :

» — Voilà que j'oublie mon panier maintenant!

» En repassant il me dit à nouveau, très bas :

» — Le canon!... veille au canon. Les munitions sont dans la cambuse. Le lieutenant a la clé.

» Puis il partit. Le fanal du lougre s'éloigna, tremblotant sur la crête des vagues courtes de la barre de Royan; le pilote de mer prit la barre et la tenait encore, lorsque nous croisâmes la pointe de la Coubre et que mon quart finit. Je regagnai ma cabine totalement ahuri.

» Vous dire toutes les pensées qui roulèrent dans ma tête quand je me fus bouclé, autant vaudrait entreprendre de vous raconter l'histoire des océans depuis que le monde est monde. Lorsque, au bout de mon insomnie, je clarifiai le flot de mes réflexions, j'obtins ceci.

» Descendre du navire avec le pilote et regagner la terre, c'était faisable, mais c'était une lâcheté.

» Je ne pouvais davantage songer à faire coffrer mes deux lascars. Pour quel motif?... Y avait-il autre chose que des

présomptions? Mes soupçons passeraient pour le cauchemar malsain d'une nuit de veille.

» Conclusion : Je devais demeurer à bord.

» D'autre part qu'avais-je à craindre? Tout et rien. Cela dépendait de ce que mes coquins gardaient soigneusement caché dans un recoin de leur cervelle. Puisqu'ils avaient fait disparaître mon prédécesseur, c'est que sa mise en éveil les gênait. Il importait donc avant tout que je parusse ne me douter de rien, et n'avoir pas la moindre défiance. Cela était essentiel; le moindre soupçon sur mon compte, et le sort de mon prédécesseur me donnait un faible avant-goût du mien.

» Conclusion : Avoir l'œil, mais aussi le sourire. Enfin, sur qui pouvais-je compter pour me seconder? Le chef-mécanicien? Peut-on compter sur un ivrogne? Les noirs?... C'était demander beaucoup à ces têtes laineuses au crâne plat.

» Conclusion : compter surtout sur moi et faire en sorte que rien ne m'échappât. J'avais l'inestimable chance d'être un homme prévenu; à moi d'en tirer parti.

» Et voilà comment s'inaugura mon premier voyage sur le *Gerda* qui, comme vous le verrez, ne devait pas être positivement un voyage d'agrément. »

Le capitaine s'arrêta pour avaler un verre de soda, et allumer un autre cigare.

« L'aller, — reprit-il, — se passa sans incident notable. Mes deux coquins, au début, étaient sur l'œil. J'affichai une sérénité parfaite et une inaltérable bonne humeur qui, d'une part, usa leur méfiance, et, d'autre part, me gagna l'affection de ce brave ivrogne de mécanicien-chef, Loustalot.

» Un bon diable et un pauvre diable que ce Loustalot : nature rudimentaire, mais saine et loyale. Bon praticien, il avait eu cependant beaucoup de peine à passer son brevet à cause de l'enseignement technique qu'il fallut loger dans sa tête rebelle. Il y avait réussi pourtant, parce que la main d'une jeune fille qu'il aimait en était la récompense. Après trois mois de mariage qui furent pour lui un paradis, il réembarqua au long-cours. Lorsqu'il rentra au pays, sa femme était partie avec un sien cousin, emportant le linge et les économies.

» J'appris tout cela par bribes, au hasard de ses cuites quotidiennes. L'ivresse était devenue à ce point son état

normal, qu'il s'y comportait en son service absolument comme d'autres le font à jeun. La machine tournait et le navire filait ses neuf nœuds sans aucune anicroche.

» Par contre, il avait une crainte invétérée du capitaine et surtout de Cancoin qui, en sa qualité de lieutenant, était le grand dispensateur des quarts de goutte et de tafia dont se brûlait son chagrin. La simple éventualité d'être privé de son poison favori le mettait dans des transes et l'eût livré pieds et poings liés aux exigences des premiers, s'il eût été nécessaire.

» Je m'appliquai, lorsque la surveillance inquiète du capitaine et de son ombre se détendit, à pénétrer cette âme obscurcie par l'alcool, et je fus joyeusement surpris de la trouver si nette, si candide même, dépouillée de ses scories. J'en vins, un jour qu'il était moins ivre que de coutume, à oser lui dire :

» — Loustalot... si vous connaissiez un navire... un navire neutre, et que vous vous aperceviez qu'il ravitaille l'ennemi, qu'est-ce que vous feriez?

» — Sacrebleu!... — me répondit-il très embarrassé par le choix d'une sanction suffisamment énergique; — je crois que je le coulerais. Tant pis pour les diplomates!

» — Et si vous étiez sur ce navire?

» — Je... je détraquerais la machine et je ferais des signaux aux patrouilleurs pour qu'ils nous cueillent.

» — Et si ce navire était français, si le capitaine était un Français?

» — Oh alors, — clama-t-il, — je casserais la margoulette au capitaine, foi de Loustalot, et ça ne ferait pas un pli. Tant pis pour le conseil de guerre.

» Je ne dis plus rien, mais continuai à le regarder dans les yeux, fixement. Il dut lire dans les miens, car il changea de physionomie et reprit, épouvanté de sa propre pensée :

» — Ah ça mais... ah ça mais... vous ne voulez pas dire...?

» — Je ne veux rien dire, Loustalot, rien!

» Mon tour de quart sonnait. Je mis un doigt sur mes lèvres et j'ajoutai : « Rien! »

» Puis je sortis, laissant Loustalot, la tête logée entre ses poings, livrer son pauvre cerveau désorganisé d'ivrogne à l'assaut d'un monde de pensées.

» Les tours de service étaient réglés de telle sorte que le capitaine Cigrelougre et Cancoin prenaient toujours leurs repas ensemble et seuls. Je prenais le mien en compagnie de Loustalot et du cuisinier qui nous tenait également lieu de maître d'hôtel. C'était un noir, nommé Semba N'Diaye, et nous l'acceptions à notre table pour simplifier son service, et aussi parce que son parler zézayant, ses éclats de gaîté, ses grands gestes brusques et maladroits à la façon des jeunes chiots, nous amusaient.

» Le reste de l'équipage, uniquement composé de Sénégalais, mangeait sur le pont ou bien dans le poste d'équipage suivant le temps.

» Je n'avais donc avec le capitaine et son lieutenant que les rapports de service strictement nécessaires et, à aucun moment, ils ne se départirent de la réserve observée par eux depuis le début du voyage. Cela me mettait d'ailleurs à l'aise, ne sachant pas feindre une sympathie qu'ils étaient loin de m'inspirer. Je faisais ponctuellement mon service, évitant ainsi tout motif d'observation. Peu à peu leur défiance initiale sembla s'atténuer, et nous atteignîmes New York sans autre incident.

» Arrivés là, nous mouillâmes en rade sur un corps mort; les chaloupes furent consignées. Les motifs de cette double anomalie donnés par le capitaine furent, d'une part, les risques d'incendie de la cargaison de gazoline que nous allions recevoir, et d'autre part un ordre du Shipping Board consignant les équipages à bord par suite d'épidémies. C'était plausible et, quelle que fût la mauvaise humeur de chacun, nous dûmes nous incliner.

» Jamais escale ne fut plus rapidement enlevée.

» Dès le lendemain matin, un énorme bateau citerne vint se mettre en couple du nôtre, et ses pompes, en quatre heures, firent nos pleines cales d'essence.

» Une vedette à moteur emmena ensuite Cigrelougre à terre et l'en ramena deux heures plus tard, les connaissements signés.

» Le même jour, une mahonne de charbon emplit nos soutes; un officier de la Marine américaine vint viser les papiers du bord; et la nuit même, à la marée, nous larguâmes le corps

mort, pilote à bord, et franchîmes les passes, convoyés jusqu'à vingt milles en mer par un destroyer tous feux éteints.

» Là, le pilote embarqua sur le destroyer qui mit le cap à terre, et ce n'est pas sans un serrement de cœur que je vis la robuste et fine silhouette du navire de guerre s'effacer dans la nuit.

» La suite des événements ne devait pas tarder à justifier mes appréhensions.

. . . . . .

» Cela débuta par deux simples faits qui, pour tout homme non prévenu, pouvaient passer pour parfaitement fortuits : le même jour, qui fut celui qui suivit notre départ nocturne, le loch et le sextant du navire furent mis hors de service.

» Étant entendu que l'appareil moteur fonctionne, trois appareils sont indispensables à la conduite d'un long-courrier : le compas qui lui désigne sa direction; le sextant qui lui permet de connaître sa situation; le loch qui lui indique sa vitesse de marche.

» Sans compas, un navire est aveugle; sans sextant, il est à la merci de la dérive du vent et des courants; sans loch, il ignore sa vitesse horaire.

» Les données de ces trois instruments se complètent, mais ne se remplacent pas mutuellement.

» Et voilà que dès le premier jour du retour, le navire perdit à la fois l'usage de deux d'entre eux, voici comment.

» A midi, du haut de la dunette, Cancoin faisait le point; en argot de marine nous appelons cela « fusiller le soleil ». Arcbouté sur ses longues jambes, il maniait le sextant et corrigeait par un balancement de son corps l'instabilité résultant d'un léger roulis. Il sembla qu'un coup de gîte plus accentué lui fit perdre l'équilibre, car il s'agrippa soudain à la rambarde laissant choir sur le pont inférieur le délicat appareil. Je me précipitai, mais déjà le capitaine l'avait en main.

» — Abruti! — s'exclama-t-il sans aménité. — Le sextant du bord brisé! L'armateur va en faire une chanson!

» Il examina l'instrument en sacrant. Deux lentilles brisées, la vis micrométrique tordue, le pivot faussé : tel était le bilan de l'accident.

» Je crus tout d'abord à une simple maladresse sans conséquence. Chaque officier de pont possède réglementairement dans son coffre un instrument semblable; Cancoin allait prêter le sien au navire. Mais le sextant de Cancoin était demeuré à Bordeaux chez l'opticien de marine aux fins de réglage; le capitaine avait laissé le sien chez lui, ayant celui du bord. Ah! capitaine Cigrelougre, pourquoi n'avoir pas voilé cet éclair de moquerie dans votre œil vert quand je vous ai remis le mien? Et vous, Cancoin, peut-être eussiez-vous réservé pour une occasion plus propice cette expression de jubilation muette, si vous aviez pu savoir que j'avais encore, en sus de celui que vous m'aviez si habilement confisqué, le sextant que le brave pilote de Pauillac m'avait laissé dans son panier.

» Deux fois par jour, je déroulais le loch; à 10 et à 16 heures. Ce jour-là j'avais, comme d'habitude, enregistré sur le livre de bord les chiffres du compte-tours. Je ne remarquai rien d'anormal le soir quand je sortis de sa boîte le fuseau à hélice de bronze, pour l'accrocher à la longue ligne d'acier enroulée sur un tambour à l'arrière du navire. Je filai la ligne, et les aiguilles commençaient leur révolution sur le cadran du compte-tours, lorsqu'elles s'arrêtèrent brusquement. En vue des côtes, un paquet d'algues produit fréquemment cet effet en s'entortillant dans l'hélice du loch; mais au large, par les grands fonds de l'Atlantique, les herbes sont rares en surface. Avant même d'avoir remonté le fuseau en rebobinant la ligne d'acier sur le tambour, j'eus l'impression très nette que cet arrêt avait une autre cause, une cause *voulue*.

» Et ce fut sans étonnement, mais avec une intense émotion, que je constatai que la vis de blocage qui empêche la vis-pivot de se desserrer sous l'effort giratoire de l'hélice, avait été enlevée. Les girations avaient fait le travail que l'on attendait d'elles, et l'hélice, libérée de son pivot, était sortie de sa cage et devait, au moment où je faisais ces constatations, achever de couler par 1 200 mètres de fond environ, si j'en crois les cartes marines de ces parages.

» Un loch sans son hélice n'est qu'une ferraille inutile et nous n'avions pas d'autre loch à bord.

. . . . . .

» Du moins ce second incident eut-il pour effet de me donner une claire notion de la situation. Il devenait manifeste que quelqu'un avait intérêt à supprimer tout contrôle sur la direction et la marche du bateau. Je n'eus pas la moindre hésitation à déterminer la double personnalité de ce quelqu'un-là.

» Le but? Difficile à déterminer. Les paroles de l'inspecteur d'assurances de Bordeaux me revinrent en mémoire. Certes le navire ne devait plus revenir au port, mais par quel moyen le supprimerait-on? La voie d'eau? L'écueil? La torpille? La mine? Autant de suppositions, autant d'inconnues. Le certain est que, à part les précieuses peaux du capitaine et du lieutenant, le reste de l'équipage, votre serviteur compris, était destiné à suivre le sort de la coque, ou du moins à être abandonné en mer dans les chaloupes. Le résultat final, dans ce dernier cas, n'était que différé, puisque, livrés sans moyen de direction, en plein océan, sans autre espoir de salut que le hasard problématique d'une rencontre, c'était la perte à peu près certaine...

— Vous me croirez si vous voulez, monsieur, mais je n'ai pas beaucoup dormi la nuit qui suivit cette double constatation, et bien m'en prit d'ailleurs, puisque c'est grâce à cette providentielle insomnie que je surpris ce qui va suivre, et que c'est à cela que je dois de pouvoir encore labourer la mer sur ce failli bateau en votre aimable compagnie.

» Et d'abord, au repas du soir, je ne crus pas devoir me taire plus longtemps vis-à-vis du chef-mécanicien Loustalot.

» Il était par hasard presque à jeun. Mes remontrances, l'estime en laquelle il tenait mon amitié, avaient depuis quelques jours sensiblement atténué sa consommation d'alcool. Cela avait même éveillé l'attention de Cancoin ainsi que vous le verrez par la suite. Je résolus de frapper un grand coup sur cette faible cervelle, afin de galvaniser, s'il se pouvait, son énergie et sa volonté vacillantes.

» Je postai Semba N'Diaye, une pipe au bec, à la porte du carré, avec mission de m'avertir dès que le capitaine ou le lieutenant approcheraient. Le noir, à cette consigne, ouvrit des yeux blancs d'étonnement. Mais il détestait cordialement Cancoin, moins avare envers lui de coups de botte que de

quarts de tafia, et, ayant cligné l'œil droit et illuminé sa face du sourire de ses trente-deux dents, il prit sa faction sans insister sur le motif.

» — Loustalot, — attaquai-je, — tenez-vous à votre peau?

» — Fichtre! — répliqua-t-il en sursautant, — en voilà une question! Je n'en ai pas de rechange!

» — Eh bien mon garçon, il ne s'agit plus de dormir, ni surtout de boire d'ici que le feu de Blaye soit à bâbord de notre bateau, car nous sommes aussi en sécurité à son bord que s'il était chargé de dynamite et que le feu soit à la cambuse.

» Loustalot me regarda fixement; mes yeux rivés aux siens fouillaient cette âme obscurcie, mais loyale et droite. Il ne cilla pas, concentrant toute sa volonté sur un effort de compréhension violent.

» — Vous m'avez déjà dit quelque chose de cela à l'aller, n'est-ce pas? — dit-il enfin.

» Je fis silencieusement oui de la tête. Un travail confus se faisait dans son cerveau déshabitué.

» — Et... ce sont... EUX? — reprit-il hésitant, désignant d'un coup de menton la dunette, aussitôt effrayé de ce qu'il osait émettre.

» J'acquiesçai de nouveau muettement.

» Il riva ses deux poings à ses tempes et se tut un long moment. Je le regardais toujours : il se livrait en lui-même à un raisonnement intense et laborieux.

» Puis il abattit lentement son poing droit sur la table comme pour y fixer une conviction désormais établie, et il reprit :

» — Oui... vous devez avoir raison... quelque chose se trame à bord... quelque chose...

» Il n'achevait pas. A mon tour, j'interrogeai :

» — Vous avez surpris un indice?

» — Un indice?... non... rien. Et pourtant, je sais, je sens que vous devez avoir raison... Tenez : pourquoi Cigrelougre vient-il maintenant tout le temps aux machines, alors qu'il n'a jamais franchi la porte de l'entrepont? Pourquoi m'a-t-il fait manœuvrer devant lui aujourd'hui les manettes et les robinets qui commandent le ralenti, le stoppage et la marche

arrière? Pourquoi m'a-t-il interrogé sur les causes qui avaient provoqué des avaries durables sur les navires sur lesquels j'ai navigué autrefois? Oui, il y a quelque chose...

» Une clarté semblait grandir en lui.

» — Et tenez, — reprit-il plus ardent, — pourquoi Cancoin fait-il boire les noirs, lui si chiche autrefois du tafia de la cambuse? Pourquoi leur a-t-il promis que, d'ici quelques jours, il leur donnerait triple ration pour compenser la consigne à bord à New-York? Pourquoi tient-il tant à ce que je boive, moi aussi, au point de se moquer de moi quand je m'abstiens?

» Je le sentis conquis; je me risquai à fond.

» — Loustalot, — repris-je, — le navire a perdu aujourd'hui son sextant et son loch. Le capitaine a pris le mien. Nous ne pouvons plus contrôler ni la vitesse ni la direction! Loustalot, le navire est assuré pour 1 600 000 francs; il en vaut 600 000. Il a sa pleine carapace de gazoline et c'est à la gazoline que marchent les diesels des sous-marins. Comprenez-vous maintenant?

» — Oui, — fit lentement Loustalot. — Cigrelougre et Cancoin savent seuls où ils nous mènent et ce qu'ils feront du bateau. C'est pas mal combiné. Seulement voilà : il y a vous, hein?

» — Il y a nous, Loustalot.

» — Oui parbleu! Il y a nous, — reprit-il, tout joyeux de comprendre que je comptais aussi sur lui. — Il y a nous, il y a Semba aussi... Qu'est-ce qu'il faut faire?

» — Veiller à tout, de jour, de nuit; ne pas quitter une minute des yeux Cigrelougre et Cancoin; nous relayer pour cette garde incessante, ne dussions-nous dormir que quatre heures sur vingt-quatre. Noter les moindres faits, même d'apparence insignifiante; nous les communiquer mutuellement sans délai. Et surtout ne plus boire, Loustalot; ne plus boire. Votre parole que vous ne boirez plus?

» Il poussa un gros soupir, se leva, presque solennel, étendit la main vers la porte comme pour prendre la mer à témoin de son serment, et dit simplement : « C'est juré ».

» Je serrai vigoureusement cette main lorsqu'il me la tendit humblement ensuite.

» Nous ne jugeâmes pas utile de mettre Semba N'Diaye

dans le secret, mais il reçut de moi l'ordre formel de me mettre au courant immédiatement des ordres qu'il pourrait recevoir et des moindres faits qu'il pourrait relever.

» Le noir n'était pas sot. Il hocha par trois fois son crâne rasé, toucha le grigri qui pendait à son cou, et conclut en son patois sénégalais :

» — Cigelougue, Cancoin, y en a pas bon, captain.

» Je fis oui en mettant un doigt sur mes lèvres. Il répéta le geste et je sentis qu'en son obscure cervelle la défiance était éveillée. Je n'en souhaitais pas plus.

» Et la surveillance commença. Dès la première nuit, elle se révéla utile, voici comment.

» A 4 heures du matin, Cigrelougre vint me relever de quart à la barre. Je regagnai ma cabine et, cinq minutes après, j'éteignis l'ampoule qui l'éclairait. Puis, les pieds chaussés d'espadrilles, je gagnai à pas muets le rouf des machines. Vous avez pu remarquer qu'il est situé derrière et contre la cuisine, c'est-à-dire en un point invisible de la chambre de veille où se tenait le capitaine. Je vis dans l'ombre une tête émerger sous l'un des châssis de ventilation que l'on ne ferme que par gros temps. C'était Loustalot qui, perché sur une échelle de fer, surveillait à la fois de cet observatoire ses machines et le pont arrière du bateau.

» Un signe de lui me jeta à plat ventre sur le pont, tout contre le rouf, la tête à hauteur de son oreille.

» — Il y a quelqu'un depuis un moment qui touche au canon, — me souffla-t-il. — Je ne l'ai pas vu sortir des cabines.

A demi soulevé sur les coudes, la bouche largement ouverte pour mieux entendre, je sondai la nuit. Le petit canon de 37, juché sur son pivot de fonte, se trouvait tout à fait à l'arrière, à 30 mètres environ du rouf. Pour lui donner du champ, on avait surélevé son socle par un camarteau de madriers assemblés et boulonnés. Par temps clair, on aurait dû voir sa silhouette se détacher sur l'horizon; mais le ciel était d'encre, et il me fallut fixer un autre point pour me rendre compte, par vision indirecte, que quelque chose remuait effectivement là où devait se trouver le canon.

» — Surveillez les couloirs des cabines, — murmurai-je à

l'oreille du chef-mécanicien. — Je vais voir ce que c'est. Si quelqu'un survient, lancez un écrou sur les tôles du pont : je serai sur mes gardes.

» Et en rampant je me glissai dans la nuit.

» A dix pas de l'arrière, je m'arrêtai derrière une glaine de câble lovée sur le pont. En approchant, un bruit de plus en plus distinct de menus chocs métalliques m'était parvenu. Maintenant le bruit avait cessé, mais les madriers gémissaient sourdement sous un poids qui se déplaçait. Cependant je ne distinguai rien d'anormal. La silhouette du petit canon, devenue visible, se découpait seule dans le noir devenu moins compact. Je distinguai nettement son socle en forme de calice renversé et son fût tout encapuchonné de cuir qui le faisait ressembler à une lorgnette marine de dimensions inusitées.

» Soudain un rais lumineux jaillit de la porte de l'escalier qui s'ouvrait derrière le canon, et, presque immédiatement après, le choc sourd d'un objet pesant que l'on dépose monta des profondeurs de la cambuse. Puis la lueur disparut, et j'entendis distinctement un pas furtif gravir les degrés qui conduisaient au pont.

» Quoique légèrement ébloui par cette lumière fugace, je distinguai dans l'obscurité refermée le mouvement hésitant d'une ombre humaine longue et maigre, qui, ayant silencieusement clos la porte de l'escalier, se dirigea ensuite, demi-courbée, vers les cabines. Quoique j'eusse fait une rapide conversion derrière mon rouleau de manille, son pied me toucha presque : c'était Cancoin!

» Le frôlement de son pas décrût, puis se tut. Rapide et silencieux : je fus sur le canon, il semblait intact. Le long capot de cuir qui le recouvrait tout entier de la culasse à la gueule avait toutes ses courroies ardillonnées et bouclées. Rien en apparence ne semblait modifié. Et pourtant dès que je l'eus palpé à travers le cuir raidi, je débouclai fiévreusement ses sangles, et retins à grand peine un cri de stupeur en constatant ceci :

» En lieu et place du canon, il y avait maintenant sous le capot une simple barre d'anspect!...

» Je rebouclai fiévreusement les courroies et, l'œil fouillant

la nuit, je revins, toujours rampant, vers Loustalot. Tapi derrière son châssis, il m'attendait.

» — Cancoin vient de rentrer, — me souffla-t-il.

» — Je l'ai vu, — répondis-je coupant court à toute explication superflue. — Pouvez-vous faire cette nuit une clé de la cambuse, Loustalot?

» Cette question parut embarrasser sensiblement le mécanicien.

» — Une clé de la cambuse? — répéta-t-il en se grattant la nuque.

» Puis il fouilla dans une de ses poches, en sortit un trousseau dont il détacha une petite clé qu'il me tendit.

» — Je pense qu'il vaut mieux vous donner tout de suite celle-là, car c'est urgent, n'est-ce pas? — reprit-il assez penaud; et comme je restais muet d'étonnement :

» — Je l'avais faite pour les jours où j'avais trop soif, — expliqua-t-il humblement.

» Je ne pris pas même le temps de sourire :

» — Souvenez-vous du signal, — lui dis-je, et je repartis vers l'arrière.

» Avec des gestes minutieux, j'ouvris et je refermai sur moi la porte de la cambuse, et descendis les degrés; puis j'allumai d'un coup de pouce l'amadou de mon briquet, et c'est en avivant cette menue lueur de mon souffle que j'inspectai le local.

» Dans un coin, sous un tas de vieux sacs, au milieu des fûts et des caisses de provisions du bord, se trouvait le canon avec sa hausse, sa crosse et son pivot. Le socle et le capot seuls demeuraient sur le pont!

» Je rejoignis Loustalot et le mis au courant. Le reste de la nuit se passa sans aucun fait nouveau.

» Ainsi c'était une question désormais réglée. Non seulement les misérables retiraient au bateau le contrôle de sa marche, mais encore les moyens de se défendre. Si nous avions encore eu le moindre doute, c'en était fait de lui, et j'éprouvais comme une espèce d'amère satisfaction à savoir exactement à quoi m'en tenir. La lutte, cela me va, mais j'aime à savoir contre qui. Je le savais. J'avais le double avantage de connaître les intentions de l'ennemi sans qu'il

sût même que je savais qu'il était l'ennemi, et d'agir selon ma conscience pour le bien de mon pays. A Dieu vat!

» La journée qui suivit fut exempte d'incident.

» Loustalot et moi nous étions relayés pour prendre un peu de repos. Vers 10 heures du soir, étendu sur ma couchette, je sommeillais légèrement, lorsque deux coups discrets frappés sur la porte de ma cabine me mirent sur pieds. J'ouvris : c'était Semba.

» — Captain, — dit-il à voix basse, — moussié Loustalot vous dire vénir tout suite. Y-en a pas bon chaloupes.

» Les chaloupes! J'aurais dû prévoir; le pilote avait prévu, lui; après le sextant, le loch et le canon, c'était dans l'ordre. Je rejoignis le chef-mécanicien par l'escalier des machines. Silencieusement il me fit franchir les passerelles à claire-voies qui bordent les cylindres, monter une échelle de fer verticale qui aboutissait à l'extrémité arrière du rouf vitré, et de là penchant nos têtes hors du châssis, il me fit signe d'écouter.

» Du pont supérieur où se trouvaient les chaloupes, un bruit léger et intermittent nous parvenait : c'était comme le grincement des pointes d'une caisse que l'on décloue.

» — Cancoin vient de monter, — me dit-il laconiquement.

» Je me glissai silencieusement hors du châssis sur le pont inférieur; le bruit plus distinct quoique faible venait de bâbord. Par l'échelle tribord je me hissai jusqu'à ce que mon visage arrivât à hauteur du pont supérieur, et voici ce que je vis.

» Une ombre humaine — Cancoin à n'en pas douter — accroupie sous l'une des chaloupes, opérait à l'aide d'un pied de biche des pesées successives sur les clins de la coque.

» Pour votre gouverne, il y a deux façons de river les planches de la coque d'une embarcation en bois sur ses membrures : soit côte à côte avec calfatage des joints, ce qui donne une coque lisse, soit par recouvrement des planches l'une sur l'autre, comme on l'a fait depuis pour les baraques Adrian. C'est ce recouvrement que l'on appelle un « clin ». Vous comprenez aisément que si l'on introduit entre les bords de deux de ces planches ainsi superposées, une pince, et que l'on opère une pesée, les rivets cèdent, les planches se disjoignent et l'on a ainsi une voie d'eau presque impossible à découvrir à sec, et impossible à réparer à flot; et ce d'autant mieux que

les chaloupes de sauvetage sont revêtues intérieurement d'un tillac fixe formant coffret étanche, et qui empêche d'accéder de l'intérieur à la paroi de la coque externe.

» C'est à cette besogne qu'était clandestinement occupé le lieutenant.

» J'avoue que sur le moment j'ai vu rouge, et qu'il m'a fallu user de toute ma volonté de réflexion pour ne pas lancer par-dessus le bastingage cette sinistre silhouette d'échassier, après l'avoir quelque peu endormie d'un solide coup de poing sur le crâne.

» Seulement, supprimer Cancoin, c'était obligatoirement supprimer ensuite le capitaine Cigrelougre, et comme eux seuls savaient ce qui nous attendait dans l'ombre des nuits à venir, et que seule l'observation de leurs faits et gestes pouvait nous signaler d'où et comment le danger nous viendrait, force me fut de remettre à une occasion plus propice cet acte de nécessaire sécurité.

» Et nous continuâmes, lui son travail de naufrageur, moi ma surveillance fiévreuse. Le temps passa sans que je m'en rendisse compte. A un moment, le capitaine Cigrelougre monta de la chambre de veille sur la dunette, et, à voix basse, interpella Cancoin :

» — Est-ce fini?

» — Plus qu'une, — répondit l'acolyte.

» — C'est trop long à la pince, — reprit Cigrelougre. — Fais quelques trous à la mèche, et bouche au mastic. Dans dix minutes on pique le quart.

» Cancoin acquiesça d'un signe de tête, déposa sa pince, s'essuya le front et, armé d'un vilebrequin, se mit en devoir de percer sur la face extérieure, invisible du bord, la coque de la quatrième chaloupe. Il n'avait pas tout à fait terminé quand je redescendis pour gagner ma cabine, et de là la chambre de veille où je relevai le capitaine. Je devais être très pâle car Cigrelougre en me voyant me demanda si j'étais malade.

» J'eus la force de sourire et de répondre. Dès qu'il fut redescendu, je regagnai la dunette et regardai avec précaution le pont supérieur. Tout y était calme; Cancoin avait disparu.

» Alors, sans perdre une minute, après m'être assuré que les deux bandits avaient bien regagné leur cabine, j'abandonnai la barre après l'avoir bloquée et je me laissai glisser jusqu'au châssis du rouf des machines qui servait d'observatoire à Loustalot. Il m'y attendait, anxieux.

» Je l'empoignai par le bras, l'attirai dehors et lui fis gravir avec moi les degrés du pont supérieur.

» — Voilà l'ouvrage! — lui murmurai-je en lui faisant toucher les trous, bouchés d'une mince couche de mastic frais, forés dans la quatrième chaloupe.

» — Les bandits! — s'exclama presque à voix haute le brave homme dans l'excès de son indignation.

» Je ne lui laissai pas le temps de la prodiguer :

» — Celle-là seule est réparable sans donner l'éveil, — dis-je. — Pour les autres il faudrait calfater et river, c'est-à-dire frapper, donc impossible. Vous allez pour celle-ci préparer simplement des bouchons de liège entourés de toile à voile, et garnis de céruse. Vous les enfoncerez à la main et vous recouvrirez de mastic. Si la pression de l'eau les faisait céder, nous pourrions du moins tamponner de l'intérieur, tandis qu'avec les clins ouverts, rien à faire. Il faut que ce soit fini dans quatre heures. Je compte sur vous, Loustalot.

» — Vous pouvez, — confirma le brave garçon.

» Je regagnai la chambre de veille pendant qu'il redescendait aux machines donner ses ordres et préparer son travail personnel.

» Pendant la majeure partie de mon quart, j'entendis à chacune de mes incursions sur la passerelle, et parce que je savais qu'il s'opérait, le silencieux travail du mécanicien. Lorsque à quatre heures du matin, Cancoin, les yeux bouffis de sommeil, vint me relever, il y avait une demi-heure que tout frôlement avait cessé.

» Nous ne relâchâmes notre surveillance qu'au jour, et, cette nuit-là, ni Loustalot ni moi n'avons dormi. »

. . . . . .

Le tintement de la cloche du bord coupa la parole au capitaine. Un bruit mou de pieds nus ébranla la tôle sonore du pont. Les voix des noirs croisèrent dans la nuit douce

leurs syllabes gutturales, puis se perdirent dans les profondeurs de la chaufferie. Le carré lumineux un instant découpé dans la porte du poste d'équipage s'évanouit dans les ténèbres refermées; un courlis égaré loin des côtes poussa son cri plaintif, et le souffle de ses ailes invisibles tournoya un instant dans les filins des haubans. Puis le complexe silence nocturne reprit son mélodieux et paisible chant.

Nous avions rallumé des cigares. Le capitaine reprit :

. . . . . .

« Le jour qui suivit, et qui était le troisième de notre voyage de retour, le capitaine fit deux fois le point. Si je n'avais pressenti l'obscur projet dont les deux gredins poursuivaient la réalisation méthodique, je me fus étonné de ne croiser aucun navire. Les routes de mer, pour non jalonnées qu'elles soient, sont, à moins de tempêtes déroutant les navires, cependant invariables, et il pouvait paraître aussi anormal de n'avoir à saluer aucun pavillon que de voir désert entre six et sept le cours de l'Intendance à Bordeaux. Cigrelougre le comprit puisqu'en me passant le quart, il crut devoir ajouter pour endormir mon étonnement présumé :

» — Gardez le cap tel que je l'ai suivi; il nous éloigne de la route courante, mais j'ai des ordres pour suivre cet itinéraire, à cause de sous-marins signalés.

» J'acquiesçai sans observation; il s'éloigna sans soupçon.

» La journée fut monotone; il faisait un temps bouché, brumeux, coupé de fréquentes averses de pluie fine et pénétrante. A tour de rôle, Loustalot et moi prîmes un peu de repos, le veilleur continuant la surveillance. Rien de particulièrement saillant ne se produisit.

» Sur l'ordre du capitaine un noir changea pour une neuve la vieille drisse de pavillon. Ce n'était pas très extraordinaire, bien que pas tout à fait normal, la solidité de l'ancienne paraissant suffisante pour hisser en tête de mât les pavillons de l'alphabet Morse qui sert à tout navire pour communiquer à vue avec les autres navires ou les sémaphores.

» Vous ai-je dit que la T. S. F. n'était point, à l'époque, installée à bord du *Gerda*? Cela a son importance comme vous l'allez voir.

» Le Ministère de la Marine faisait, à ce moment de la

guerre, procéder à l'installation gratuite d'un poste émetteur et récepteur de T. S. F. à bord de tous les navires marchands. Cette installation qui comportait, outre la cabine si le bord n'en disposait pas, un moteur à pétrole avec dynamo, un poste complet et les antennes indispensables, était posée durant l'escale dans les ports français et par degré d'urgence, les plus gros cargos étant servis les premiers, et les autres au fur et à mesure des disponibilités en moteurs et en postes. La seule obligation pour l'armateur était de nourrir et payer un opérateur de T. S. F. fourni par la Marine. Le tour du *Gerda*, vu son tonnage restreint, n'était pas encore venu.

» Or, la nuit qui suivit, Cigrelougre était de quart officiel et moi de surveillance officieuse, lorsque je vis Cancoin sortir en tapinois de la chambre de veille, porteur d'un sac en toile assez volumineux.

» J'avais trouvé un poste d'observation fort commode dans l'une des grandes manches à air qui alimentent les chaufferies en air respirable. Vous dire qu'on y était à l'aise serait exagérer. Toutefois ce poste avait un triple avantage. D'abord, à moins de prévention, il était fort douteux que l'on vînt m'y chercher. Puis il dominait tout le bateau, et, à part les angles morts résultant de la projection des arêtes du spardeck, on y pouvait surveiller les ponts avant et arrière sans difficulté. Enfin comme les manches à air sont orientables à volonté, j'en pouvais diriger l'orifice sur tel point qui me convenait, et demeurer invisible des autres points.

» Or donc Cancoin, ayant libéré de son cabillaud l'un des bouts de la drisse neuve de pavillon, se mit en devoir de l'attacher à l'extrémité de la chose contenue dans le sac; puis il tira sur l'autre bout de la drisse et je vis s'enlever vers la pomme du mât, d'abord une pièce de bois assez semblable à un portemanteau, puis des fils métalliques qui y étaient attachés.

» Lorsque la barrette de bois eut atteint la poulie de tête de mât, il exhuma du sac le restant des fils, gagna l'extrémité arrière du pont supérieur, et fixa un second portemanteau sur lequel venait s'attacher l'autre extrémité des fils, sur un petit palan amarré à la barre d'appui. Il raidit ensuite le palan, tendant ainsi les fils qui se séparèrent parallèlement

les uns des autres, l'ensemble figurant les cordes d'une gigantesque guitare.

» C'en était une, à cette différence près qu'au lieu d'avoir pour mission d'émettre des sons, elle était destinée à les enregistrer. C'était un poste récepteur amovible de T. S. F.!

» Ayant terminé son installation, d'ailleurs invisible des ponts inférieurs, Cancoin brancha deux fils isolés sur l'extrémité du portemanteau inférieur, et, les ayant déroulés derrière lui, emporta leur extrémité dans la chambre de veille.

» Au point où en étaient les choses, un seul résultat importait : tout voir et tout savoir.

» Je quittai donc avec précaution mon observatoire, et me glissai à plat ventre sur la dunette qui dominait la chambre de veille. Comme vous le voyez, cette dernière est entièrement vitrée devant et sur les côtés. En me penchant, je voyais donc sans être vu tout ce qui se passait sous moi.

» Je dois avouer que je ne vis tout d'abord rien du tout. Tous les feux étaient éteints. Seule la clarté, d'ailleurs voilée, des lampes d'habitacle qui éclairaient le compas, mettait par reflet une lueur obscure dans la pièce.

» Mes yeux s'habituant, je distinguai enfin les deux hommes. Penchés sur la table aux cartes marines, ils paraissaient examiner avec une attention soutenue le contenu d'une boîte sur lequel la sourde clarté allumait de pâles et menus reflets cuivrés.

» Au bout d'un moment, sans doute Cigrelougre eut-il la pensée qu'ils pouvaient être surpris, car, après un colloque dont je ne saisis que le chuchotement, Cancoin sortit, regagna à pas de loup le pont inférieur, et se posta au pied de l'échelle qui donnait accès aux superstructures.

» Après un brusque effacement, je repris ma faction. Elle fut longue : le capitaine, toujours penché sur sa boîte, n'interrompait son examen que pour donner un coup de barre et vérifier les compas. Cancoin, maintenant accroupi, paraissait quelque prélart oublié sur le pont. Moi je regardais et j'écoutais.

» Je ne puis sans un émoi intense me rappeler cette énervante attente. Du fond des chaufferies montait le raclement atténué des pelles que maniaient les noirs en poursuivant

dans les gueulards des foyers leur monotone et exténuante besogne de Danaïdes. De la chambre des machines, le sourd effort des bielles, le ronron du lourd volant et le choc feutré des pistons. De l'étrave du bateau, le chuchotement puissant de la lame déchirée dont les lambeaux liquides s'écartaient du navire en traîne fuyante, frangée d'éphémères phosphorescences.

» Et parmi ces mille bruits complexes et familiers dont se tissait le grand silence des mers, l'absence d'un seul exaspérait mon attente : celui du crépitement sec de l'étincelle bleuâtre des ondes hertziennes qui, du fond des horizons invisibles, allait porter sur le navire endormi l'heure à laquelle allait s'accomplir l'œuvre de mort.

» Et tout à coup il se produisit : l'étincelle jaillit, faiblement lumineuse, et le bruit bref et intermittent de son éclatement atteignit mon oreille à travers les vitres fermées. Chaque onde allumait dans la pièce une lueur pâle qui faisait scintiller les cuivres des appareils récepteurs, auréolant de blême la silhouette noire du capitaine. Je vis qu'il s'était coiffé d'un casque d'écoute, et qu'il transcrivait sur un bloc-notes les notations musicales qu'il était seul à entendre.

» Je reconnus vite à l'essai l'impossibilité pour moi de saisir d'après la durée et la fréquence des étincelles le texte de la transmission traduite d'après l'alphabet Morse. J'eus alors la pensée de couper les fils récepteurs; mais c'était en même temps couper le fil fragile qui me guidait dans ce dédale. Certes, si les deux complices avaient été seuls en cause, la solution eût été aussi simple que rapidement exécutée. Mais il y avait quelque part dans la nuit, à un mille ou à cinq cents, sur l'eau ou sous l'eau, une volonté, une puissance de destruction qui dirigeait les événements, et le seul moyen de tenter d'enrayer l'exécution de ses décrets était d'en suivre les préparatifs jusqu'au moment décisif.

» A tort ou à raison, il ne m'apparaissait point encore que ce moment-là fût arrivé.

» Ce qui me confirma dans cette opinion, c'est de voir Cancoin, après que le capitaine lui eut donné connaissance du marconigramme, remonter sur le pont supérieur où j'avais lestement regagné mon poste d'observation, démonter et

rouler tous les fils, les remettre dans le sac qu'il emporta ensuite dans la cambuse, et s'aller ensuite enfermer dans sa cabine, où peu après je m'assurai que la lumière était éteinte, et que vraisemblablement il dormait.

» J'eus à peine le temps de mettre Loustalot au courant avant de prendre mon quart. Dans la chambre de veille, la boîte mystérieuse avait disparu.

» Alors une idée diabolique germa dans ma cervelle : si l'ennemi savait à quel croisement des degrés de latitude et de longitude il rencontrerait le *Gerda*, et si les deux complices en avaient à n'en pas douter reçu notification, il leur était par contre impossible de faire savoir à l'ennemi l'endroit où se trouvait le navire puisqu'ils n'avaient à bord qu'un poste *récepteur* de T. S. F.

» Je connaissais trop la minutie d'organisation de nos ennemis pour douter que tout n'eût été calculé de façon que notre pauvre *Gerda* lui fût livré à point et heure nommés. Mais s'il intervenait en cours de route une inconnue, avarie de machine ou erreur de parcours, rien ne permettait de les en aviser.

» Et voilà pourquoi, ne sachant de quel côté le danger se dirigeait sur nous, je passai les deux tiers de mon quart à tracer des ronds dans l'eau avec le *Gerda* sur un large rayon d'un mille environ pour que ce virage continu n'amortît pas la vitesse. De sorte que, lorsque Cancoin vint me relever à la barre, le *Gerda* devait se trouver sensiblement au même point de l'océan que lorsque Cigrelougre me la remit. C'était toujours ces quelques heures de gagnées; il s'agissait de les mettre à profit.

» Il était 4 heures du matin. Cigrelougre, enfermé dans sa cabine, dormait selon toute vraisemblance. Cancoin étant de quart, j'avais environ une heure de nuit à mettre à profit. L'heure n'étant plus aux tergiversations, je résolus de mettre à exécution sans aucun retard le plan que j'avais mûri pendant mon dernier quart.

» Et d'abord je pris dans ma cabine les deux revolvers d'ordonnance que m'avait laissés le vieux pilote de Pauillac, et les ayant tous deux chargés, j'en glissai un dans ma poche arrière de pantalon et remis l'autre à Loustalot. Après quoi, lui et moi nous nous dirigeâmes vers la cambuse.

» Durant que je faisais le guet, le mécanicien, armé de son pied à coulisse, releva sur un bloc-notes un rapide croquis coté. Puis, avec les mêmes précautions, nous gagnâmes le pont supérieur où se trouvaient les chaloupes. Après avoir décapelé sur l'avant le capot qui couvrait la seule d'entre elles que nous ayons pu rendre navigable, Loustalot prit un nouveau croquis. Après quoi nous regagnâmes lui, sa machine, moi, ma cabine. Une ligne pâle de lumière pure et rose naissait à l'horizon pâlissant les étoiles : l'aube.

» Longtemps j'entendis, sans dormir, retentir dans les profondeurs de l'atelier le marteau de forge; le grincement de lime qui suivit s'était tu depuis une demi-heure lorsque Semba N'Diaye vint me prévenir que le café était servi. Je retrouvai Loustalot au carré des officiers. Le brave garçon était en nage, mais radieux. Je compris, au coup d'œil qu'il me lança, que sa besogne était terminée. Cigrelougre entrait : il était d'une humeur aussi affable qu'inaccoutumée, et cette jovialité affectée sur cette face louche était aussi gênante à regarder qu'un sourire engageant sur la face d'un bourreau.

» Je n'y tins pas et, après avoir avalé coup sur coup deux grands bols de café noir, je prétextai une visite au poste d'équipage et m'éclipsai.

» Le poste était en liesse. Un concert d'exclamations gutturales et de rires aboyants giflait les tôles sonores des cloisons. Une forte vapeur de rhum chaud me prenait à la gorge. Mon entrée fit taire les plus braillards, mais, contrairement à ce que j'attendais, les noirs continuèrent tranquillement à déguster le contenu de leurs quarts. Je me penchai sur le bidon à café : une âcre et saoulante odeur d'alcool s'en échappait. Je scrutai sévèrement ces faces allumées, mais aucune ne parut gênée de ce contrôle.

» Le noir qui faisait fonction de maître d'équipage m'expliqua :

» — Y-en a lieutenant donné beaucoup tafia pasque nous pas descende à tê Nou-Yoque.

» C'était la triple ration promise. Décidément l'heure décisive approchait. Intervenir? Tenter de faire entrer sous ces crânes laineux une notion du danger et les empêcher de boire? Inutile et dangereux, car c'était, sans résultat appré-

ciable, donner l'éveil à Cancoin. Je quittai le poste et ralliai le carré des officiers; Semba desservait.

» — Semba, — lui dis-je, — je te défends de boire de l'alcool aujourd'hui.

» Le noir leva vers moi des yeux lourds de reproches.

» — Pourquoi moi, captain, pas les autes? — interrogea-t-il geignant.

» — Parce que je te le dis, — ordonnai-je péremptoire. — Donne-moi ta ration.

» Docilement, quoique avec regret, le noir s'en fut à la cuisine et me rapporta... Si c'est cela que Cancoin appelait une triple ration, je comprenais l'effervescence de l'équipage. La ration de Semba remplissait environ les trois quarts d'une mesure d'un litre. Je la vidai sur le champ dans la poulaine.

» Une ombre masqua soudain la porte ouverte du carré : c'était Loustalot. Il était blême; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

» — Voici ce que j'ai trouvé dans ma cabine, — dit-il enfin.

» Il tremblait comme un enfant en me tendant un litre de cognac non entamé. Sa main s'agrippa à la bouteille comme pour la retenir lorsque je m'en saisis, et ses yeux ne la quittèrent même pas lorsque je la lui retirai des mains.

» — Bien, Loustalot, — lui dis-je.

» — N'empêche qu'il faut être lâche pour me faire ça à moi! — s'exclama-t-il, conscient de sa faiblesse, en s'essuyant le front et en soufflant.

» Je ne revis Loustalot qu'à l'heure du déjeuner. Le mécanicien m'informa que le personnel noir de la machine et des chaufferies était dans un état de surexcitation inquiétant. Étant entré à l'improviste dans les chaufferies pendant qu'on vidait les escarbilles, il avait saisi, dans le monte-charge redescendant, un plein bidon de tafia que les hommes du pont envoyaient à ceux du fond. Il l'avait vidé dans le charbon, mais s'était vu entourer aussitôt par une foule grimaçante et gesticulante, et avait dû feindre de ne pas comprendre les injures dont on le gratifiait pour n'avoir pas à demeurer impuissant devant la sanction.

» Nous arrêtâmes alors dans ses derniers détails le rôle de chacun de nous. Semba connut le sien sans en avoir les raisons,

mais le peu que je crus indispensable de lui dire suffit à lui inspirer une frousse salutaire et, ma foi! motivée.

» Puis nous attendîmes paisiblement que midi ramenât mon tour de quart. Or c'était à midi que le capitaine faisait le point et je me doutais bien que celui-ci allait causer des surprises.

» En effet, à peine Cigrelougre eut-il terminé ses calculs, qu'il bondit dans la chambre de veille et se pencha sur la carte marine. Puis il remonta sur la dunette où, ayant pris la barre, j'attendais la bordée.

» Elle ne vint pas tout de suite. Je sentis peser sur mes épaules le poids de son regard. Puis il arpenta par deux fois la largeur de la dunette. Enfin, comme étouffant sous la poussée interne de sa colère :

» — Quel cap avez-vous fait cette nuit? — questionna-t-il brusquement.

» Je pris le temps de le regarder avec la plus candide surprise avant de lui répondre :

» — Mais... le cap habituel, celui que vous m'avez commandé.

» Ses petits yeux verts fouillèrent les miens avec insistance. Je ne bronchai pas; ce fut lui qui tiqua. Il mâchonna sa courte moustache et bondit sur le porte-voix de la machinerie :

» — Allo!... le chef mécanicien sur la dunette, tout de suite!

» Loustalot fut cinq minutes avant d'arriver. Il avait les yeux vagues et manqua plusieurs échelons avant d'arriver sur la dunette. Un clin d'œil qu'il me lança me rassura.

» — Qu'avez-vous inscrit cette nuit au livre des machines?

» — Comme presque toujours : marche normale, R. A. S. (rien à signaler).

» La parole était hésitante et pâteuse.

» — Vous étiez ivre comme toujours! A combien tourne la machine?

» — Cent vingt tours.

» — Faites tourner à cent trente.

» — Impossible!

» — Je vous donne l'ordre de faire tourner à cent trente!

» Cigrelougre écumait.

» — Impossible, je dis, capitaine. Les chaudières sont vieilles, et je ne puis dépasser sept kilos sans que la vapeur fuse par tous les joints.

» — J'irai plutôt moi-même charger les soupapes, — hurla Cigrelougre.

» Un éclair passa dans l'œil atone de Loustalot. Il se redressa soudain :

» — Je suis maître dans la machinerie, capitaine, et j'en ai la responsabilité. Nous ne dépasserons pas cent vingt tours.

» Cigrelougre, à ce brusque changement d'attitude que n'avait pu contenir le chef mécanicien, se tut et, l'acuité de ses petits yeux verts alla de l'un à l'autre; et je sentis... je dirais presque que je vis... oui, je *vis* le soupçon vriller sa cervelle de coquin.

» Et j'admirai la minute d'après le redoutable empire qu'il avait sur lui-même, lorsque, le front détendu dans un sourire, il reprit sur un ton calme et presque amical :

» — Au fait je me demande pourquoi je me fais tant de mauvais sang. Sans doute nous avions vent devant. Nous tâcherons de rattraper cela d'ici l'arrivée au Verdon.

» Puis il descendit déjeuner. J'avais froid dans le dos de ce sourire. Désormais il était en défiance et c'est ce qui pouvait nous advenir de pire. Je n'eus pas le courage de faire un reproche à Loustalot, mais il fallait désormais nous attendre à tout.

» Pendant toute la durée de mon quart, je promenai le foyer de mes jumelles aux quatre coins de l'horizon. Le temps était clair quoique couvert. Rien ne se révéla entre le ciel et l'eau. A deux reprises, le capitaine monta sur la dunette et jeta l'œil sur les compas. Je suivais strictement la route indiquée par lui. Il plaisanta contre son habitude et m'envoya même une amicale bourrade entre les deux épaules.

» — Ce sacré mécanicien! Avez-vous vu s'il s'est cabré, hein? Toujours cette vieille rivalité entre le pont et la machine. J'ai dit au lieutenant de vous monter deux bonnes bouteilles de la cambuse. Vous les boirez ensemble à souper, cela le calmera.

» Je remerciai.

» — Au fait, — me dit-il ensuite, — vous devez être fatigué

de toujours prendre le quart de minuit. Cela coupe votre nuit en deux. Nous intervertirons ce soir si vous voulez. Cancoin me relèvera à minuit et vous ne prendrez qu'à 4 heures.

» Si cela t'arrangeait, capitaine Cigrelougre, cela m'arrangeait bien plus encore en me laissant presque toute la nuit les mains libres. Et puis cela situait presque l'heure de ta petite coquinerie. Tu en avais primitivement situé l'exécution pendant la durée de ton quart, de 8 heures à minuit. Les trois heures de retard que me devait le navire dérangeaient tes plans, et tu rétablissais tes chances en me substituant Cancoin à la barre. C'est donc entre minuit et 4 heures que devait s'abattre sur le navire le danger inconnu. Si ce n'était pas rassurant, du moins était-ce bon à savoir.

» Et vint sur la mer calme le soir de ce jour qui ne fut le dernier que pour ceux qui en avaient ainsi décidé à l'égard de leurs compagnons.

» A l'exception du quart de service aux machines et aux soutes, l'équipage noir était ivre, non pas de l'ivresse bruyante du matin, mais de l'ivresse lourde et stupéfiante résultant d'une beuverie ininterrompue et soigneusement entretenue au repas du soir par les soins du lieutenant. Loustalot et moi prenions notre repas les premiers à 7 heures. Je remplaçais ensuite le capitaine à la barre de 8 à 9 pour lui permettre de prendre son repas en compagnie de Cancoin.

» Or à 7 heures 10 ce soir-là, la cloche de Semba ne nous ayant pas encore appelés, Loustalot et moi nous retrouvâmes dans le carré des officiers. Le couvert était mis et, sur la table, deux bouteilles bien habillées, l'une de Sainte-Croix du Mont, l'autre du Château Léoville, la capsule soigneusement découpée et le bouchon, estampé aux armes du château, délicatement posé sur le goulot, nous offraient l'agréable perspective d'un extra peu fréquent à bord.

» Mais de Semba... point. Appels, recherches : Semba, étendu sous la table de sa cuisine, la tête sur une pile de linge sale, dormait du sommeil du juste. Sur le fourneau, le contenu de deux casseroles achevait de se carboniser. Ni la façon peu amicale dont nous le secouâmes, ni les coups de bottes dans les côtes dont nous le gratifiâmes ensuite ne le tirèrent de son sommeil.

» C'était clair : notre surveillance faisant défaut, Semba avait bu avec ses congénères, et il fallait qu'il eût bu de terrible façon pour que son lourd sommeil résistât à la casserole d'eau que je lui lançai au visage.

» Alors j'usai d'un remède héroïque : la pharmacie du bord était dans le carré; j'y pris un flacon d'ammoniaque.

» Sous l'effet du tampon que je lui appliquai sous le nez, une violente secousse galvanisa le noir. Il fit un bond si brusque qu'il se cogna la tête au-dessus de la table qui abritait son somme, et ses grimaces, ses roulement d'yeux, son ahurissement total ensuite furent si comiques que Loustalot et moi dûmes mordre nos mouchoirs pour ne pas éclater de rire.

» Mais notre rire se figea, car, les yeux largement ouverts, *Semba semblait dormir encore!*

» Et cela est si vrai qu'il me laissa, sans un geste de défense, lui remettre sous le nez le flacon d'ammoniaque.

» Chaque aspiration semblait porter à son cerveau un choc violent; sa tête se renversait une seconde en arrière, puis retombait lentement sur sa poitrine, et dans ses yeux persistait ce regard atone qui ne visait nulle part....

» Alors, sans brutalité ni moquerie, nous continuâmes nos efforts en vue de l'éveiller. Avec précaution, je lui fis de nouveau respirer l'ammoniaque. Peu à peu ses yeux quittèrent cette fixité étrange, ses traits se contractèrent et il parut faire un violent effort pour comprendre. Une dernière aspiration acheva le nettoyage de son cerveau, mais sa face devint grise et c'est avec un prenant accent de terreur qu'il murmura :

» — Y-en a pas bon, captain! Ti pas boire li vin à Cancoin. Y-en a poison!

» Une angoisse nous empoigna et les yeux de Loustalot, agrandis par la peur, s'attachèrent aux miens.

» Et voici ce que nous tirâmes du noir : Cancoin lui avait porté les deux bouteilles *munies de leurs capsules*. Pour les servir, il les avait débouchées; tenté par le bouquet du vin blanc, il en avait bu la valeur d'un verre, et l'avait remplacé par de l'eau. Il avait ensuite continué son fricot pendant trois quarts d'heure environ, puis un sommeil invincible lui pesa aux paupières et il ne se souvenait plus de rien. Réveillé,

il ne souffrait de nulle part sauf d'une pesante lassitude aux membres.

» Ce n'était pas du poison que contenaient les bouteilles, c'était un simple narcotique; mais, sans la gourmandise du noir, le résultat était pour nous le même, puisque ce sommeil ne devait être que l'antichambre d'un autre plus profond, dont personne ne s'est jamais éveillé.

» Comme vous le voyez, Cigrelougre, induit en défiance, avait pris ses précautions.

» Un blanc eut eu le système nerveux détraqué pour le restant de ses jours, s'il avait absorbé la moitié de la quantité de café que je fis ingurgiter à Semba.

» Puis, les bouteilles vidées dans l'évier, nous fîmes un rapide repas de fortune, et Semba se mit à confectionner celui des deux complices. Puisque nous avions éventé le piège, il importait d'en tirer parti. Il fut en conséquence convenu que Loustalot et moi avions bu les bouteilles.

» A 8 heures, je montai remplacer le capitaine.

» — Je crois, — lui dis-je, — qu'il serait bon de laisser de quart aux machines et aux soutes les hommes qui y sont actuellement. Les autres sont hors d'état d'assurer le service, et le chef mécanicien lui-même vient de rentrer dans sa cabine passablement ivre.

» Cigrelougre eut un indéfinissable sourire.

» — Vous avez raison, — dit-il, — il faut assurer la marche du navire. Les autres auront le temps de cuver leur tafia. On donnera triple ration demain à ceux du fond, je vais faire le nécessaire.

» Il descendit. A peine Cigrelougre et Cancoin furent-ils entrés au carré des officiers, que, bloquant la barre, je me glissai sur le pont supérieur. Loustalot m'y attendait :

» — Le canon ? — questionnai-je.

» — Ici, — me désigna-t-il, — et voici la ferrure pour le pivot.

« Sans perdre un instant nous décapelâmes le capot de la quatrième chaloupe. Armé d'un vilebrequin, Loustalot fiévreusement perça, ajusta, vissa, pendant que, remonté sur la dunette, je faisais le guet tout en manœuvrant la barre.

» Un quart d'heure après, nous hissions le canon à bord.

» Puis Loustalot monta de la cambuse douze cartouches à obus percutants.

» — Cancoin peut-il s'apercevoir des manquants? — questionnai-je.

» — Je ne crois pas, — dit Loustalot. — Les sacs qui couvraient le canon couvrent maintenant une pince à levier de la machine, et j'ai laissé en place les étuis des cartouches.

» Et puis, au point où nous en étions, il ne pouvait plus être question de ménagements; chacun courait son risque et j'étais décidé à brusquer les choses si besoin était.

» Tout était terminé lorsque, à 9 heures, le capitaine vint me relever. Je somnolais à la barre; il dut me secouer par le bras pour que je consente à m'apercevoir de sa présence.

» — Vous voyez bien que vous êtes fatigué, — me dit-il. — Allons, allez dormir. Huit heures consécutives de bon repos vont vous remettre d'aplomb.

» — J'avoue que je tombe de sommeil, — lui répondis-je et je m'en fus.

» Je vacillai en descendant les degrés.

» Cinq minutes après, ma porte de cabine fermée à double tour, j'avais repris mon poste dans la manche à air tribord, pendant que Loustalot et Semba s'engouffraient sous le capot de la chaloupe qu'ils rabattaient sur eux. Nous étions parés.

» Et, dans l'inconnu lourd d'angoisse de la nuit, l'attente énervante commença. A peine fut-elle coupée d'incidents prévus : le bruit d'une rixe dans le poste d'équipage, l'installation par Cancoin du poste amovible de T. S. F., deux rondes effectuées par le capitaine dont nous entendîmes la voix gronder dans les chaufferies, mêlée d'abord aux voix irritées des soutiers las de huit heures consécutives de chauffe, les dominant ensuite, les apaisant enfin, sans doute par l'octroi d'un bidon d'alcool.

» Lorsque vint minuit, le quart ne fut point piqué à la cloche du bord. Tout l'équipage du pont, assommé de boisson, dormait. Cigrelougre et Cancoin veillaient côte à côte sur la passerelle.

» Vous dire les pensées qui roulèrent dans ma tête enfiévrée pendant ces mortelles heures qui pouvaient être les dernières de notre vie, serait chose impossible. Toutes mes facultés, toutes mes forces semblaient concentrées dans mes yeux qui fouillaient les ténèbres, dans mes oreilles qui sondaient le silence.

« Une chose pourtant me surprenait : ils n'avaient allumé à bord nulle lumière visible pour aider au terrible rendez-vous, et cela je ne me l'expliquai que plus tard.

» Il pouvait être 2 heures quand, par bâbord, à deux milles environ, un trait de feu monta lentement dans le ciel d'encre, et s'épanouit en une grappe lumineuse. La silhouette du navire se découpa en noir sur le ciel blême, et l'éclat du météore me demeura dans l'œil plusieurs secondes après qu'il eut disparu. J'avais eu le temps de voir l'ombre dégingandée de Cancoin descendre rapidement les degrés de la dunette. Un instant après, le ronron de la machine faiblit, battit quelques coups lents, puis s'arrêta. Le navire stoppé courait sur son erre.

» Cigrelougre avait rejoint Cancoin sur le pont inférieur; des noirs moins ivres, éveillés par le brusque silence, jetèrent dans la nuit leurs exclamations apeurées.

» Dès lors, Loustalot, Semba et moi, sortis de nos retraites, faisions pivoter fiévreusement les lourds portemanteaux, pour suspendre au-dessus des flots la chaloupe n° 4 dont le capot, lacets coupés, était enlevé.

» Nous étions tous trois embarqués, prêts à laisser courir sur les poulies des palans les filins de suspension, lorsque nous vîmes, de l'autre bord et à environ cinquante brasses du navire, jaillir du flot soulevé une double et gracieuse gerbe phosphorescente, à l'arrière de laquelle un long fuseau gris se découpa progressivement, plus pâle sur l'océan noir.

» Et presque aussitôt un mince et long pinceau de lumière violette balaya le pont du *Gerda*, nous aveuglant de sa clarté crue.

» L'ombre projetée des chaloupes bâbord masquait la nôtre. Nous attendions, haletants, que le *Gerda* eût épuisé sa vitesse pour mettre à l'eau notre embarcation. Au-dessous de nous, l'eau cessa progressivement sa course folle, et bientôt

le navire flotta, immobile, doucement bercé par la longue et paisible houle du large.

» Le sous-marin avait suivi notre mouvement, et sa coque, maintenant parallèle à la nôtre, n'en était plus qu'à quelques brasses.

» J'eus encore le temps de voir Cigrelougre et Cancoin se jeter d'un même mouvement à la mer et nager vigoureusement vers lui, pendant que l'équipage du pirate braquait pour la forme sur le *Gerda* la gueule de son canon avant.

» Nous avions laissé filer les câbles et la mer, semblant monter sous la chaloupe, la reçut doucement sans incident.

» Semba s'apprêtait à parer les avirons. Je l'arrêtai.

» — Le canon d'abord!

» Le pivot du petit canon s'ajustait assez exactement dans la ferrure de fortune adaptée par Loustalot à l'avant de la chaloupe, permettant de le braquer dans tous les sens. Évidemment on ne pouvait tirer qu'au jugé et sans hausse, mais pour l'emploi que j'en voulais faire...

» Là-haut, le pont du *Gerda* résonnait des pas des noirs affolés. Du pont du sous-marin un ordre sonore, amplifié par un porte-voix, couvrit leurs lamentations.

» — Tout le monde dans les chaloupes!

» Et, en un éclair de pensée, ce qui demeurait encore obscur de leur misérable plan m'apparut : rendre le navire désert, vider les citernes de leur cargaison de gazoline, le couler ensuite, et laisser les pauvres jouets humains se débattre et agoniser dans l'eau montante des chaloupes, rendues sciemment aussi navigables que des paniers d'osier.

» Alors une froide et effroyable colère se leva en moi, décuplant mes facultés de décision et d'action, annihilant tout sentiment humain.

» Avant que les noirs affolés eussent pu voir notre chaloupe, je l'avais fait glisser le long de la coque jusque sous la voûte du gouvernail, où elle était à la fois invisible du pont du *Gerda* et du bord du sous-marin.

» Il y avait là, suspendu sous la voûte à une partie de la coque invisible du pont, un gros falot tempête sur la lueur duquel le sous-marin s'était rallié. Voilà qui expliquait le seul point demeuré obscur.

» A trente mètres de là, émergeant d'un mètre cinquante environ au-dessus de l'eau, le long cylindre d'acier, maintenant éclairé par le reflet des lampes de son blockhaus, se profilait élégant et net comme un joli squale.

» Par ma foi, Monsieur, ce fut une jolie cible!

» Le premier obus l'attrapa à l'arrière, un peu au-dessous de la flottaison, et j'imagine que l'eau commença à cascader dans sa coque assez allégrement. Le second tapa droit dans le blockhaus, et, à la lueur brève de son éclatement, je vis une tête galonnée d'or s'ouvrir comme une grenade mûre.

» Semba passait les cartouches, Loustalot manœuvrait la culasse, et moi, la crosse à l'épaule, je visais comme à l'affût et pressais la détente. Et les coups se succédaient de trois en trois secondes : Pan! Clic-clac... Pan! Clic-clac... Pan! Clic-clac... Et presque en même temps que le coup de départ, l'obus éclatait, sec, rageur : Plac!... Plac!... Plac!... Il y a vraiment dans la vie des moments qui valent la peine d'être vécus!

» Tous les coups faisaient mouche. Pensez-donc! Presque à bout portant! Il y eut un septième, un huitième coup; il n'y en eut pas de neuvième parce que j'envoyai le précédent dans un lourd panier que les hommes de l'autre bord portaient à deux vers leur canon, et qu'aussitôt ce panier devint le centre d'une immense auréole de feu qui déchira la nuit, pendant que tonnait une explosion aussi formidable que si, pendant son court trajet, mon petit obus de 37 se fût transformé en un 380 de marine. J'avais tapé dans les munitions.

» Et la nuit totale se fit.

. . . . . .

» Le reste fut confus, mais sans doute très bref.

» Je ne m'en rendis un compte exact que lorsque le *Gerda*, sous l'impulsion forcenée de ses machines, docile à la barre reconquise, eut laissé loin derrière lui le cri de la dernière épave humaine.

» Je me souviens, comme d'un rêve inespéré qui serait à la fois un terrible cauchemar, de la vision qui se révéla à nos yeux lorsque avec l'aide des noirs nous eûmes rehissé, sur le pont supérieur, notre chaloupe attelée aux palans, et que j'eus jeté à la mer, du haut de la passerelle, la bouée

lumineuse dont la cartouche éclairante chargée de sodium brûle au contact de l'eau : l'énorme plaie du sous-marin dans laquelle s'engouffrait l'océan, les têtes des survivants, blêmes sous la lumière blanche, et projetant en tous sens sur la surface glauque des eaux des cônes d'ombre mouvante; puis le vomissement du navire pirate gorgé d'eau, rendant dans un sinistre et formidable borborygme sa cargaison de cadavres et d'épaves; son agonie; son dernier spasme, lent et presque majestueux, lorsque le poids de son arrière noyé fit dresser vers le ciel le corps lisse et menaçant de sa proue effilée; le glissement oblique de sa coque aux trois quarts submergée, et que le clapotis des vagues semblait aspirer comme des lèvres; le funèbre remous qui tourbillonna sur sa tombe comme pour entraîner dans sa volute liquide tout ce qui lui avait survécu.

» Et parmi les têtes gémissantes qui surnagèrent, j'ai reconnu les leurs, monsieur, et... Je ne suis pas encore très sûr d'avoir été dans mon droit, quoi qu'on m'en ait dit après, car c'est parce que je les ai vus se diriger à brasses forcenées sur le navire, que j'ai donné si vite l'ordre de mise en marche. On n'a plus rien d'humain dans ces cas-là, voyez-vous.

» J'ai beau me donner toutes les meilleures raisons, le cas de légitime défense, l'absence de prison à bord, la difficulté d'assurer la sécurité du navire avec ces indésirables; le droit de représailles, bref tous les motifs, d'ailleurs très défendables, qui m'ont valu non seulement l'absence de tout reproche, mais encore les félicitations du Ministère et des huiles; j'ai parfois, au tréfonds de moi, un doute... un doute qui a parlé quelquefois bien haut, puisque c'est à cause de lui que j'ai refusé une première fois la croix.

» Il faut vous expliquer : j'avais jeté dans l'acoustique l'ordre de marche; sous l'impulsion de l'hélice, le *Gerda* reprenait lentement sa route interrompue. Cancoin se trouvait le plus près de notre bord, si près que le remous du navire l'aspira, le roula, le rejeta sous lui, et que l'hélice, d'un coup de pale, l'ouvrit dans un flot rouge comme elle ouvre quelquefois les marsouins téméraires. La mort dut être instantanée, et ce n'est fichtre pas elle qui cause mon remords actuel.

» Mais Cigrelougre connaissait le danger, la succion causée

par le déplacement d'eau; quand il vit glisser le *Gerda* et l'eau bouillonner sous sa poupe, il se jeta sur la bouée lumineuse dont la cartouche achevait de brûler, et s'accrocha désespérément à elle. C'était une grande bouée neuve, bien sèche et bien étanche. Avec elle il a pu flotter des heures, des jours même! Est-ce que vous vous rendez compte d'une mort pareille?

» Perdu en plein Océan, à neuf cents milles des côtes, hors de la route normale des longs-courriers; la faim, la soif (la soif au milieu de l'eau!), les yeux brûlés par le sel et la réverbération, avec la solide, l'indestructible, l'insubmersible bouée qui s'accroche à vous, tend à votre instinct de la conservation l'abominable piège de sa flottabilité, prolonge votre agonie jusqu'à l'extrême limite de la souffrance humaine, et ne laisse glisser votre cadavre dans les ténèbres verdissantes des eaux que lorsque la dernière larme a rongé vos yeux, et que le dernier effort de vos poignets a raidi vos phalanges.

» Il était à portée quand le *Gerda* s'est mis en marche. Je pouvais, je devais lui casser la tête d'un coup de revolver. Ça, c'était mon droit! mais le reste, voyez-vous... je ne sais pas!

» Je veux espérer, quand je pense à cela, qu'un des survivants du sous-marin lui aura rendu le service de lui couper la gorge d'un revers de couteau pour s'emparer de la bouée, et que, du moins, celui qui le dernier aura conquis ce sinistre secours n'aura pas été celui que j'ai abandonné sciemment à sa merci.

. . . . . .

» Que vous dire de plus? Tant bien que mal, doublant la durée de nos quarts, nous avons regagné la route normale. Un croiseur auxiliaire français nous a prêté deux hommes et nous a convoyés jusqu'au golfe de Gascogne où nous avons pris la file d'un convoi de cargos gardés par deux fins destroyers comme des moutons par des chiens de berger. Nous avons déchargé à Blaye notre cargaison de gazoline et sommes ensuite remontés à Bordeaux où un sans-fil lancé par le croiseur avait fait prendre immédiatement en surveillance l'armateur Karl Herrmann Mibus.

» A cette époque, ni les journaux, ni les bureaux du port ne publiaient les montées de navire en rivière. Mais il faut croire

que le naturalisé avait sa police, puisqu'on l'avait cueilli, le lendemain de notre arrivée en rade du Verdon, montant en gare de Bordeaux-Saint-Jean dans le train pour Hendaye.

» Mon rapport déposé ne pouvait conclure nettement à sa participation dans le double chef d'accusation de barateric et de ravitaillement des sous-marins ennemis.

Il bénéficia du doute et s'en tira avec le retrait de la naturalisation, et l'internement dans un camp de concentration.

» Malheureusement pour lui, Cigrelougre, qui était un homme de précaution et qui se méfiait de ses complices, avait pris soin de consigner les faits avec force détails dans un mémoire qu'il avait déposé, sous enveloppe cachetée, chez le notaire de son patelin, avec mission de ne l'ouvrir qu'en cas de mort violente ou de disparition en mer.

» L'honnête tabellion attendit plusieurs mois avant d'exécuter son mandat afin de laisser à son client le temps matériel de donner signe de vie s'il était encore de ce monde. Puis, ayant ouvert le pli et pris connaissance de son contenu avec l'émotion que l'on conçoit, il l'envoya au Procureur de la République à Bordeaux qui fit rouvrir l'information.

» Cette fois, malgré les dénégations forcenées de l'armateur, les détails fournis par Cigrelougre, après minutieux examen, constituèrent des charges telles que le sieur Mibus fut reconnu à l'unanimité coupable de barateric, intelligence avec l'ennemi, et ravitaillement de sous-marins.

» Il dut de ne pas être fusillé au soin qu'il prit de se pendre dans sa cellule deux jours avant celui qui avait été fixé pour l'exécution.

» Quant au *Gerda*, il fut réquisitionné par la Marine marchande, et j'en demeurai capitaine jusqu'au jour où, la réquisition levée, il fut, à la fin des hostilités, vendu comme prise de guerre. On ne me fit pas trop de difficultés au Ministère pour m'accorder sur lui une option que je levai en escomptant la part de prise qui me reviendrait après la vente, et pour accepter le paiement par annuités pour le solde, moyennant hypothèque de l'État. Voilà comment j'en suis devenu l'armateur.

» Loustalot est demeuré à bord comme chef mécanicien, et touche un intérêt sur le fret et les économies de charbon.

» Un jour l'amiral a épinglé d'office sur ma vareuse la croix pour laquelle j'avais refusé de laisser constituer mon dossier. Je n'eus pas le courage de refuser à nouveau. Je ne suis pas très sûr d'avoir bien fait. Vous serez meilleur juge... »

Le capitaine se tut. Je m'étais levé et serrais avec admiration dans les miennes sa large main loyale. Il souriait et secouait la tête, dubitatif.

A l'est, l'horizon se dorait d'une lueur grandissante et rapide, et soudain la courbe rouge du soleil levant jaillit hors des flots sombres, festonnant de feu liquide la crête de chaque vague, et faisant fumer sur le navire une vapeur de rosée matinale.

Le capitaine frappa des mains. Un noir encore ensommeillé parut :

— Porte-nous le café, mon brave Semba, — lui dit-il.

— Il est aussi resté des nôtres, — ajouta-t-il en souriant à mon adresse...

Et ce fut la fin de l'histoire...

ANDRÉ ARMANDY

PORTRAITS D'OUTRE-RHIN

J'avais été, pourtant, honnêtement libéral, en quittant ce vieil hôtel charmant et désuet des « Rois Mages » à Bâle; le concierge à moustache blonde et geste impératif de « Wachtmeister » prussien, avait même, dans la décision de onze heures communiquée à son état-major de portiers et bagagistes, commandé de coller sur la malle, l'étiquette bleu sur bleu qui désigne aux collègues lointains, le voyageur recommandable : « Gute Leute »!

Alors, d'où vient, dans cette Babel du Welt-Hof à Wiesbaden, — trois cents lits, dernier confort, coiffeur à chaque étage, — d'où vient la raideur glaciale de leur accueil?

Prévenants? Obséquieux? on m'avait dit qu'ils étaient obséquieux...; où sont leurs courbettes? Serait-ce à la frontière, à Winden, où l'inspecteur bouleversa impérieusement de ses vieilles mains crochues, l'ordonnance des malles-tiroirs et des « Innovations » les plus soignées, en ameutant d'une voix aigre, ses cohortes de gros douaniers palatins?...

Ou bien, ici, l'accueil hautain et compassé, le dédaigneux : « Pas de place! ce soir, peut-être, on verra... » jeté du bout des lèvres par ce sombre *manager* à figure osseuse et rasée de Mormon?...

Ou enfin, à la minute même, — premier effluve de cette « Frechheit » allemande, si distante de l'imprévu bon enfant de notre gouaille gauloise, et comme imprégnée d'une aigre

et rance odeur d'office mal tenu, — l'offense gratuite de ce serveur à figure de cocotte viennoise, qui vient de poser le thé sur un guéridon du hall, attend, hésite, et décidant qu'il peut oser, *etwas riskieren*, hasarde enfin : *Sie können essen; aber Sie mussen zuerst bezahlen*[1].

Bah! tout cela n'est rien! impressions subjectives, bien connues; fatigue du voyage interminable; exaspération des quatre douanes essuyées depuis Bâle; mais surtout ce choc, ce serrement de cœur du voyageur solitaire que prend soudain à la gorge, le sentiment de sa solitude profonde, la plus profonde, la solitude dans la foule.

***

Le lendemain, dans ce même hall du Welt-Hof où le thé de cinq heures fait salle comble. On est là, perdu dans un profond fauteuil de cuir, dans le demi-jour verdâtre d'aquarium dispensé par le plafond vitré; on écoute confusément le bourdonnement incessant de toutes ces voix inconnues où fusent çà et là des « well », des « was? », des « chto? », des « si capisce? », de toutes ces langues étrangères qui, peu à peu, paraissent se différencier de plus en plus de la vôtre, natale, et du même coup par s'apparenter curieusement les unes aux autres, s'amalgamer, semble-t-il et s'agglutiner en une seule langue, étrangère. Tous ces êtres humains qui vont, viennent, entrent, sortent, s'assemblent, se séparent, suivant des lois inconnues, des intentions secrètes, des courants invisibles : on dirait qu'on est là, devant une sorte de vaste champ magnétique où des particules électrisées de limaille s'attirent, se repoussent, se cohèrent, se désagrègent, suivant le flux inconnu qui les anime et les lignes de force prédominantes.

Or, c'est bien cela en effet : ce hall du Welt-Hof c'est, en quelque sorte, le champ magnétique de l'Europe nouvelle avec ses affinités utilitaires, ses sympathies de commande, ses centres de cohésion et de répulsion, ses lignes de force de groupements en puissance.

Toute l'Europe, qui, depuis deux ans, afflue et reflue en

1. Vous pouvez manger; mais il faut payer d'abord.

ce carrefour mondial des bords du Rhin, artères de civilisations antagonistes en voie de fusion, en ce Wiesbaden, frémissant agora de la cité occidentale, centre nerveux du monde, toute l'Europe s'est donné rendez-vous dans ce hall, du Welt-Hof; et, point n'est besoin des « well », des « chto », des « was » pour mettre les points sur les i évidents des nationalités.

« Eux » d'abord, le nombre. Ils sont venus de toutes les parties de l'Allemagne; car, à Wiesbaden, ils sont sûrs de deux choses : l'ordre français garanti contre Spartacus et le « putsch », et le menu français, libre de restrictions.

On les imaginait sous un aspect spécial, minable, un peu souffrant, vaincu enfin, l'aspect de la défaite; ils auraient été ainsi plus proches peut-être, d'être comme on les imaginait et d'être faibles; mais point; ils vont et viennent, importants, sûrs d'eux-mêmes, commandent des cocktails et des tartes aux fraises...; ils sont vêtus de « homespuns » confortables et parlent et fument et rient à gorge déployée et ventre tremblotant; et de n'avoir pas l'air spécifiquement Allemands on dirait que cela les rend plus Allemands encore...

Soit. Mais enfin, et malgré leur nombre, ils doivent se sentir isolés, relégués derrière certaines barrières morales, environnés d'une atmosphère de réprobation tacite; car enfin, les responsabilités, n'est-ce pas? et les atrocités; et puis, le cas de la Belgique...

Précisément, un groupe d'officiers belges pénètre dans le hall : de jeunes lieutenants, roses, frais, pimpants, éperonnés, impeccablement sanglés à l'anglaise dans des gabardines kaki, ceintes de cuir fauve...

Et, sans hésiter, comme une chose qui va de soi, ces officiers belges sont allés à eux, se sont assis à leur table chargée de tasses et de pâtisseries, ont serré leurs mains, parlent leur langue, rient avec leurs femmes.

Dans un recoin réservé du hall qui fait boudoir, trône ce colonel américain important, replet, boudiné dans sa redingote longue, qui promène dans Wiesbaden sa suite d'aides de camp et ses Cadillac; mais, comme il est, lui, le légat de la Rome d'outre-océan et le proconsul de César-Dollar, ce sont « eux » qui se fondent en génuflexions et baise-mains

passionnés et rabotent sa langue en rudes copeaux berlinois.

Ah! ceci réconforte : ce groupe d'officiers anglais, hautains, infiniment corrects, qui fument et boivent en silence, ne fraye pas, du moins, pas encore, avec l'ennemi d'hier; comme ils les tiennent à distance! oui, sans doute, à distance, mais non parce qu'Allemands; et, tout simplement comme le *civis romanus* tient à distance le reste de l'univers non-anglais — nous compris — à distance incommensurable de l'Ile...

Enfin, parmi toutes ces couleurs hostiles et grisâtres, parmi tous ces visages fermés et lointains, la douce éclaircie d'un uniforme bleu-lavande, le franc visage ouvert et proche d'un officier français; il a traversé le hall, si simple, si digne, si modeste d'allure, que personne n'avait levé les yeux; sa main se pose sur le bouton de la porte de sortie; quand, soudain, déchirant le bruissement confus des voix, une aigre fanfare d'aboiements éclatant à l'improviste, fait taire les conversations et lever les têtes... Mon Dieu, cette petite chienne lovée en rond sous un fauteuil, ce long basset feu ridicule et sympathique, semblait pourtant d'humeur accommodante; elle était venue à moi gentiment, m'avait léché les mains, laissé, comme il sied, sur le tapis, quelques traces discrètes de son affectueux émoi;... et voici que, dans un paroxysme de fureur, elle galope aux trousses de l'officier sur ses petites jambes torves;... la porte s'est refermée; dans l'encoignure du couloir extérieur, un homme, le maître du chien, le *manager* regarde, sans mot dire, sans un geste, sans retirer les mains de ses poches; seulement, un sourire jaunâtre tord les longues lèvres sinueuses dans la figure morose de Mormon; et tandis qu'il se baisse pour flatter de la main la petite bête encore frémissante, je l'entends grommeler entre ses dents avec complaisance : *Gell, du liebst die Französischen offiziere nicht? Hast wohl deine Erfahrungen gemacht!* [1]

Ceci n'est rien, en soi, petit incident négligeable...; mais, les regards, les attitudes, les sourires!

« Eux » qui ricanent très ostensiblement, avec des retroussis

1. Hein? tu n'aimes pas les officiers français; tu as dû faire ton expérience, à leur sujet?

haineux de lèvres grasses, mordant de joie le corps brun et luisant de leurs cigares; leurs femmes qui pouffent de rire en mettant la main devant leur bouche,... par politesse; les Belges qui lèvent leurs sourcils en accent circonflexe, se penchent et chuchotent à l'oreille de leurs voisines; l'Américain qui lorgne d'un œil olympien, vaguement protecteur; les Anglais qui regardent un instant sans comprendre, impassibles, muets, et se décident, après réflexion, à expulser par le nez, une dédaigneuse bouffée de « capstan »...

Et le plissement de front scandalisé des Scandinaves; le sourire des lèvres, vaguement amusé des néo-Slaves; et l'autre sourire, des yeux seulement, sourire intelligent et nuancé de l'Italien...

Ce n'était rien évidemment; petit courant infinitésimal, mais dont l'irruption soudaine dessine plus nettement le champ magnétique dans ses lignes de force qui, toutes, divergent de nous; ce fut le coup de baguette qui déchaîne le concert en sourdine de tous les intérêts lésés, de toutes les pensées avouées et inavouées, de toutes les cupidités refrénées, la protestation sournoise de tous ces « was? », ces chto? », ces « well? », ces « si capisce », qui posent tous la même interrogation : « Que font-ils ici, en somme, ces gêneurs universels, ces trouble-fêtes? Sans eux on s'entendrait si bien... Et les affaires! Tout va si mal... A qui la faute? Aux Français parbleu! à la France... aux Français! »

***

Lourdement et conventionnellement tragique, un Alberich de pacotille, affublé sans art, escalade le rocher où scintille une lampe jaunie à gros voltage, qui simule industrieusement l'or du Rhin... Trois filles du fleuve pendues verticalement par les aisselles, chantent faux, en brassant l'eau, à petits gestes convulsifs et courts de chiens qui se noient...

Ah! mise en scène allemande, admirable! Bien mieux que chez nous! Sans doute. C'est entendu. Et cependant, nos ondines, je m'en souviens, nageaient véritablement à grandes brassées souples et fluides en jetant au fleuve l'adorable mélodie ruisselante de leurs voix fraîches; et Alberich! l'inou-

bliable trouvaille, ce jeu de scène de Gresse, cette extraordinaire démarche louche, oblique, maladroite, de crabe au fond d'un vivier; et les inflexions sinistres de la voix puissante, jaillissant çà et là, comme un feu sombre d'escarboucles volées...

Mais l'intérêt de la soirée n'est pas là. Il est dans cette salle, — cela, oui, il faut le concéder, — une salle élégante, fraîche, vaste, bien aérée, où l'on chercherait en vain l'affreuse odeur de suint, d'humidité rance et de loge de concierge en hiver, pieusement conservée dans nos plus vénérables... Conservatoires et Variétés; le Staatstheater de Wiesbaden, c'est un salon, où, pour l'instant, on cause, sans élever la voix; murmure discret, de bonne compagnie, en attendant le lever du rideau; un salon où se sont assis côte à côte, nos officiers dans leur élégante gabardine bleu-lavande, admirables de simplicité digne et fière, de justesse sobre d'attitude, et une majorité d'Allemands irréprochables eux aussi, de geste et de tenue.

Perdus dans cette foule, suprêmement froids et corrects, un peu *steiff* [1], assez *stramm* [2] et modérément *schneidig* [3], quelques officiers de la gendarmerie royale de Hesse, aux hanches moulées dans de longues tuniques bleu-barbeau, la croix de fer épinglée très bas sur la poitrine, et le large ruban souple de soie noire et blanche aux couleurs croix de guerre, élégamment pincé dans la boutonnière.

Oui, ce soir, l'intérêt du spectacle se concentre sur cette grande loge de face, la *Fremdenloge*, où se devinent derrière trois bustes de femmes décolletées, les silhouettes du Haut-Commissaire et du général Degoutte, le masque de M. Loucheur venu à Wiesbaden pour conférer avec Walter-Rathenau, et tout à l'arrière-plan, la petite tête fine et pétrie d'intelligence et de décision, du vainqueur de Varsovie.

Or, on chercherait en vain, un geste, une parole, un ourires inconvenants ou malveillants à l'adresse de ces hôtes de marque dans le public assis à ce parterre. Allemands du « Mittelstand », employés, commis de magasin, petits bourgeois sommairement mais décemment vêtus; en vain l'on attendrait d'eux une attitude provocante, moins encore,

1. Raide. — 2. Crâne. — 3. Coupant, fendant...

une de ces railleries si promptes à partir chez nous. Non, rien. L'indifférence glaciale et le silence. Le silence qui se garde de nier ou de protester. Il fait bien plus. Il ignore. Tous ces gens venus ce soir pour se griser de musique ont peut-être lorgné discrètement la loge historique; puis, ils se sont rassis sans une réflexion; et maintenant, leur programme en main, pieusement, consciencieusement, ils se concentrent des yeux, des oreilles et du cœur, sur l'orchestre et sur la scène...

C'est que, brusquement, l'intérêt a rebondi sur le « plateau ».

Devant les géants Fafner et Fasolt, deux brutes hérissées et violentes, évolue et s'agite un prestigieux acteur vêtu de flammes, tour à tour souple, bondissant, craintif, félin, servile; simiesque, railleur, féroce. C'est Mercure et Thersite, Scapin, Iscariote, ce Loge qui persuade, apaise, menace, combine, transige, s'élance, se dérobe, se lève, s'abaisse, s'éteint, se rallume, comme une flamme... Et l'actualité du drame devient saisissante : la loge-milieu, la scène, les yeux vont de l'une à l'autre, incertains... Où donc se joue le drame? Car enfin, cette apothéose du dol et de la violence, ce triomphe de l'escroquerie et de la duplicité, ce souverain Wotan qui a promis Freya et déchire l'engagement qui le gêne; ce rebondissement de vols en cascades, cet or que la convoitise d'Alberich arrache aux filles du Rhin, que Loge extorque à Alberich, que Wotan marchande aux géants qui ne l'obtiennent que par un odieux chantage, en vérité, nous connaissons tout cela.

Et l'opéra que Wagner nomma *l'Or du Rhin* ne pourrions-nous l'appeler « l'or du Reich »?

***

A la minute dite, l'express venant de Leipzig entre, sans hâte, en gare de Wiesbaden. C'est un pauvre train, aux wagons délabrés, lambrissés d'une étoffe de contexture et de substance indéfinissables et qui sent le crésyl; mais un honnête train, qui, du moins, a gardé, dans sa déchéance, le souci de l'exactitude, sa conscience professionnelle de train.

Arend en sort le dernier, distrait, un peu effaré, mais souriant d'un large et bon sourire; si digne, si brave, mon pauvre Arend, ce sourire qui semble prendre les devants,

et s'excuser et moquer son pardessus usagé de faux Whipcord et sa valise de simili-cuir, de « semble-cuir », comme on dit à Toulon.

Sept ans déjà! sept années de guerre et de tribulations n'ont pas changé cette physionomie; à peine ont-elles accentué les traits; le front haut à la voussure noble sous les cheveux couleur d'épis ardents au soleil, coupés court, presque militairement; l'attitude un peu raide, presque cassante, très fière en tous cas, que souligne la voix brève, autoritaire, de race habituée à commander, la voix de son père, gentilhomme saxon, fourvoyé, il y a quelque trente ans, dans un poste diplomatique à Paris; mais, comme cette raideur native est aussitôt démentie par tout le reste de la figure! le nez, un peu large, un peu mou, à la russe; les yeux bleus très clairs et ce bon sourire hospitalier et tendre, à la russe aussi, et que seul en effet, peut exprimer un mot slave, *dobrodouchno*, de bonne âme, le sourire de sa mère Ukrainienne.

Et enfin, coordonnant et harmonisant ces contrastes, ce je ne sais quoi de spirituel courage, de vaillante gaieté, d'humanité d'élection : « La France! », les années d'enfance au milieu de camarades français à Paris.

Oui, tout cela, fierté germanique, tendresse russe, gaieté française, intelligence, noblesse et stoïcisme, un amalgame de races, une fusion de cultures, une synthèse de tempéraments, tout cela s'inscrit avec une étonnante évidence sur le franc visage très ouvert d'*Arend-Dietrich, Freiherr von und zù Schlieben, majoraetsherr auf Schlieben und Naurod*[1], héritier opulent mais virtuel des sucreries bolchevisées de Chlouss en Ukraine, condamné par la faillite du mark et la révolution russe à se faire une « situation » dans la dactylographie à six cents marks par mois.

A peine installés dans la chambre d'hôtel, où déjà la machine à écrire, dans son écrin ouvert, sourit durement de toutes ses dents métalliques, — du travail encore pour ses courtes vacances! — Arend, rasé de frais, attablé en bras de chemise devant le café, le miel, les Brœdchen, tout l'appé-

1. Baron de Schlieben et à Schlieben, titulaire des majorats de Schlieben et Naurod.

tissant attirail du petit déjeuner de l'Europe Centrale qui règne de Bâle à Alexandrovo, nous abordons les questions brûlantes :

« L'état d'esprit chez nous[1]? mauvais, franchement mauvais. Que vous dire que vous ne sachiez déjà? Ceci, mais c'est une banalité. Nous n'avons pas été vaincus; jamais, en aucune façon; sous aucune forme! Nous nous sommes inclinés, momentanément, cédant à une supériorité écrasante de nombre et de ressources...; nous avons protesté, en somme, contre un jeu déloyal et lâche...; vous souvenez-vous, à « Saint-Pierre », lorsqu'on jouait aux gendarmes et aux voleurs? eh bien, vous étiez à dix contre un, ce n'était plus de jeu, nous avons crié : pouce! voilà tout... Mais enfin, admettons : vous avez été, vis-à-vis de l'Allemagne virtuellement victorieuse, dans la situation effective de vainqueurs. Qu'en avez-vous fait, moralement et matériellement?

» Moralement, — si l'on peut dire, — vous avez, nos armes à peine posées, à l'instant même, transgressé triomphalement tous les principes de la paix implicitement conclue sur la base des quatorze points de Wilson... Mais enfin, soit. On peut admettre — et nous-mêmes, l'avons admis, — que l'honneur, la bonne foi, la parole donnée, n'ont rien à voir avec la politique. Du moins, avez-vous, matériellement, profité de la victoire?

Ah! vous aviez la partie belle au lendemain de l'armistice; il n'y avait plus, en Allemagne, ni unité, ni cohésion, ni esprit national...; on avait trop souffert; tout s'était craquelé, effrité à ce feu trop vif... Aussi, cette unité désagrégée, vous pouviez la ruiner pour longtemps...; comment cela? En créant une opposition d'intérêts permanente entre la Prusse et d'autres parties de l'Empire, entre la Prusse démocratique et la Bavière et Bade, restées monarchiques. Seulement, voilà, il fallait, pour cela, une politique large, prévoyante et surtout une politique objective, s'appuyant sur des réalités; non pas sur des réalités provisoires de fait, mais sur des réalités permanentes, des réalités psychologiques... Vous souriez?

1. Nous n'avons pas cru devoir mentionner ici les objections que n'a pu manquer de nous suggérer, — comme il les aurait suggérées à tout Français, — l'exposé de notre interlocuteur, que nous avons jugé intéressant de reproduire

oui, je sais..., on nous reproche assez notre manque de psychologie... Mais que dire alors, de vos hommes d'État, qui eux, n'ont rien compris, jamais, absolument rien, à l'âme allemande, à cette âme séculairement disciplinée, héréditairement avide de servir : « Dienen! », cette âme de domestique! La « domesticité » innée de l'Allemand! voilà le fait psychologique indestructible, qu'il fallait utiliser; Bavière, Bade eussent tout accepté, restrictions de souveraineté, détachement économique et politique du Reich, suzeraineté implicite de la France; mais à condition expresse, que tout cela fût présenté ou imposé par leurs maîtres habituels, celui dont ils portaient la livrée. *Qu'importait que ce maître fût à vos gages; il ne fallait pas changer la livrée*! Or, cette politique objective, vous l'avez sacrifiée à une vue de l'esprit arbitraire et sans consistance, à un idéal verbal de rhéteur latin, à un concept livresque de politicien « Biterrois » ou de journaliste de Castelnaudary, remaniant le monde entre deux apéritifs, au *Café du Commerce* : la démocratisation de l'Allemagne!

» L'Allemagne démocratique! mais cela n'existe pas! un monstre, un cas de tératologie! chez nous, les trois quarts des gens ignorent tout du président Ebert, ou bien ne le connaissent que comme un intendant payé pour gérer provisoirement la maison. En attendant... un point, c'est tout!

» Et si demain, la pression de l'Entente cessait ou se relâchait un seul jour, la monarchie serait rétablie en Allemagne à l'instant même.

» Donc, partie perdue pour vous au point de vue politique. Mais, du moins, serez-vous payés? N'eût-il pas été plus sage de vous payer tout de suite? d'occuper et d'imposer durement nos villes, nos États, d'exiger implacablement votre rançon? on eût payé. Une politique ferme, tenace, dure même, soit; nous aimons cela, en somme. Évidemment, vous eussiez eu contre vous, en tout état de cause, les intellectuels, mais non le peuple qui n'entend rien à toutes ces jongleries de milliards et s'en soucie peu.

» Vous pouviez, puisque l'Angleterre l'exigeait, voler notre marine et nos colonies; marine, colonies, personne n'en parle jamais; vous pouviez reprendre l'Alsace et la Lorraine...; personne ne les regrette; personne n'en parle jamais.

» Mais, en revanche, il ne fallait pas retenir nos prisonniers bien des mois après l'armistice;... cela nous le jugeons comme une cruauté froide et inutile; cela nous ne le pardonnerons pas. Il ne fallait pas prolonger le blocus après la paix conclue et perpétuer cette terrible faim de 1918-1919 que vous n'eussiez pas, vous, stoïques vainqueurs, supportée trois semaines; cette faim dont sont morts des milliers de petits enfants, et dont nos ouvriers, je vous montrerai cela, portent encore les stigmates...; il ne fallait pas nous imposer l'humiliant protocole accusatoire à Versailles; une lâcheté imposée, cela ne se pardonne pas; il ne fallait pas, enfin, par votre politique discontinue, impulsive, à coup d'ultimatums et de sanctions, désorganiser notre production nationale, rendre impossible toute prévision économique et financière, y substituer l'imprévu, l'arbitraire, et, ce dont l'Allemand a une horreur inexprimable, organiser chez nous le désordre.

» Car toutes ces souffrances, inutiles, pénales et non réparatrices, l'Allemand à tête dure et qui se souvient, les a ressenties profondément; et ce sont elles qui, peu à peu, ont ressoudé notre unité, recréé l'esprit national, forgé notre idéal actuel : la revanche. »

***

Dans l'allée ombreuse des « Anlagen », le long des prés jonchés de foins coupés, un promeneur s'en vient à votre rencontre, un Allemand très bien vêtu, de haute taille, d'allure digne et simple. Son regard correct, de loin s'est posé sur le vôtre, a glissé de là distraitement sur votre figure, votre costume, votre démarche, tout ce qui lui révèle infailliblement votre nationalité; peut-être encore a-t-il interrogé discrètement votre boutonnière; et voici que, soudain, ce regard se congèle; parvenu à ce point de rebroussement de sa trajectoire, il revient sur lui-même, s'évade en un éclair dans les profondeurs d'une insondable presbytie qui recule votre personne, jusqu'aux confins de l'infini; puis, s'infléchissant progressivement et sans rupture, il reglisse sur votre visage, s'en détourne insensiblement, vous abandonne définitivement...

Ce passant qui croise votre route à un pas de distance, désormais il regarde au travers de vous, comme si vous n'y étiez pas; il vous ignore, comme une ombre, un fantôme, un néant...

Bien des fois j'ai admiré la sûre maîtrise et le processus invariable de cette négation qui vous refuse la vie, en vous retranchant de leur horizon visuel.

Nulle provocation, nulle affectation, aucune humilité non plus.

Et que dire de l'attitude charmante de tact et de naturel, de bonne grâce et d'amabilité française, de ceux de nos soldats qu'on rencontre dans ces beaux jardins? Pas l'ombre de pose ou d'arrogance ou de défi; nulle curiosité indiscrète... Ils s'en vont par deux, par trois; leurs bonnes figures saines, joyeuses de vivre, de petits paysans français aux joues rondes et brûlées sous le bonnet de police, et leur clair regard souriant, semblent expliquer, s'excuser presque : « Oui, nous sommes là; il le faut bien; mais ne faites pas attention à nous, ne craignez rien surtout; vous voyez bien que nous ne sommes pas si méchants. »

Parfois, l'un d'eux, solitaire et las de sa solitude, se hasarde à venir s'asseoir sur un banc où trône une « Gretschen » rebondie; timidement, après bien des hésitations, il esquisse une tentative de réconciliation, de rapprochement des races, un clin d'œil, un sourire, quelques mots d'allemand naïvement écorchés...

Mais la donzelle revêche et qui se sait surveillée, pince les lèvres, raidit la taille, détourne les yeux sans mot dire, en riant sous cape... Ah! si c'était la nuit!... Et le poilu déconfit, se lève, s'en va, tout triste et les bras ballants...; c'est le moment de l'aborder, de lui tendre une cigarette, de lui parler; pour le plaisir de voir la bonne figure penaude s'épanouir et la voix alerte et villageoise, s'épanouir elle aussi, aller, venir, rouler ses *r* bourguignons, monter et descendre toutes les notes de ce chantonnement tout frais imprégné du génie de la terre, où s'exprime encore l'âme naïve et rustique du cher peuple de France.

***

M. Barthou, membre du Gouvernement, accompagné de M. Tirard, haut-commissaire, est venu, en grande pompe, visiter les casernes de Wiesbaden et y passer revue. Deux fois, le pont de Castell a tremblé sous le trot pesant des cavaliers de l'escorte; et, jusqu'au soir, les rues ont retenti des fanfares et tumultes guerriers...

Mais tout ce bruit — et c'est une impression bizarre et presque inexprimable, — ce bruit semble mourir avant d'être né; parce qu'il n'est pas viable, il n'éveille aucune vie dans son ambiance; le son de la vie et de la joie françaises, n'arrache pas un écho aux vallons muets du Nérothal.

Et nul écho, non plus, dans la conscience et le souvenir du pays occupé.

Ni la *Wiesbadener Zeitung*, la feuille quasi officielle, ni le *Wiesbadener Badeblatt*, la feuille plus frivole des théâtres et faits du jour, n'ont daigné mentionner celui-là, dans leurs chroniques quotidiennes. Pas un mot. Cela n'a pas été. « Es ist nicht wahr! [1] » La presse locale ignore les faits et gestes de l'occupant; elle aussi, son regard transperce l'étranger comme une ombre sans consistance, le relègue dans le virtuel, s'évade dans l'abstraction.

La collectivité, comme les individus, semble obéir à une directive voulue ou intuitive; mot d'ordre venu de loin et de haut, ou réaction instinctive de défense : le silence.

Ainsi, la *Christian science* guérit la maladie, en la niant ; et la sagesse du vieil Épictète retranchait de soi les contingences.

« Cela ne dépend pas de ma volonté? donc cela ne me regarde pas. »

***

Ah! cette fois, pourtant, je n'ai pu m'empêcher de rire; et Schlieben après avoir rougi violemment, de colère d'abord, puis de colère d'avoir rougi, Schlieben prend le parti de rire aussi...

1. Cela n'est pas vrai.

Nous feuilletons ensemble le *Meyer's Lexicon*. Tout Allemand cultivé possède dans sa bibliothèque et y exhibe en bonne place, cette copieuse encyclopédie en vingt ou trente gros volumes; c'est l' « ouvrage de bibliothèque » par excellence, celui qu'on feuillette avec componction, pour se documenter avec toute la « gründlichkeit [1] » allemande.

Or, sur les vingt volumes du *Meyer's Lexicon*, deux sont consacrés tout particulièrement à la guerre. Oui, « particulièrement » est bien le mot qui convient, car ils sont en effet d'un intérêt assez particulier. Jugez-en. Nous en sommes à la page qui résume, dans une sorte de calendrier, les événements de la fin d'août 1914; la colonne des jours descend vers le bas du feuillet, et chaque jour, infailliblement, comporte sa quotidienne victoire allemande : victoire en Belgique, en Lorraine, dans les Ardennes; grande victoire à Saint-Quentin! victoire sur victoire!

Tournons la page. Septembre. Ah! voici. Donc la poursuite continue. Prise de contact avec les avant-postes anglais, au delà de la Marne... Et voici qu'en cette journée fatidique du 5 septembre, un calme soudain et absolu s'établit comme par enchantement sur le front de France... Plus rien à mentionner. La poursuite? nos généraux savent ce qu'ils ont à faire. Plus aucun fait de guerre. Si bien que le *Meyer's Lexicon* qui fait la guerre, lui, se transporte, bien loin de là, sur le théâtre d'opérations de Russie pour recommencer à y égrener l'imperturbable chapelet des victoires allemandes...

Ainsi, sept ans après la Marne, la documentation allemande répète inlassablement son confortable « Es ist nicht wahr! »

Comme le passant qu'on rencontre, comme la presse, elle dispense à son gré la vie et la réalité, retranche de soi la contingence de la Marne et s'approprie, elle aussi, la sagesse du vieil Épictète. Cela ne me regarde pas!

***

La semaine est aux « manifestations ».

Donc, nous importons en franchise, par Winden et For-

1. Sérieux, profond et substantiel, par opposition à la légèreté non allemande à la frivolité française « undeutsche Fr. Frivolitat », « Franzozische Eitelkeit »

bach, la « manifestation », et c'est, sans doute, le plus clair de nos importations. Manifestations militaires, d'abord : à Mayence, comme à Wiesbaden, retraites de Marocains, le soir, aux sons aigres de leur « nouba »; réceptions en grande pompe de généraux, hauts-commissaires, ministres, chefs de cabinet de ministres, en voyage dits d' « études »; tramways arrêtés, cordons de troupes barrant les rues pour... contenir la foule... une foule, d'ailleurs, un peu éventuelle; car, elle ne fait nullement mine, cette foule hypothétique, de rompre les barrages...

Mais surtout, manifestations artistiques. Peinture? l'exposition d'art Français à Biebrich et la succursale du Paulinen Schloss... Théâtre? vite, retenez vos places au « Staats-Theater », où la Comédie-Française en personne présentera *Die gelehrten Frauen*[1], von Molière, tandis qu'on exhibera *Maria's Verkündigung*[2] dans la jolie « bonbonnière » du Residez-Theater. Musique? demain le concert de « Herr Vincent d'Indy »; après-demain le *Klavier-Abend*[3] de Herr Risler; entre temps les amateurs d'archéologie s'empresseront au *Licht-Vortrag*, ou conférence-projection sur le château de Versailles, donnée par « Herr de Nolhac »...

Comme cela n'empêche pas les manifestations artistiques, indigènes ou exotiques, il en résulte, sur les murs badigeonnés et bariolés, aux abords des *Galanterie-Waren* gorgées de bibelots, hélas, artistiques eux aussi et des *Delikatessen-Handlungen* regorgeant de charcuteries, sur les colonnes couperosées d'affiches une débauche multicolore de programmes et d'attractions.

Oh! les nôtres ne l'emportent pas toujoùrs sans conteste.

Le concert de Vincent d'Indy? sans doute. Mais le soir même de ce concert, la foule allemande s'écrasait extatique, muette d'émotion, dans la nef colossale du Kursaal, au « Walzer-Abend », conduit par Johann Strauss, le fils de l'autre, de l'inoubliable; et les « Gelehrten Frauen » elles-mêmes, se dissimulèrent assez modestement sur l'affiche, à côté de l'énorme et sinistre annonce trilingue prônant le

1. *Les Femmes savantes.*
2. *L'Annonce faite à Marie.*
3. *Soirée de piano.*

« Lebende Leichnahm » ou « Jivoï Troup », le « Cadavre vivant » de Lieff Tolstoï.

D'ailleurs, et en tout état de cause, ce sont là paillettes trop précieuses, jetées au pêle-mêle de l'éblouissant et grossier kaléidoscope des « attractions » locales, des innombrables cinémas, Thalia, Walhalla, Residenz, où commencent à se dérouler de très beaux films allemands; sans compter le cinéma de l'Entente, et de l'occupation, le « Pelican », le seul où passe l' « Aubert Zeitung », et où ressuscite, en douze épisodes, certain « Sohn der Nacht » ou « Fils de la nuit » décédé à Paris depuis deux ans.

Et de même comment les plus nobles et les plus délicates harmonies, ne s'assourdiraient-elles pas, au fracas des jazz-band, de toutes les « Diehlen » où l'on danse en mangeant de gros gâteaux arrosés de crèmes vertes et roses, de tous les « Simplicissimus-Cabaret » où l'on assiste, en dînant, au programme véritablement « fabelhaft » qui réunit, pour vous complaire, cette incomparable trinité d'étoiles : Baronin Piaxon Konitz, Vilma von Medagaszay et Reina van Posthema!

N'importe, Molière, d'Indy, Claudel, c'est un noble tryptique à produire au fronton de notre art. Et puis, c'est très généreux, en somme, très beau, très chevaleresque, en un mot très français, cette idée de pénétration pacifique : le vainqueur magnanime tendant au vaincu ébloui et reconnaissant, le flambeau de l'art français... Oui, très beau, très généreux...

Seulement, voici un peuple, le peuple rhénan, d'une culture très ancienne, — elle date des premières colonies romaines, — et, tout uniment, l'un des plus anciennement et profondément cultivés du monde.

Et alors, ce Rhénan, qui, d'ailleurs connaît et apprécie fort bien, Molière et Claudel, et parfois même applaudit bien avant nous, tel de nos plus illustres musiciens, ce Rhénan ne comprendra-t-il notre empressement à lui offrir les caisses de produits et sous-produits de notre culture?

Mais surtout ne s'abstiendra-t-il pas, d'une façon rigoureuse, absolue? nos manifestations artistiques? mais, de toute évidence, il n'y paraîtra pas. Il ne peut pas y paraître. Pour raison de convenance élémentaire. Ses parents, ses amis,

ses domestiques, ne lui pardonneraient pas. Cela est exclu d'avance, absolument exclu, *vollstandig ausgeschlossen!*

Quant aux manifestations militaires, mêmes difficultés psychologiques. Voilà un peuple héréditairement et foncièrement libéral, — anti-militariste serait trop dire, — mais, à coup sûr, imbu d'un très vif sentiment du *cedant arma togae.*

De par les nécessités du traité de paix, il lui faut subir une occupation prolongée. Et malgré toute la douceur, le doigté, parfois la longanimité des autorités françaises, cette occupation ne peut pas aller et ne va pas sans certaines rigueurs d'application : réquisitions d'écoles; réquisitions de logis parfois abusives; billets de logement...

Du moins, parviendrons-nous avec certitude ainsi à imposer l'obéissance, à former, à travers l'Allemagne entière, le sentiment de notre force, le prestige durable de nos armes?

Cela même, ne s'achète pas à si bon marché. La parade militaire, l'image guerrière, n'ont point la force persuasive absolument sûre; elles ne l'ont même plus, à l'égard des peuplades les plus barbares, les plus aveuglément sensibles à la force.

Qu'on nous permette un souvenir personnel et lointain déjà.

Lorsqu'en 1898, devant les populations assemblées d'une préfecture chinoise annexée à la France, on hissa le pavillon national sur un fortin à l'entrée du fleuve de Kwang-tcheou, avec accompagnement d'honneurs militaires et de salves d'artillerie, cette foule qu'on prétendait frapper de terreur, partit d'un grand éclat de rire haineux... Quinze jours après, elle se ruait, de nuit, à l'assaut du fortin; quelques semaines plus tard, elle assassinait traîtreusement deux de nos officiers, les dépeçait et exposait leurs cœurs et leurs poumons aux boucheries de la préfecture de Lei-Chau.

Ce serait donc, sans doute, s'il le fallait poser un jour, un bilan bien délicat que celui de la politique des manifestations, cet ambigu de tentatives artistiques alliciantes et lénitives et de mesures militaires, d'une efficacité contestable; compromis dont la dualité ne réalise, en fin

de compte, ni l'objectif guerrier, ni le but pacifique. Ne serait-ce pas, que ces deux objectifs sont bien malaisément compatibles : l'art, expression de conciliation et de compréhension internationales, ou l'emprise des armes, prolongement de la guerre.

***

Tandis que nous risquons ces gestes de conciliation, que répondent-ils, eux?

Depuis midi, les trains rhénans ont charrié par l'artère de la rive droite, un flot ininterrompu de « touristes » venus de l'intérieur de l'Allemagne, 15 000 hommes dit-on; et, dans le train pris d'assaut, mais où l'on s'écrase en bon ordre et silencieusement, nous sommes venus avec ce flot.

Il s'est déversé tout entier, dans la gare étonnée d'une petite ville assez insignifiante; par suite d'une circonstance, — mettons d'un hasard, — assez singulier, il se trouve que cette petite ville de Caub est la seule de tout le cours du Rhin qui soit restée en dehors des zones d'occupation.

Hasard? erreur? pourtant ces zones d'occupation, deux circonférences ayant pour centre Mayence et Cologne, devaient se rencontrer, embrassant ainsi tout le cours du fleuve; leurs rayons avaient été calculés pour cela par les techniciens;... les formules sont là : $c = 2 \pi r$.

Mais voilà, hasard, erreur, ou dol, le métal du compas a-t-il joué soudain, s'est-il raccourci d'un micron? la main d'un des « Big Four » a-t-elle tremblé? ou bien encore — flétrissons une fois de plus la duplicité germanique, — l'Allemand avait-il étalé des cartes truquées? Toujours est-il que les deux circonférences ne se sont pas « intersectées »; elles ne se « tangentent » même pas; et, dans cette erreur géométrique s'est glissée, symbole d'un nationalisme intense, cette petite ville historique de Caub, avec son îlot, son Pfalz, la statue de Blücher, et le souvenir brûlant du passage du Rhin par les Prussiens, dans la nuit du 30 décembre 1813...

Et c'est la nuit aussi, en ce 18 juin, avant-veille du solstice d'été, qui sert de prétexte à cette manifestation. On ne distingue plus les berges du Rhin avec leurs vignes, leurs cul-

tures savamment étagées; ce n'était qu'un pauvre fleuve desséché, tari par les saignées de ses canaux, éventré par les trains de chalands, encrassé d'innombrables fumées, étreint entre les deux lignes de chemin de fer doublées chacune de sa grand'route sillonnée de convois automobiles; ce n'était plus un fleuve, plutôt un triste canal utilitaire, reliant des gares et des dépôts de charbon. Mais maintenant, tout cela s'est dilué peu à peu dans les ombres du soir; tout cela s'est racheté dans la grande rédemption de la nuit; une fois encore, la terre est vierge et sombre et indomptée comme aux premiers âges du monde; il ne subsiste plus du paysage que l'essentiel; une âpre rive hautaine, que surplombent des immensités de hautes terres germaniques, ondulant à perte de vue, les forêts sans bornes du Hundsruck et de l'Idar-Wald; et l'on entend, maintenant que tout s'est tu, le ruissellement continu du fleuve qui coule immuablement avec un grand murmure d'éternité pensive...

Or, dans cette nuit de Caub, il y a deux choses : un bûcher qui brûle et un homme qui parle. A mesure que nous approchons, on entend mieux le martèlement monotone des syllabes et le vague soupir d'une foule très attentive, qui monte lentement, comme la respiration d'une mer très calme sur la plage. L'orateur... un grand homme blond et fort, à face intelligente et fruste d'instituteur; débit tranquille, mesuré, que scande un geste alternatif, une main qui présente à droite, l'autre qui offre à gauche... Rien d'un tribun, un officiant plutôt.

Dans le ruissellement monotone et neutre des paroles, qu'on entend mal, détonent çà et là, certains mots détachés avec une emphase pesante, dans leur rude reniflement de gutturales : *Frankreich, Genechtigkeit*[1]; et ceux-ci, qui, par trois fois, tombèrent dans un tonnerre d'applaudissements : *Das war kein Sieg*![2] D'ailleurs, point n'est besoin d'entendre ou de comprendre les mots; j'ai là, tout près de moi, dans la foule, pour les interpréter et les amplifier, quelque chose de formidablement expressif : un homme, une figure saisissante,

1. La justice.
2. Ils n'ont pas vaincu!

indéfinissable... Qu'est-ce que cela? Ce pourrait être un avocat?... non, ce n'est pas un avocat; trop concentré, point d'extériorisation professionnelle... Un pasteur? cette dignité gelée et vindicative...; non, ce n'est pas un pasteur;... cette face blafarde, gluante, modelée, dirait-on, dans de la vaseline, avec son nez sensuel, strié de filets violâtres, et surtout ces yeux d'un vert dur et pailleté de roux, dans le cercle d'or des lunettes; ces traits pétris d'un matérialisme implacable et intelligent, d'une dignité farineuse, plâtrée sur des vices secrets, d'une hypocrisie agressive, prête à jeter le masque, ce faciès sans âme d'animal intelligent, qui se dilate, en ce moment, d'une cruauté froide et satisfaite, c'est celui, je le sais, j'en suis sûr, d'un médecin allemand, comme il y en eut, comme il y en a toujours, d'un médecin exploiteur à poigne de sanatorium, séquestreur de malades, tortureur de blessés à l'occasion...

Cette figure ne s'est offerte et déployée de face qu'un instant, comme un horrible drapeau de tares; maintenant, refusée de profil, elle écoute comme en extase; mais l'œil reste visible tout entier, cet œil sale et laid, qui boit les paroles, s'imbibe de leur alcool et s'allume peu à peu, d'un petit feu brutal. La foule, d'ailleurs, elle aussi, commence à s'animer; ce n'est plus une mer calme qui soupire vaguement; une houle la soulève... que se passe-t-il? Arend entend et comprend, lui...; je l'entends murmurer, se parler à lui-même; des « pfui!, pfui! » indignés fusent çà et là; on vient de prononcer le nom du *Reichskanzler Wirth*...; un geste violent de l'orateur, salué par une explosion de rires haineux, a jeté au bûcher, le chancelier trop conciliant, trop respectueux du traité de paix... et lui-même enfin, le calme discoureur, le dernier de tous, visiblement s'exalte à ses propres paroles; il n'officie plus, ce tribun; ses cheveux blonds voltigent sur le haut front où perle la sueur; son visage pâle se transfigure; ses mains, dans leur geste alternatif et pendulaire, vont et viennent par saccades, avec un tremblement impressionnant; les paroles se précipitent, deviennent absolument incompréhensibles; qu'importe puisque près de nous, l'homme est toujours là; l'homme qui vient d'ôter son binocle pour s'essuyer les paupières avec ses paumes; enfin, j'ai entrevu

l'œil dans sa nudité chauve; et cet œil... — ah! la foule qui hurle, qui applaudit — cet œil qui n'était que sale et laid, est devenu atroce...

Qu'est-ce donc? Quoi? Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? J'ai parlé? Oui. Car une main de fer se crispe sur mon bras, une voix, celle d'Arend, siffle entre ses dents serrées :

Aufpassen! hier wird bloss Deutsch gesprochen! [1]

Et, dans le même instant, ces mots jetés à toute volée, à pleine gorge, par le tribun, ces mots éclatant et retentissant de la claire clameur d'airain de leurs voyelles, comme une fanfare guerrière ou comme l'aboiement de rage, de défi, de détresse, d'une bête qui combat pour sa vie :

Hass! Hass! ewiger Hass muss gesâhet werden! Hass! Hass! ewiger Hass! [2]

C'est fini... le bûcher sur son déclin s'effondre par grandes masses brasillantes, les rouges lueurs dansent plus ardemment, la foule a entonné le *Deutschland uber alles*...

Porté par le vent d'est, le chant doit voler loin... Sera-t-il entendu?

Des poings se serrent, des mains se crispent sur des gourdins; pour un peu, cette foule hallucinée de jeunes gens, d'étudiants, se ruerait — il suffirait d'un mot, d'un geste, — se ruerait à l'assaut des petits postes de nos soldats, qui dorment à quelques centaines de mètres, si confiants, si pacifiques... N'ont-ils donc pas entendu? N'ont-ils pas vu la lueur de l'incendie? de l'éternel incendie attisé par le vent d'est?

Car, c'est bien devant ce même feu de la mi-juin, que les ancêtres païens de la pré-histoire adoraient le solstice d'été, quand les guerriers se parent pour l'entrée en guerre; c'est devant ce même feu que les hordes de Herrmann scellaient leur union contre Rome; aux rouges flamboiements qui versent du sang sur le fleuve, Blücher a passé le Rhin, par une noire nuit d'hiver; et ces flammes déclinantes, presque éteintes, brûlent encore et déjà de renaître, une autre noire nuit d'hiver... Lorsque la grande forêt là-haut, si grande soit-elle, scintillera tout entière, des millions d'éclairs ternes de

1. Attention! ici on ne parle qu'allemand!
2. Haine, haine éternelle doit être semée! haine, haine éternelle.

millions de casques en marche et retentira tout entière, de l'innombrable fracas des canons et des camions roulant vers l'ouest, derrière Erich Ludendorff!

***

Pourquoi ce vieil hôtel au nom désuet d'« Hôtel des Quatre-Saisons », évoque-t-il aussitôt l'idée d'une des plus pathétiques nouvelles de Tourguénieff, *Reliques vivantes*? Il s'offre, parmi la foule des hôtels d'alentour, comme un vieil arbre familier, un arbre si commode et si hospitalier dans les forêts du monde, que les oiseaux de passage des hivers anciens chassés par la tourmente russe, sont revenus à tire-d'aile y chercher asile. D'instinct, ils se sont réfugiés dans ces « Wiesbaden », ces « Baden-Baden », ces « Nauheim », ces « Kreuznach », qu'ils aimèrent jadis; ils y ont retrouvé « leur » chambre favorite, dans « leur » hôtel coutumier; ils ont demandé le repos et l'oubli à ce cadre un peu artificiel, où le moins russe des romanciers russes a situé ses plus beaux romans de passion : *les Eaux printanières*, *Fumée*...

On les rencontre, en nombre, dans les *Anlagen* où retentit à leur passage, la belle langue tissée de consonnes soyeuses, chamarrée des rubis d'éclatantes voyelles; ils s'en vont consciencieusement *Kurgemâss* — *Kur* étant ici l'universel préfixe — boire au Kochbrunnen, s'asseoir à dix heures au *Kur-Konzert* donné par la *Kur Kapelle* dans le *Kurgarten*; puis à pas comptés et battements de cœur contrôlés, ils feront la cure d'Oertel dans les sentiers jalonnés en pente douce du Taunus, et s'en iront prendre le café au *Neroberg* ou plus près, chez le pâtissier Blum...

Ce sont, pour la plupart, des Excellences retraitées, de vieux *sanovniks* [1], aux noms baltes et aux titres allemands, dont les cartes de visite portent, parfois encore, cette mention d'une indicible mélancolie : « Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur ».

Leurs idées, leur langage, leur costume ont une distinction un peu surannée; leur bavardage revient, sans cesse, avec une obstination un peu falote, à des souvenirs périmés, à

1. Dignitaires.

des anecdotes de cour; sénilement, ils se bouchent les yeux et les oreilles à l'affreuse évidence d'un présent abhorré; puérilement ils espèrent le miracle imminent qui se dérobe toujours.

Les hôteliers du lieu — et, c'est à leur éloge, en ce temps où toutes les valeurs se réduisent à leur *valuta* — ont gardé pour ces fidèles et généreux clients tombés dans l'adversité, des égards surannés, eux aussi et qu'ils n'ont pas pour le vulgaire *Valuta-Schwein*[1]; une vieille Allemagne de jadis, douce, traditionnelle, patriarcale, profondément honnête, revit un instant, dans cette fidélité réciproque...

J'en ai reconnu la voix oubliée, hier soir, lorsque demandant aux « Quatre-Saisons » d'être introduit chez le baron K., le jeune portier se mit à expliquer avec un accent de sollicitude respectueuse, naïve, presque filiale : *Herr Baron, waren nicht sehr Wohl; sind ein wening frühzeitig zu Bett gegangen...*[2]

***

Il y a eu, dans cette exécution assez banale du *Crépuscule*, deux moments admirables, d'un pathétique puissant, significatif et actuel.

Qu'importent après cela, longueurs, lourdeurs et remplissages, si quelques accents inoubliables du prodigieux poète-musicien, vont étreindre et tordre en nous les faisceaux de fibres atrophiées d'une humanité instinctive et remuer en nous la poignante émotion du profond inconnu qu'on « reconnaît » pourtant et du profond passé qui redevient présent, étrangement présent et menaçant...

Au bord du Rhin. Une de ces forêts de hêtres au feuillage d'un vert cru, presque jaune, de « Sacre du Printemps », qu'on voit encore aux pentes du Niederwald, une forêt de l'Europe tropicale et de la pré-histoire, brasillante de chaleur, étouffant de ses exubérances, la saignée lumineuse du fleuve.

1. Les étrangers venus pour profiter du change; littéralement le cochon-à-change.

2. Monsieur le baron n'était pas très bien, il s'est mis au lit d'un peu bonne heure.

Aux sons du cor de Hagen, aux accents ardents et sombres de son appel : « Hoï-ho! à moi les hommes d'armes! » un guerrier sauvage, vêtu de peaux de bête, jaillit des fourrés; puis un autre; puis, ils sortent en foule de la forêt, se massent, entonnent un chant d'armes, lourdement martelé sur un rythme guerrier, et pesamment scandé d'une clameur coupante d'épées frappant toutes ensemble les boucliers; un chant si énergique de rythme qu'il est comme une danse, si brûlant d'ardeur guerrière, qu'il est comme un brasier...

Et ceci encore : Siegfried vient de quitter sa compagne et de disparaître dans la forêt, aux dernières clameurs du formidable duo triomphal, véritable concert de hurlements sonores, de deux fauves splendides associés pour l'amour et pour la proie... Et Brünnhilde est restée seule au pied du rocher cerné de toutes parts de sapins noirs; seule et vaguement inquiète; le ciel est sombre jusqu'à l'horizon et sillonné de grands éclairs livides et silencieux...

Soudain, elle tressaille; sa main cherche la garde de son épée; sans s'être retournée, elle devine, elle sait, elle voit. Comme l'ombre d'un grand vautour qui plane encore, avant de s'abattre, une haute silhouette vient de surgir au sommet du roc; une présence muette, sinistrement muette, celle d'un guerrier en armes qui se penche, écoute, épie, avant d'attaquer; la noire silhouette d'un guerrier en armes profilé sur un ciel plein d'éclairs...

ALBERT TOUCHARD

(A suivre.)

L'AMOUREUSE AVENTURE

DE

MADEMOISELLE DE PRÉFAILLES[1]

II

Je reprends, Madame, le récit que vous m'avez demandé, en m'excusant du détail où je suis obligée d'entrer, pour que rien ne vous soit caché. Peut-être la douceur de ces premiers souvenirs m'a-t-elle entraînée malgré moi; il faut me le pardonner : je viendrai assez vite au récit de mes malheurs.

Me voilà donc dans le carrosse, avec deux bons chevaux qui ont l'air de connaître où ils m'emmènent, deux hommes sûrs, et Desnoyers qui regarde tranquillement par la vitre. Nous tournons une rue, puis l'autre, et personne ne court après nous pour nous arrêter. Mon cœur saute comme un fou dans ma poitrine; j'ai envie de crier de joie. Mais qu'en penserait Desnoyers? C'est avec elle que j'ai affaire maintenant; il faut l'occuper pour qu'elle ne s'aperçoive pas du chemin que nous prenons. Heureusement je connais le moyen : c'est de lui parler d'un fils qu'elle a perdu à la guerre. Pendant qu'elle verse quelques larmes sur ses mérites et ses infortunes, nous voici dans les faubourgs. Je continue de parler et les chevaux de trotter; les maisons se font plus

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1922.

rares; la campagne ouvre autour de nous son étendue solitaire. C'est l'hiver encore; malgré que le soleil commence à briller, il reste des paquets de neige dans les fossés, et le froid du matin dépose sa vapeur sur les glaces, que je fais tenir soigneusement relevées. Bientôt on ne voit plus rien au dehors. Je propose à Desnoyers de s'assoupir; elle s'en excuse, mais moi de l'encourager; elle s'est levée de si bon matin... Et je fais mine de lui donner l'exemple. Ah! j'en ai bien envie!

Cependant j'ai glissé tout doucement la main sous les coussins, et je me suis assurée que le pistolet est bien là.

Un maudit cahot réveille Desnoyers; elle frotte la glace du bout des doigts et regarde. « Où sommes-nous? dit-elle. — Oh! pas loin, » dis-je; et je sens que c'est trop vrai. Elle ne s'enquiert pas plus avant; au reste, le chemin de la Roche-Plémeau ne lui est pas familier. Elle sait tout au juste que le relais est à Melun : d'ici là je puis être en assurance. Entre temps, je lui donnais des noms de villages au hasard; ou bien je lui faisais prendre la Marne pour la Seine; ma géographie m'amusait.

Comme nous gagnions la Champagne, le relais devait être à Meaux, et non pas à Melun. J'avais pris soin de donner à Fortin des instructions sévères : on n'arrêterait que le temps de changer les chevaux, pendant lequel il devait se procurer quelques vivres et nous les apporter dans la chaise; il ferait tenir celle-ci un peu à quartier, pour nous éviter les saluts du maître de poste et toutes les allées et venues curieuses qui se font autour des voyageurs. Je savais que je pouvais compter sur lui. Nous arrivâmes à Meaux vers l'heure de midi. Heureusement il y avait alors un grand mouvement, dans lequel nous passâmes à peu près inaperçues. J'avais obtenu de Desnoyers qu'elle ne descendît point; je ne pus empêcher pourtant qu'elle ne mît la tête à la portière et que la ville ne lui parût changée. « Il est vrai, dis-je, le relais n'est plus à la même auberge; l'autre était au fin bout de la ville. » Mais à peine avais-je fini de parler, voilà qu'une grosse cloche se met à sonner au-dessus de nos têtes; Desnoyers se penche, et aperçoit derrière nous les tours d'une cathédrale qui, sans mentir, n'est pas celle de Melun! Une

inquiétude la prend, et, avisant un garçon qui passait : « Holà! mon ami, dit-elle, est-ce point à Melun que nous sommes? » Je la tire vivement par la manche : « Desnoyers, pour l'amour du ciel, restez en paix, et ne nous faites point la risée des gens! » Et je relève la glace, tout en faisant signe à Fortin de hâter le départ. Heureusement il était prêt; il saute sur les rênes et les chevaux s'ébranlent. A cette fois, Desnoyers prend peur; elle fait mine d'ouvrir la portière, et je vois qu'elle va faire quelque esclandre. Il faut à tout prix gagner quelques minutes. Je serre avec frénésie le bras de ma gouvernante : « Desnoyers, vous feriez mieux de vous occuper de moi, je crois que je vais me trouver faible... » Et je renverse la tête en arrière avec de petits soupirs. Pendant que la bonne femme, effrayée, cherche un cordial pour me ranimer, nous avons franchi les portes de la ville. Je reprends mes esprits, le plus doucement possible. Puis, ma foi! je me dis que je ne pourrai soutenir longtemps cette supercherie, et je profite de l'attendrissement de Desnoyers :

« Desnoyers, je veux m'expliquer avec vous, car je vous dois la vérité. Nous ne sommes pas sur le chemin de la Roche-Plémeau. Le postillon a reçu d'autres ordres, il les remplira. Vous savez que ma mère et mon oncle prétendaient contraindre mon cœur et me donner à un homme que je n'aime point. N'ayant pu les faire revenir sur ce dessein, j'ai résolu de prendre les devants. Je vais retrouver celui que j'aime et lui demander de m'épouser. M. d'Amblémont m'attend dans sa résidence de Fagnières, auprès de Sedan. (Je me crus obligée à faire ce léger mensonge, pour que ma démarche lui parût moins insensée.) Le conseil en est pris : rien ne saurait désormais me faire reculer. »

A mesure que je parlais, je la voyais changer de couleur. Elle ne me laissa pas finir. « Est-il possible! » murmura-t-elle. Le sentiment de son devoir lui revint brusquement, et, l'ayant emporté sur sa surprise, je la vis se précipiter pour tirer le postillon par les basques de son habit et faire arrêter les chevaux. A mon tour, je la tirai violemment en arrière : ce fut merveille si elle ne perdit pas l'équilibre, et je ne sais comment elle rentra dans le carrosse. « Desnoyers, fis-je sévèrement, je vous ai dit que je ne souffrirais aucune contra-

diction. Si vous n'êtes pas assez raisonnable pour m'obéir, je saurai vous y contraindre... » Et, tirant le pistolet de dessous les coussins, je le dirigeai vers le visage de ma compagne. Elle leva les mains dans un geste d'épouvante; je vis ses yeux chavirer, et ma pauvre Desnoyers, qui n'était déjà pas belle comme le ciel l'avait faite, devenir si vilaine que, Dieu me pardonne, je fus sur le point d'éclater de rire! Elle ne songeait même point à remarquer que le pistolet n'était pas armé. Elle qui m'avait toujours vue lui obéir en toutes choses, la première fois que je parlais en maîtresse, elle s'abîmait devant moi... Quand elle vit que j'avais abaissé le canon du pistolet, elle cacha sa figure dans ses mains en sanglotant : « Me voilà perdue! murmura-t-elle. Si vous deviez abuser de ma simplicité, que ne l'avez-vous fait plus tôt? Vous m'obligerez donc à trahir la confiance que votre mère avait mise en moi? — Desnoyers, dis-je doucement, je regrette de tout mon cœur la pénible obligation où je vous mets en effet; mais je prends sur moi toute la faute. Aimeriez-vous mieux me trahir, moi qui ai été élevée sur vos genoux, et aider au malheur de ma vie? » J'ajoutai beaucoup de bonnes paroles pour la rassurer; je lui dis que j'avais de si excellentes raisons pour ma conduite que ma mère ne manquerait pas de s'y rendre; que j'allais lui écrire le soir même; enfin que M. d'Amblémont et moi nous serions à jamais reconnaissants de son dévouement, et toutes sortes de douceurs que je lui faisais au reste d'un cœur sincère. Puis, la serrant tendrement contre moi : « Ma bonne Desnoyers, dis-je, je vous demande pardon de vous avoir trompée, mais n'était-ce pas le seul moyen de vous faire manquer à votre devoir? N'en soyez plus en peine, je vous prie, et ne songez qu'à favoriser mon dessein. Je vous assure que, s'il dépend de moi, mon bonheur sera le vôtre. »

Pauvre femme! C'était une assurance bien téméraire que je lui donnais là! Elle prit mes mains, qu'elle couvrit de baisers et de larmes, cependant que le pistolet glissait de mes genoux jusque sur le plancher du carrosse, voyant bien qu'il n'avait plus rien à faire.

Là-dessus, je m'accommodai dans les coussins, et je laissai Desnoyers à ses réflexions, pour pouvoir faire les miennes.

Tout allait à souhait; nos chevaux marchaient d'un bon train; à moins de fortune, nous devions être rendus à Château-Thierry au coucher du soleil. Comme il n'y avait point apparence que ma mère fût avertie de mon départ avant plusieurs jours, rien ne pouvait plus renverser mes desseins : ils s'accompliraient de tout point. Mais voilà bien notre pauvre cœur : je n'étais pas délivrée d'un souci que c'était pour tomber dans un autre. Le succès de mon plan me laissait libre d'en mesurer la hardiesse et l'incertitude. Comment avais-je pu partir sur un si fragile espoir? J'avais affirmé à Desnoyers que M. d'Amblémont m'attendait : qu'en savais-je au juste? Même si je n'étais pas trompée sur ses sentiments, ne pouvait-il avoir des raisons que j'ignorais pour ne point accueillir mon amour? Et n'était-ce point assez de cette démarche pour me faire mal juger de lui? Pour la première fois, la honte et la confusion s'emparaient de moi; je me sentais rougir comme si j'eusse été déjà sous son regard. Alors, de toutes mes forces, j'appelais à moi mon cher amour, pour qu'il me donnât du courage. Je regardais la campagne autour de nous; nous suivions une jolie vallée, d'un caractère doux et humide; les prés verdoyaient, les peupliers paraient leur front d'aigrettes jaunes; la nature semblait sourire à mes espérances. Je suivais des yeux de petits nuages blancs qui couraient au-dessus de nos têtes; mais combien ma pensée allait plus vite qu'eux vers celui que j'aimais! Était-il possible qu'il n'en reçût pas quelque ébranlement secret? L'amour n'a-t-il pas un langage, une vertu qui ne se règlent pas sur les lois ordinaires de la nature? Oui, nos cœurs s'étaient accordés; M. d'Amblémont ne paraissait point surpris de me voir arriver; il m'ouvrait ses bras, je m'y jetais en pleurant; il n'était point d'amants dont le bonheur eût approché seulement le nôtre... Ainsi je me laissais aller à ma rêverie. Les villages passaient, les collines s'effaçaient doucement l'une après l'autre, et les bonnes gens qui se rangeaient sur le bord du chemin pour nous regarder voyaient derrière les glaces une petite fille aux yeux languissants, aux lèvres entr'ouvertes par un sourire, qui semblait transportée hors de ce monde...

Nous arrivâmes à Château-Thierry vers le soir. Avant de

descendre, je fis jurer encore à Desnoyers qu'elle ne tenterait pas de me découvrir et qu'elle ne bougerait point de tout le temps que nous serions à l'auberge. Précaution superflue : la pauvre femme avait l'esprit si abattu qu'elle ne pouvait plus avoir d'autre volonté que la mienne.

A huit heures nous repartîmes. Nous ne fîmes aucune mauvaise rencontre. Vers minuit, la lune se leva et vint éclairer notre route. De petits brouillards qui dormaient dans le creux des bois nous enveloppaient par intervalles. Le joli endroit pour rêver que ce carrosse qui m'emportait dans la nuit vers mon amant! Je crois que je ne m'en fis point faute, malgré mes résolutions. Ah! Madame, qu'il est heureux que Dieu ne nous laisse point connaître l'avenir, et qu'il m'ait tenu cachée, à cette minute, la destinée qui m'attendait! Après tous mes malheurs, je porte encore dans mon cœur le souvenir de cette douce nuit : c'est comme un trésor qu'on ne m'enlèvera jamais.

La suite de notre voyage fut moins heureuse, du moins au regard de mon impatience. Nous ne fûmes à Reims qu'au matin; il fallut y perdre une grande heure pour nous réchauffer (car nous étions à demi mortes de froid) et prendre quelque nourriture. Tous ces retards, et des routes mauvaises, ne nous permirent d'atteindre Rethel en Champagne qu'à la fin de l'après-midi. Il n'était guère raisonnable d'aller de l'avant le même jour. J'y songeais pourtant, mais il fallut en rabattre : les deux chevaux qui restaient à l'écurie rentraient d'une longue course et ne pouvaient repartir avant le lendemain.

Je résolus aussitôt d'employer ces heures d'attente à écrire à ma mère. Déjà, pendant le voyage, j'avais préparé dans mon esprit ce que j'allais lui dire. Ma mère avait besoin de bonnes raisons pour passer sur l'offense que je lui faisais; je ne pouvais mettre trop d'habileté à plaider ma cause. Il fallait aussi prendre les devants et me justifier avant qu'on cherchât à me perdre dans son esprit. Bref, je sentais que de cette première impression mon sort dépendait peut-être. Quand je crus avoir bien pesé tout ce que je pourrais dire, je demandai de quoi écrire, et m'étant mise près de la fenêtre, je rédigeai la lettre que je crois devoir transcrire ici :

Madame, je ne veux pas tarder plus longtemps à vous ouvrir mon cœur et à vous dire la résolution où je me suis arrêtée. Quelque surprise qu'elle puisse vous causer, je vous supplie de vous souvenir que je suis votre fille et de ne point me condamner avant de m'avoir entendue.

Vous n'ignorez plus, depuis longtemps déjà, les sentiments que le commerce et les soins de M. d'Amblémont avaient fait naître dans mon cœur. Comment aurais-je pu penser que vous les verriez d'un œil sévère? M. d'Amblémont était de vos amis; que de fois je vous ai entendue parler de lui dans les termes les plus flatteurs! C'est sur votre témoignage que je lui accordais ma confiance et mon estime, sur votre invitation que je répondais à ses soins par quelque chose de plus qu'une politesse exacte. Pouvais-je croire que, si vous me jugiez trop jeune pour connaître l'amour, vous n'appréhendiez point du moins de me le voir inspirer? Quoi qu'il en soit, l'esprit généreux de M. d'Amblémont, la bonne grâce de ses manières firent sur moi l'impression que vous savez. J'interrogeai mon cœur, je consultai ma raison, je n'y vis rien de contraire; l'amour prit bientôt la place d'une simple amitié d'enfant. Mon projet était, et je l'ai soutenu, de cacher avec soin à M. d'Amblémont l'étendue de mes sentiments, jusqu'à ce que j'eusse atteint l'âge où vous eussiez pu ajouter foi à leur solidité. Ah! lorsque vous avez fait cesser brusquement ces visites que M. d'Amblémont me rendait depuis près d'une année, n'avez-vous pas compris quel coup ce devait être pour une fille raisonnable et qui ne vous avait donné jusqu'alors aucun juste sujet de défiance? J'attendais qu'au moins vous m'en donniez l'explication; je n'osais vous aller trouver, je me demandais si je vous avais manqué, j'étais dans des inquiétudes extraordinaires; enfin vint la lettre de M. d'Amblémont qui me laissait entendre que c'en était fini de tout ce qui faisait la joie et l'espérance de ma vie....

Si vous saviez, Maman, combien de larmes j'ai versées, je ne puis croire que vous y seriez restée indifférente! Mais vous n'étiez pas là pour les voir. En vain j'essayais, pour vous obéir, d'arracher cet amour de mon cœur; j'ai combattu, je puis le dire, jusqu'à la dernière épreuve de mes forces et de ma raison. Là-dessus, vous m'amenâtes un jour M. de M... et vous prétendîtes me faire apprécier ses mérites; comme si

je pouvais éprouver alors autre chose qu'une violente horreur pour tous les hommes! Enfin, l'on m'assura que pendant votre séjour à la Roche-Plémeau, tout devait être concerté pour mon établissement. Je vis alors l'orage de si près que j'en fus épouvantée; mais, de quelque côté que je jetasse les yeux pour m'en garantir, je ne voyais que des dangers; je cherchai donc le moins affreux, je l'ai trouvé, je l'ai suivi...

Je vais, je vous le dis en tremblant, je vais trouver M. d'Amblémont, lui apprendre mes sentiments, lui demander d'unir ma vie à la sienne. J'ai quitté mon couvent hier au matin; je n'avais pas montré la seconde lettre que vous m'écrivîtes pour me donner contre-ordre; on m'a donc laissée partir. Desnoyers m'accompagnait. En route, lorsque j'ai dû lui découvrir la vérité, je le dis à sa louange, il m'a fallu user de menaces pour qu'elle manquât à son devoir et ne me trahît point. Demain, au plus tard, je serai rendue à Fagnières.

Je n'ai point pris un parti si violent, faut-il le dire, sans l'avoir bien réfléchi et sans en avoir prévu toutes les suites. Je n'ai pas sujet de croire que M. d'Amblémont n'accepte pas des offres si avantageuses. Si, par égard pour vos vues, il croyait devoir les refuser, j'ose espérer du moins qu'après une telle démarche je serai délivrée de tout autre établissement. Je ne compte pas que personne veuille de moi; au moins, si quelqu'un pensait assez bassement, mon excuse serait dans le mépris que j'aurais pour lui. Alors, l'assurance que j'aurais de n'être jamais qu'à M. d'Amblémont me serait une consolation, et, n'étant point dans le cas de vous désobéir formellement, j'attendrais l'âge où les lois me permettraient d'être à lui; voilà le parti le moins heureux, mais il me suffit, j'en serais contente.

Ah! Maman, que je parle contre mon cœur en ce moment, et comme il me serait doux d'espérer une autre sorte de contentement! Je vous supplie à genoux de ne point me regarder comme une fille révoltée; la pensée du déplaisir que je vous cause n'a cessé de m'accabler; je vous en demande très humblement pardon; j'aurais tout fait pour l'éviter, si j'en eusse vu le moyen. Je vous conjure aussi de ne point considérer tout ce qu'on pourra dire de ma démarche, sans penser qu'elle ne renferme rien qui soit contre l'honneur ou même contre la plus sévère vertu. Enfin, vous voyez dans quel tremblement je vais attendre votre réponse.

Je vous conjure encore une fois de vous souvenir que je suis votre enfant, que mon bonheur est entre vos mains, et que votre approbation serait le plus doux avantage de mon nouvel état...

Nous quittâmes Rethel le lendemain, de bon matin. J'avais perdu toute assurance. Les chevaux allaient trop vite à mon gré; à mesure que le terme du voyage approchait, le cœur me manquait davantage. J'avais espéré d'arriver pour midi; maintenant j'espérais que ce serait le plus tard possible. Cependant nous approchions de Mézières. Nous quittâmes la grand'route, pour aller trouver un pont qui passait la Meuse; c'était dans une vallée fort large, où les prairies verdoyaient sous un ciel d'une grande douceur. Mon cœur s'émut : il me sembla reconnaître des lieux qu'on m'avait décrits souvent. En effet, Fagnières n'était plus qu'à deux petites lieues.

Déjà l'on pouvait juger de la situation du château, bien qu'il fût encore invisible, étant fort enfoncé parmi les arbres. C'était une hauteur qui commandait les détours de la Meuse à cet endroit; elle était couverte de forêts, jusqu'au pied qui baignait dans les prairies; on distinguait vers le sommet, au-dessus des taillis de chênes, les têtes pressées d'un bois de sapins, qui formaient comme une garde sombre au château. Le lieu avait je ne sais quoi de sévère dans la douceur du paysage.

Quand le carrosse fut au pied de la colline, je donnai ordre au postillon d'arrêter. Fortin fut chargé d'aller s'informer si la comtesse d'Angecourt pouvait me recevoir; mais il avait ordre de taire absolument mon nom. Il fit diligence, et moins d'une heure après j'avais sa réponse : on nous attendait au château. Fortin avait cru devoir détourner M. d'Amblémont de venir à notre encontre : je bénis le ciel de sa présence d'esprit.

Il fallait donc consommer cette étrange entreprise... J'avais compris qu'il me serait impossible d'aborder M. d'Amblémont, de soutenir seulement son aspect; j'avais décidé que je parlerais d'abord à sa mère. Quant à ce que je lui dirais, je n'avais même plus la force d'y penser. Enfin, les toits parurent au travers des arbres; la voiture franchit un saut

de loup, nous pénétrâmes dans la cour, et un laquais vint nous ouvrir la portière. J'assurai ma voix, je demandai si la comtesse d'Angecourt était chez elle. On nous introduisit. Je tremblais si fort que je dus m'appuyer au dossier d'un fauteuil.

Alors une porte s'ouvrit et je vis paraître une femme âgée, d'un visage froid et noble, d'une taille imposante; mais quelque chose dans son regard me rappela celui de son fils, cela suffit pour m'enhardir, et m'avançant vers elle : « Madame, lui dis-je, je n'ai pas le grand honneur de vous connaître, bien que je l'aie souvent souhaité; mais vous ne pouvez ignorer qui je suis. Je me jette à vos pieds (et je le faisais en effet), je vous conjure de ne pas repousser, avant de l'avoir entendue, Mademoiselle de Préfailles... »

Elle vit que l'émotion m'empêchait de continuer, et me relevant doucement : « Remettez-vous, mon enfant, dit-elle; mon fils m'a dit en vérité beaucoup de bien de vous. — Ah! Madame, fis-je, je l'en remercie; ce n'est pas de trop pour me donner du courage, car je ne sais ce que vous pourrez penser de moi... Apprenez donc ce que monsieur d'Amblémont n'a pu vous dire : que les attentions qu'il a eues pour moi ont touché mon cœur, que du premier jour il m'a inspiré une estime et une sympathie qui n'ont fait que croître, et qu'aujourd'hui c'en est fait, je l'aime, et rien ne saurait plus me détacher de lui. Oui, répétai-je avec force, je l'aime, et je l'avoue sans honte, puisque c'est la seule excuse d'une démarche si extraordinaire. Je sais tout ce qu'elle a de contraire aux usages, et je vous supplie de ne point vous en alarmer. J'aurais voulu éviter cette extrémité; mais quand je me suis vue sur le point d'être contrainte à un établissement qui m'était odieux, je n'ai point balancé : vous me voyez ici pour offrir à Monsieur d'Amblémont tout ce que j'ai, et lui demander d'unir ma vie à la sienne. J'y ai bien réfléchi, je sais que ma raison est d'accord avec mon cœur. Ah! Madame, voyez que je vous parle comme à une mère; mon sort est dans vos mains : mais s'il fallait que monsieur d'Amblémont repoussât mon amour, je serais contente quand même de ne plus pouvoir le donner à un autre et de me retirer dans un couvent pour le reste de mes jours... »

Je me tus, et d'un mouvement que je ne pus retenir, je pris ses mains et je les tins embrassées. Elle eut la bonté de me laisser faire.

« Vous me voyez tout émue, ma chère enfant! dit-elle enfin. Ce que vous avez fait est extraordinaire, en effet, mais ne peut venir que d'une âme bien née. » Elle ajouta, comme se parlant à elle-même : « Le véritable amour est chose si rare aujourd'hui... » J'osai lever les yeux, et je vis que des larmes mouillaient les siens. « Mais dites-moi, reprit-elle, comment vous avez pu venir à bout de votre dessein?

Je lui en fis le détail aussi exactement qu'il me fut possible; là-dessus elle se mit à me faire cent questions adroites et délicates sur ma mère, sur son humeur, sur la contradiction qu'elle avait apportée à mes sentiments, sur ce que je lui avais écrit dans ma lettre, et mille autres choses encore; non sans me faire sentir mes torts et ses inquiétudes; mais non sans me regarder aussi avec une sorte de tendresse curieuse, et, dois-je le dire, peut-être avec une admiration secrète pour mes réponses. Son indulgence m'enhardissait, et cette noblesse simple qui était répandue sur son visage; je crois que je plaidai bien ma cause. Enfin elle me dit :

« Je ne puis croire que mon fils ne soit extrêmement touché de ce que vous venez de faire, Mademoiselle. Mais, avant que de le lui apprendre, permettez-moi de vous faire préparer un appartement et de vous engager à prendre un peu de repos. »

« Je vous remercie, Madame, dis-je; je ne saurais prendre de repos tant que je serai dans l'attente et l'humiliation où vous me voyez. Souffrez que je demeure ici pendant que vous parlerez à monsieur d'Amblémont. »

De nouveau, la seule pensée de ce qu'elle allait faire me fit rougir et trembler. « C'est juste, me dit-elle, excusez-moi. » Elle me considéra un instant avec une sorte de tendre pitié; puis elle passa dans la pièce voisine.

Elle n'y était pas d'un instant que la tapisserie se souleva brusquement et M. d'Amblémont parut. Il s'arrêta sur le seuil, comme pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve, et s'avançant vers moi : « Dois-je en croire mes yeux, Marie-Anne? » dit-il d'une voix tremblante. Je compris

qu'aucune parole ne pourrait sortir de mes lèvres; je baissai la tête et j'éclatai en sanglots. Voyez la belle déclaration!

Il prit mes mains, et je sentis qu'il les baisait avec un transport respectueux. En même temps, comme il était moins sot que moi, bien qu'il fût aussi fort troublé — j'en jugeais au son de sa voix: « Est-il possible, Marie-Anne, que vous m'ayez aimé jusque-là? Je ne saurais le croire, si je ne considérais que mes mérites. Et pourtant je vous aime, moi aussi : ah! je l'ai bien senti, du jour qu'il m'a fallu vous quitter... Ces doux liens que je voulais ignorer, lorsque j'ai dû les briser, m'ont déchiré le cœur. Trop d'obstacles, et sur tous les autres la comparaison que je pouvais faire de mes mérites aux vôtres, m'eussent empêché de vous le dire; mais puis-je le taire, aujourd'hui que vous avez effacé toutes les distances... »

Ah! les douces paroles, et comme j'eusse fait, pour les entendre, mille fois plus encore que je ne venais de faire! Je pleurais toujours, mais je regardais maintenant à travers mes larmes l'homme que j'aimais, et qui voulait bien de mon amour, et qui m'avait donné le sien sans attendre...

Je ne sais combien de temps nous fûmes ainsi; enfin M. d'Amblémont me laissa et fit quelques pas dans la pièce, de l'air d'un homme qui se concerte; puis revenant à moi : « Ne vous semble-t-il pas, dit-il, que la considération de Madame votre mère et l'espoir de la mettre dans nos intérêts me commandent de partir sur-le-champ pour m'assurer de son consentement? Je ne vois point de meilleur parti... » Je ne m'attendais pas à ce coup : j'avoue qu'il me fit revenir un peu rudement du ciel sur la terre. M. d'Amblémont vit que je changeais de couleur; il prit ma main tendrement : « Ne vous troublez point, dit-il; en quelques jours, je puis être de retour; au reste, si vous ne le souffrez point, je me contenterai de lui écrire. Mais croyez-moi, nous ne saurions trop la ménager. J'ajoute qu'un homme d'honneur ne saurait agir autrement, et qu'il y va de votre réputation comme de la mienne, cela seul suffirait. — Faites donc, murmurai-je; je m'en remets à vous. » Il me considéra un instant; et tantôt il me regardait, tantôt il semblait fuir mon visage. Il faut croire que j'étais bien abattue; car

enfin la pitié l'emporta : « Je vais écrire sans tarder, dit-il, et je ferai partir un homme avec un bon cheval, avant le soir. Il sera demain au matin à Reims, et ma lettre pourra être rendue le lendemain à Paris. Peut-être le sera-t-elle en même temps que la vôtre : c'est ce que je souhaiterais. Ayez confiance, Marie-Anne, ajouta-t-il, en m'attirant dans ses bras, la fortune sourit aux audacieux! » Mais il me parut, je ne sais pourquoi, que lui-même n'était pas bien en repos.

Pendant qu'il s'occupait à écrire, je reçus les soins de sa mère, qui m'obligea de prendre quelque nourriture et me conduisit dans la chambre qu'elle m'avait fait préparer. Je me laissais faire et je la remerciais de mon mieux; mais je n'avais l'esprit occupé que de mon bonheur et de mon inquiétude : pour tout le reste, je vivais comme dans un rêve. Elle vit que je ne voulais point me reposer et me permit de redescendre avec elle. M. d'Amblémont me cherchait justement pour me lire la lettre qu'il venait de terminer. Il marquait à ma mère la surprise que lui avait causée mon arrivée à Fagnières; il excusait habilement ma démarche et lui donnait le tour le moins offensant pour l'autorité d'une mère; enfin il s'étendait surtout sur la résolution où nous étions de ne rien faire qui fût contre ses volontés, et l'espérance que nous voulions garder de les fléchir. Bref, c'était la lettre d'un homme qui avait à la fois du monde et des sentiments, ce qui ne me surprit point. Nous l'approuvâmes d'un commun accord; moins d'une heure après, un courrier l'emportait au galop.

Je ne pouvais m'empêcher pourtant de me demander si ces ménagements n'allaient point à l'encontre de nos intérêts. Je connaissais assez le caractère de ma mère pour penser qu'elle ne céderait que devant le fait accompli. Elle était capable de l'accommoder à ses vues et d'en paraître même satisfaite; mais tant qu'elle penserait pouvoir y faire obstacle, aucune déférence, aucune supplication ne la toucherait. J'avais agi là-dessus : pourquoi ne pas poursuivre? Sans compter qu'un si beau commencement m'avait mise en goût d'autre chose... Hé! quoi, M. d'Amblémont m'aimait, il voulait bien me le dire; ce qui m'avait paru le plus invraisemblable était vrai — et le reste souffrait difficulté! J'avais

arrangé dans mon esprit que je lui demanderais de faire appeler un prêtre et de m'unir à lui sur l'heure. Je voyais maintenant que je n'oserais pas le lui dire, et il ne semblait pas y songer... Les heures passaient : à peine avais-je connu mon bonheur qu'il était empoisonné par cette inquiétude. Je comprenais que M. d'Amblémont voulait attendre la réponse de ma mère. Et si elle nous était contraire, n'aurait-il pas encore plus de répugnance à passer outre? M'aimait-il au vrai? L'amour est-il si réfléchi? Et ne savais-je point par ailleurs que M. d'Amblémont n'était pas d'un caractère à garder des mesures en tout ce qu'il faisait? Puisqu'il faut tout dire, n'avais-je point compté là-dessus secrètement? Oh! je voyais bien ses combats intérieurs; tantôt il m'entourait de soins passionnés et touchants, tantôt il paraissait sombre et soucieux; peut-être prévoyait-il des suites auxquelles je n'avais point songé; sans doute avait-il trop de bonnes raisons... Mais devais-je donc en être la victime? L'énervement de cette attente me devenait insupportable. Je finissais par éviter la présence de mon amant. Je demeurais dans ma chambre, à regarder les nuages qui passaient sans trêve au-dessus des sapins; il fallait qu'on vînt m'y chercher. J'essayais de faire bon visage; mais à tout instant les larmes me suffoquaient; je ne voulais point les répandre en public; je me rattrapais la nuit, sur l'oreiller. Était-ce là mon bonheur?

Le troisième jour, je me sentais au bout de mes forces. L'idée me vint de m'en aller : à peine se fut-elle emparée de mon esprit que je fus incapable d'y faire la moindre résistance. Où irais-je? je n'en savais rien, mais il fallait partir. Cette folie qui se tournait en sagesse m'exaspérait. Je fis venir Fortin; il reçut l'ordre d'aller jusqu'à Sedan et de louer un carrosse qui viendrait me prendre le lendemain matin, avant le jour. Il me dit qu'il n'avait plus d'argent; je rougis en ouvrant mon escarcelle; il se trouva heureusement que j'avais encore quatre louis d'or, je lui en donnai deux.

Je lui avais enjoint de garder un silence absolu sur mes instructions. Je crois bien qu'il l'observa; mais dans la promiscuité du domestique, il ne put tenir entièrement secrets ses préparatifs. La nouvelle de notre départ se répandit à l'office, où, comme on pense bien, les curiosités étaient

fort éveillées à notre endroit; elle parvint jusqu'aux oreilles de madame d'Angecourt.

Vers six heures du soir, je me trouvais dans ma chambre, lorsque j'entendis frapper à ma porte. C'était madame d'Angecourt. « Mon fils est là, dit-elle, qui voudrait vous parler. Voulez-vous le recevoir? » Je fis signe que oui; M. d'Amblémont entra aussitôt. « Qu'apprends-je, Marie-Anne, dit-il, vous voulez partir! — Il est vrai, dis-je, j'étais prête à vous faire mes adieux. Je retourne à Paris, pour attendre la décision de ma mère. — Et pourquoi ne pas l'attendre ici? » fit-il. Cette fois, je ne sus que répondre : j'aurais eu trop de choses à dire. Il y eut un silence, pendant lequel M. d'Amblémont me considéra; il vit tout ce qui se passait en moi.

« Non! je ne le souffrirai point, dit-il. Ah! c'est trop de contrainte enfin! Si je n'eusse écouté que mon cœur, je vous aurais épargné, ainsi qu'à moi-même, tous ces tourments inutiles. Marie-Anne, vous m'avez demandé d'être ma femme, vous la serez dès ce soir... » Et se tournant vers sa mère : « Pardonnez-moi, Madame, de ne vous point obéir. Sans doute, votre conseil était le plus sage; mais il est des occasions où un peu de folie vaut mieux que beaucoup de raison. N'est-ce pas, ma chère âme? dit-il en revenant à moi. Ah! qu'avez-vous dû penser de celui qui vous aime? Combien il m'en coûtait de répondre à votre générosité par tant de froid calcul! C'était pour vous, vous le savez : je ne fais point tant de cas de ma réputation ni de ma fortune... Mais je n'y veux plus penser, je veux que vous soyez ma femme, et nous l'emporterons s'il le faut sur le monde entier... » Il mit un genou en terre et me baisa les mains avec une tendresse passionnée. Je le regardais à travers mes cils baissés, sans rien dire; l'extrême joie m'a toujours rendue sotte. « Voyez comme elle est jolie, ma mère, ajouta-t-il en considérant mon trouble : après ce qu'elle a fait, et qui passe les plus beaux traits d'amour qu'on entend louer, quelle simplicité touchante! » J'allai vers madame d'Angecourt, qui se tenait un peu en arrière : « Donnerez-vous votre consentement, Madame, dis-je, à ce que veut Monsieur votre fils? » Elle voulut bien répondre qu'elle le donnait de bon cœur, et que je serais désormais sa fille. Je mis ma main dans celle de M. d'Amblé-

mont. « Je serai à vous pour la bonne et la mauvaise fortune, dis-je. Quoi qu'il advienne, je serai bien heureuse, puisque vous m'aimez et que je vous aime... »

Il fut décidé que nous serions mariés cette nuit même. M. d'Amblémont fit seller un cheval, et partit pour le hameau de Cergnies, qui était à moins d'une demi-lieue, afin de demander le curé. C'était un excellent homme, qui avait toutes sortes de raisons d'être dévoué à la famille. Il fit pourtant quelque difficulté, paraît-il; mais la reconnaissance ni l'intérêt ne lui permettant de s'excuser absolument, il finit par consentir à ce qu'on lui demandait; à la nuit tombée il se rendit au château.

Ce fut un branle-bas dans la maison durant toute la soirée. Les serviteurs s'employaient à orner la chapelle, à répandre partout un air de fête, à préparer un grand repas pour tout le domestique. M. d'Amblémont était tout changé : ce n'était plus le même homme que la veille. Je jugeais par là de la contrainte qu'il avait dû se faire. Plus de préoccupation, plus de mélancolie; mais la joie de l'homme qui n'a plus à consulter sur son devoir. Souvent, déjà, j'avais vu luire dans son regard cette flamme d'un sang généreux, qui le portait naturellement aux actions les plus difficiles et les plus rares; et n'était-ce point ce qui m'avait séduite en lui? A d'autres moments, j'en eusse peut-être fait mes réflexions : pensait-il donc que nous allions sans faute au-devant de l'épreuve et du danger? Mais j'étais trop heureuse pour m'y arrêter; j'aimais mieux me laisser gagner à son ardeur; j'entrais avec lui dans un certain goût d'héroïsme qui me ravissait.

Enfin, vers onze heures, tout fut prêt. La cérémonie fut très simple. M. d'Amblémont me mit au doigt un anneau qui venait de sa grand mère maternelle, et qui se trouva fait à ma mesure. Le curé nous dit quelques paroles fort touchantes, qu'on n'eût pas attendues d'un paysan grossier; il faillit à nous tirer des larmes. Enfin il n'est rien de plus tendre et de plus noble que le petit discours que madame d'Angecourt nous tint au sortir de la chapelle. J'avais vraiment trouvé en elle une seconde mère. Ah! si la mienne eût été là et qu'elle eût pu lire dans nos cœurs, dois-je penser qu'elle n'eût pas

été touchée, et qu'elle ne m'eût pas accordé son indulgence?

On n'attend pas que je m'étende longuement sur les jours qui suivirent. J'y ai goûté de trop douces heures pour qu'il me soit possible de les redire; et le pourrais-je que je ne saurais m'y résoudre : elles ont quelque chose de sacré pour moi. Nous faisions avec M. d'Amblémont de longues promenades sous les arbres qui entouraient le château; ils gardaient encore la majesté de l'hiver, mais le printemps qui venait commençait d'y ajouter sa parure; des milliers de fleurs s'entr'ouvraient sous nos pas, le soleil jouait dans les allées, et les corneilles, empressées autour de leurs nids, faisaient au-dessus de nos têtes un ramage qui n'avait point de fin. Ah! je crois les entendre encore, et le bruit du vent sous les voûtes des chênes, faisant une musique grave à nos propos d'amour... Toutes sortes de pensées nouvelles s'éveillaient en moi. Je me sentais devenir à mon tour l'enfant de ce pays mélancolique et sauvage, de ces murs qui gardaient sous la mousse et la vétusté tant de grandeur simple et fière. J'entrais dans le passé des générations qui y étaient nées, je pénétrais mieux le caractère de mon mari. Comme j'avais été élevée loin de tout cela, dans un petit goût de plaisir et un tourbillon de vanité qui me semblaient misérables! Je faisais raconter à M. d'Amblémont son enfance, ses exercices à l'Académie de Reims, ses campagnes; à mon tour je lui disais qui j'étais; je ne m'épargnais pas sur mes défauts; je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de douceur à montrer le plus secret de soi-même... Au reste, j'avais beau me noircir, je n'aurais jamais fait revenir M. d'Amblémont de sa prévention. Il avait décidément envie de m'admirer. Il s'arrêtait tout à coup pour me regarder; je voyais que j'étais encore à ses yeux une enfant, une enfant qui eût fait pour l'amour de lui l'action du monde la plus déraisonnable et la plus sublime. Il mêlait dans son attendrissement je ne sais quels respects qui finissaient par me fâcher : Mais enfin, Monsieur, disais-je, finirez-vous par me faire croire que je suis venue du ciel vers vous?

Pourtant il y avait une sorte de secret accord entre nous pour ne point parler de l'avenir. Le jour était venu que j'aurais pu avoir une réponse de ma mère; je l'attendais en

vain. Enfin, un matin, je vis à M. d'Amblémont un front si soucieux que je me décidai à l'interroger. Il me dit qu'il croyait opportun, puisque nous ne recevions pas de réponse, de partir et d'aller plaider notre cause nous-mêmes auprès de ma mère. Il n'ajouta point que c'était une dernière ressource qui lui venait à l'esprit pour conjurer l'orage qu'il voyait venir. Il avait en effet écrit secrètement à mon frère de le tenir au courant, il avait reçu de lui une réponse alarmante. Sans être fort en colère, ma mère avait pourtant rendu plainte d'un rapt de séduction, commis dans la personne de sa fille, *par gens inconnus*. Elle se déclarait résolue de poursuivre les séducteurs, conformément aux Ordonnances, à mesure qu'elle en ferait la découverte; néanmoins elle entendait différer les poursuites, jusqu'à nouveaux éclaircissements.

Le vague où ma mère avait laissé la plainte, la liberté qu'elle se ménageait d'y renoncer, montraient assez clairement qu'elle n'était pas dans le dessein de nous traiter à la rigueur. J'ai su depuis qu'elle avait d'abord pris en plaisanterie toute cette *enfance* (c'était du moins le tour qu'elle voulait lui donner) et qu'elle me pressait seulement de revenir auprès d'elle. Le malheur voulut qu'au moment où sa lettre allait partir, mes oncles arrivèrent chez elle. Ils n'eurent pas de peine à la persuader que M. d'Amblémont devait être mêlé dans cette intrigue et avait favorisé mon évasion; qu'elle paraîtrait donner les mains à un crime abominable; qu'il y allait de mon honneur et du sien; enfin qu'il fallait suivre un tout autre plan. Ma mère les écouta : ce fut l'origine de tous nos malheurs.

J'ai dit que M. d'Amblémont m'avait tenue dans l'ignorance des nouvelles qu'il avait reçues. L'excès de sa délicatesse fut-il imprudent? Ou bien faut-il voir là un nouvel effet de la fatalité qui s'acharnait contre nous? Enfin je fis l'enfant gâtée, je le suppliai d'attendre deux jours encore. Il se rendit à mes instances. Le soir, ayant pu juger combien il était préoccupé, je me repentis et je lui proposai de partir. Il me regarda avec une sorte de tendre folie : « A quoi bon! » dit-il; et nous ne partîmes point.

Le lendemain, au matin, j'étais encore au lit, lorsque

j'entendis du bruit sous mes fenêtres, et peu après un grand vacarme de bottes dans le corridor. « C'est ici! » dit une voix derrière ma porte; en même temps, on frappa rudement. Desnoyers était auprès de moi; elle se précipita d'aller voir. A peine elle eut entr'ouvert la porte qu'on la lui poussa brusquement au visage, et savez-vous qui je vis entrer? Mon oncle Peiresc, suivi d'un laquais, d'un postillon, enfin de deux archers auxquels il avait fait mettre la bandoulière. Tout ce monde entra chez moi comme dans un corps de garde. A peine étais-je revenue de ma surprise que mon oncle s'avança jusqu'à mon lit. « Ha! ha! voilà donc notre fugitive! dit-il. Or çà, Marie-Anne, il s'agit de me suivre; j'ai mission de vous ramener sur-le-champ à Paris. » Je le regardai. Il ne semblait pas se douter du ridicule de sa contenance : il avait mis le poing sur la hanche, une épée pendait à son côté, et deux grands pistolets sortaient des poches de son habit. « Si vous voulez que je vous réponde, fis-je, commencez par mettre dehors tous ces gens, et par me faire des excuses de votre grossièreté... » Cela lui fit perdre un peu de son assurance; il se tourna vers les archers et leur fit signe de se retirer. Puis revenant à moi : « Or çà, reprit-il, il ne s'agit pas de barguigner; habillez-vous promptement et me suivez. » Et il porta la violence jusqu'à me tirer par le bras comme s'il voulait me faire lever devant lui. A cette fois, j'eus un peu peur; M. d'Amblémont n'était pas là, peut-être on s'était saisi de lui déjà. « Si vous me touchez, dis-je, — j'hésitai, car je ne savais quoi dire — ma mère le saura... » Je fus bien inspirée; il avait grand'peur de ma mère, qui le reprenait sur ses vilaines manières; il me laissa donc tranquille, et mettant ses mains derrière son dos, il se mit à marcher comme un furieux par la chambre. « J'attendrai que vous m'obéissiez, dit-il; j'ai le pouvoir de vous contraindre. » Pendant qu'il me tournait le dos, je fis signe à Desnoyers de m'apporter mon pistolet, qui était dans le cabinet à côté, et le posant sur mon lit : « Maintenant, mon oncle, dis-je nous pourrons faire la conversation sur le même pied. N'avez-vous pas honte, de pénétrer ainsi dans la chambre d'une femme, avec une troupe de marauds recrutés je ne sais où ? Fi ! que c'est grossier à vous! — Il ne s'agit point de cela, dit-il, un

peu penaud; sachez que je viens vous chercher par ordre du Régent. — Vraiment? dis-je; hé bien, montrez-moi ces ordres, je serais curieuse de les voir. » Il feignit de vouloir les tirer de sa poche; après bien des recherches, il me montra de loin un papier qui n'était autre qu'un livre de tablettes; je le reconnus aisément. « Voilà un bel ordre, dis-je; il n'y manque que la griffe du Conseil! » et j'éclatai de rire. Il s'emporta, déclara que j'étais une péronnelle, et qu'il saurait me mettre à la raison; enfin, ayant eu le temps de trouver quelque autre ressource dans sa cervelle, il prétendit être muni d'une lettre de ma mère, qui le chargeait de me ramener. « Je suis prête à partir si vous me faites voir cette lettre », dis-je. Il eut beau m'assurer qu'il l'avait laissée en bas : c'était encore une fable. Alors je me crus la maîtresse de changer les rôles; je lui déclarai que toute cette comédie était ridicule, qu'il n'avait aucun droit ni aucun pouvoir sur moi; et, lui découvrant la vérité, je lui dis que j'étais mariée, que M. d'Amblémont était désormais mon seul maître, et que j'entendais demeurer avec lui à Fagnières. Puis, le prenant sur un ton plus doux, je me mis à lui faire valoir toutes les raisons qu'il avait de se réjouir de mon mariage plutôt que de s'en chagriner. Je fis briller à ses yeux l'ancienneté de la famille de M. d'Amblémont; diverses circonstances avaient retardé son élévation, mais le crédit de mère et la fortune que j'apportais à mon mari pouvaient le pousser très haut : enfin je flattai de mon mieux sa manie. Il se défendait mal contre mes raisons, auxquelles il ne répondait guère que par des grognements; ou bien il convenait ingénument : « Vous avez trop d'esprit, ma fille, voilà qui est certain; mais vous habillerez-vous, morbleu? »

J'étais prête à lui faire entendre raison, lorsque M. d'Amblémont faillit à tout gâter. Desnoyers avait averti un laquais, qui s'était mis aussitôt en quête de son maître; il avait fini par le trouver, qui était allé voir une terre avec un paysan. Au premier rapport, M. d'Amblémont était accouru dans une inquiétude mortelle; la vue des archers en haut des degrés acheva de le mettre hors de lui; quand il parut dans ma chambre je vis qu'il allait faire quelque éclat. Il s'avança vers mon oncle : « J'espère que vous me rendrez raison,

Monsieur, de votre présence ici, et de l'inqualifiable équipage dans lequel on me dit que vous y êtes entré... » C'était justement l'affaire de mon oncle; il s'entendait mieux à l'altercation qu'à toute autre chose. Il mit la main sur le pommeau de son épée : « Et quel compte aurais-je à vous rendre, Monsieur, s'il vous plaît? N'est-ce point assez que vous soyez le ravisseur de ma nièce, et ne lui tiens-je point lieu de père? » Il commençait à jaunir et à rouler ses gros yeux; je craignais que M. d'Amblémont ne se précipitât sur lui; et moi clouée dans mon lit, sans même un déshabillé à jeter sur mes épaules pour aller les séparer... Enfin je parvins à saisir mon mari par le bras : « Écoutez-moi, de grâce, et calmez-vous; il y a un malentendu que je vous expliquerai plus tard. » Puis, m'adressant à mon oncle : « Je vous prie de l'excuser, dis-je, la vue de vos archers l'avait échauffé. Vous me voyez toute disposée à vous obéir : j'ai hâte d'aller trouver ma mère et de mettre les choses dans leur vrai jour; car je ne doute pas qu'elle m'approuve. Mais nous ne saurions partir avant demain : souffrez que je vous fasse préparer un appartement. N'est-ce pas, Monsieur, dis-je à mon mari, vous serez heureux de faire connaître Fagnières à mon oncle, qui est si bon connaisseur... » M. d'Amblémont voulut bien entrer dans ces vues; il ajouta quelques excuses sur sa vivacité, et mon pauvre oncle n'eut d'autre ressource que de se laisser emmener par un laquais, tout en caressant avec rage son menton qu'il n'avait pas fait raser depuis trois jours.

Jusqu'à présent, ce n'était pas mal joué. Aussi, quand mon oncle fut sorti, et que la frayeur ne m'empêcha plus de me représenter au naturel cette pauvre comédie, il me prit une telle envie de rire que je fus cinq minutes sans pouvoir retrouver la parole. Mais M. d'Amblémont semblait plus pressé d'entendre mes explications que mes éclats de rire. Je me mis à lui raconter tout ce qui s'était passé devant qu'il arrivât; je finis par le dérider; nous fûmes une heure à bavarder le plus joyeusement du monde; cependant j'étais toujours dans mon lit; et puis je croyais entendre la voix de mon oncle : « Morbleu! ma nièce, vous habillerez-vous? » et c'étaient de nouveaux rires.

Hélas! ma victoire ne devait pas être bien longue. Vers

cinq heures, une autre chaise gravissait à son tour la colline de Fagnières et entrait dans la cour du château : elle amenait mon oncle de Benauges. Le malheur voulut que nous fussions à ce moment-là, M. d'Amblémont et moi, tout au bout du jardin potager. Le temps de venir nous avertir, ce fut assez pour que mon oncle de Benauges vît Peiresc; il apprit de lui le mauvais succès de la violence, et qu'il fallait se rabattre sur la douceur et la ruse. Il lui fit confesser sa maladresse, et obtint qu'il lui donnât la carte blanche pour tout conduire à sa guise. Du moins je pense que les choses durent se passer ainsi : car de ce moment, Peiresc ne fut plus qu'un petit garçon, qui opinait du chef à tout ce que disait mon oncle de Benauges.

Nous les trouvâmes ensemble en revenant du jardin. Du plus loin qu'il m'aperçut, mon oncle accourut vers moi : « Hé bien! fit-il en me baisant les mains, que je suis heureux de vous voir en bonne santé, ma chère nièce! Vous nous avez donné de terribles inquiétudes, à votre mère et à moi... » Puis il se tourna vers mon mari, lui serra les mains avec une amitié affectée, et scrutant son visage : « Quelle imprudence, murmura-t-il, une enfant si jeune... Vous l'aviez fait accompagner par une personne sûre, je pense? — Pardonnez-moi, Monsieur, dit mon mari; j'ai été surpris autant que vous par l'arrivée de Mademoiselle; c'était la chose du monde où je pouvais le moins m'attendre. » N'ayant point eu la réponse qu'il souhaitait, mon oncle revint à moi et me fit mille caresses, s'enquérant de mon voyage dans le plus petit détail, si je n'avais pas fait de mauvaise rencontre, si j'avais trouvé des chevaux aux relais, et cent autres questions dont il fallait se démêler comme on pouvait; mon Dieu! comme il était habile! Cependant il s'interrompait souvent pour admirer la beauté du lieu, la vue qu'on avait sur la vallée et sur les forêts qui entourent Sedan; il faisait à M. d'Amblémont des compliments qui paraissaient sincères; enfin il y avait dans tous ses propos, outre la politesse qui lui était habituelle, une sorte d'ouverture qui semblait témoigner du plaisir qu'il éprouvait à se trouver parmi nous. Comme je me décidais à lui demander dans quelles dispositions ma mère se trouvait à notre endroit, je vis tout à coup son visage se rembrunir : « Hélas! ma chère

enfant, fit-il en s'arrêtant de marcher, je ne saurais vous dire qu'elles sont fort bonnes. » Quelques instants après, il profita de ce que M. d'Amblémont causait avec mon oncle Peiresc pour me tirer à l'écart. « Il faudra que vous me permettiez de vous entretenir sérieusement, me dit-il. J'ai des choses graves à vous apprendre et qui ne souffrent point de retard, si nous voulons prévenir leurs conséquences. Hé! bien, serons-nous en sûreté dans cette charmille? » Nous revînmes de quelques pas en arrière; il prit mes mains, me regarda au visage :

« Allons, ne nous laissons point troubler, ma chère enfant, l'orage n'est pas encore si proche que nous ne puissions le détourner. Mais enfin, il faut que vous sachiez que votre mère est dans une irritation facile à comprendre; je l'ai vue plusieurs fois, tous mes discours ont été inutiles; je n'ai pourtant rien oublié pour la fléchir; mais plus je m'efforçais de vous excuser, plus elle rejetait la faute sur monsieur d'Amblémont. « Il a trahi ma confiance, s'écriait-elle, il a perdu d'honneur une enfant de seize ans, et vous ne voudriez pas que j'en eusse satisfaction! — Arrêtez! mon oncle, fis-je, tout cela est faux. — Je n'ai point manqué de le dire, reprit-il; mais pouvait-on m'entendre? Ne sentez-vous point que toutes les apparences sont contre lui? Qui consentirait d'attribuer à une enfant de votre âge une résolution aussi forte, suivie d'une exécution aussi facile et aussi heureuse? Quelle apparence que le seul homme qui fût intéressé dans l'affaire n'y eût point mis les mains? — Mais je le prouverai, m'écriai-je, je le montrerai. — Ces sortes de preuves sont bien difficiles à établir, reprit mon oncle; d'ailleurs l'opinion est déjà contre vous; l'affaire a fait du bruit, on ne ménage point M. d'Amblémont; vos juges seront prévenus. — Quels juges? » fis-je, effrayée. Mon oncle toussa légèrement. « Je veux dire, s'il fallait que l'affaire allât jusque devant les juges. — Mais est-ce possible? m'écriai-je. — J'espère que nous pourrons l'éviter, dit-il; pour ma part, vous me voyez résolu à tout faire pour épargner ce scandale et ce déshonneur sur notre famille; si votre intérêt n'était point assez pour moi, le mien me le commanderait... — Vous m'épouvantez, mon oncle, dis-je; quel crime avons-nous donc commis? — Hélas! ma

chère enfant, les Ordonnances sont fort sévères sur cet endroit; M. d'Amblémont ne saurait échapper à des poursuites, s'il n'a de puissants protecteurs. D'autre part, je n'ai pu prévaloir sur l'esprit de votre mère pour l'empêcher de rendre une plainte, qui se trouve fondée du seul fait que vous n'avez point requis son consentement pour votre mariage; elle l'a fait dans le premier emportement de la colère; je suis arrivé trop tard et toutes mes représentations n'ont servi de rien... »

Il vit que je pleurais : tant de dureté dans une mère me déchirait le cœur. « Je comprends votre douleur, Marie-Anne, dit-il; mais ne vous hâtez pas d'accuser votre mère; les bienséances l'ont en quelque sorte poussée à cette extrémité. Au reste, ne croyez point que tout soit perdu. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de revenir à Paris, avant que les choses soient engagées trop avant. Cette marque de déférence à l'égard de votre mère serait de nature à la toucher peut-être. Si vous pouviez obtenir de monsieur d'Amblémont qu'il vous laissât aller, je ne doute pas que ce soit le meilleur parti; car pour lui, malheureusement, il ne faut point qu'il songe à se faire voir dans le moment; il ne pourrait qu'achever la ruine de nos plans... — Mon oncle, dis-je, je suis prête à me rendre à vos conseils; mais il me sera bien dur, je l'avoue, de quitter monsieur d'Amblémont; ne pourrait-il du moins nous accompagner? — Ah! ma chère nièce, dit-il, je serais le dernier homme à vouloir vous contraindre; j'ai cru devoir vous parler, non comme à une enfant, mais comme à une femme raisonnable et courageuse; encore ai-je dû pour cela me faire une extrême violence. Je ne sais s'il m'a jamais paru plus dur de faire mon devoir, ajouta-t-il en me regardant tendrement : vous êtes heureuse, Marie-Anne, j'ai lu votre bonheur sur vos traits d'un coup d'œil, et je m'en voulais à mort de venir le troubler. — Ah! mon oncle, m'écriai-je en me jetant dans ses bras, quels remerciements je vous dois! Vous nous sauvez la vie, je m'en remets à vous, et je tâcherai de décider mon mari à ce que vous jugerez nécessaire. — Je reconnais là votre grandeur d'âme, Marie-Anne, dit-il; j'espère qu'elle sera récompensée, et que, dans quelques jours, vous

pourrez mander à monsieur d'Amblémont de vous rejoindre. »

Là-dessus nous sortîmes de la charmille et nous revînmes vers le château. Il fut convenu que nous partirions dès le lendemain matin. Mon oncle accepta de souper avec nous et de passer la nuit au château; mon oncle Peiresc s'excusa au contraire, en disant qu'il retournerait pour la nuit à l'auberge, où il avait des ordres à donner.

Cependant j'avais grande hâte d'entretenir mon mari, et il n'était pas moins impatient de savoir les nouvelles. Je fus d'abord un long moment suspendue à son cou, sans pouvoir lui donner autre chose que des larmes et des caresses. Enfin, m'étant apaisée, je lui fis un récit fidèle de ma conversation avec mon oncle de Benauges. Je voyais bien qu'il était encore en défiance de la bonne foi de celui-ci. Mais quand il sut ce que mon oncle m'avait dit de la plainte rendue par ma mère, et qu'il vit que tout le détail s'en rapportait exactement à ce que lui-même avait su par mon frère, ses doutes furent ébranlés. J'achevai de les dissiper en lui répétant, dans ma naïveté, combien mon oncle m'avait paru touché de notre bonheur et désireux de l'assurer à tout jamais. Quand je le vis gagné, je me décidai à lui rapporter le conseil que mon oncle m'avait donné. Un éclair de douleur parut dans ses yeux aussitôt : « Marie-Anne, demandez-moi tout ce que vous voudrez, excepté de vous quitter! Hé quoi! lorsque vous êtes venue jusqu'à moi, au péril de vos jours et de votre honneur, avez-vous écouté la prudence et la sagesse? Non, non, ma chère âme, je ne vous laisserai jamais seule au hasard des événements. » Cela était dit sur un ton de fermeté qui ne souffrait pas de réplique; et de quels témoignages de tendresse n'était-ce point accompagné! Ah! le cruel combat qu'il me fallut livrer! Et contre moi-même autant que contre mon mari... Je crois que c'est ce qui me soutint jusqu'au bout; quand je me sentais près d'être vaincue, je m'accusais d'être lâche et sans force; j'ai agi par vertu, je puis le dire, et je n'en ai guère eu la récompense : je ne vois pas ce qui pouvait nous arriver de pire, si M. d'Amblémont m'eût accompagnée! Enfin j'obtins de lui que nous aurions un nouvel entretien avec mon oncle, et que nous déciderions là-dessus.

Ce fut où mon oncle déploya toute son habileté et sa perfidie. Il avait prévu que mon mari n'entrerait pas aisément dans son plan, et qu'il faudrait essuyer à la fois ses raisons et les miennes, ce qu'il ne pouvait faire sans une sorte de dureté et d'obstination fâcheuses. Aussi, quand il pensa que j'avais parlé à mon mari, il s'arrangea pour le joindre seul avant le souper; il l'accabla de prévenances et de protestations d'amitié, il lui jura qu'il était prêt à le servir de toutes ses démarches et son crédit; enfin, soit qu'il eût réussi à le convaindre, soit qu'il l'eût mis dans l'impossibilité de désobliger un homme qui lui témoignait tant de zèle, il fit si bien qu'il obtint ce qu'il voulait. M. d'Amblémont n'eut que la ressource de se résoudre à nous suivre secrètement à cheval; c'est ce qu'il fit en effet; je dirai plus tard ce qui en advint.

Le souper, qui avait commencé assez tristement, s'acheva pourtant dans la cordialité et la bonne humeur. Mon oncle Peiresc fut le premier à réjouir la compagnie de sa bravade du matin. Quant à mon oncle de Benauges, il employa toute sa finesse à nous rassurer; il avait gagné jusqu'à madame d'Angecourt; on eût dit qu'il était notre sauveur. On but au succès de mon voyage, et nous finîmes par être tous assez joyeux, ou du moins d'un esprit assez tranquille.

Je pris prétexte de mon départ pour me retirer de bonne heure. J'avais hâte de passer cette dernière soirée tête à tête avec mon mari. Quand je fus seule avec lui, je ne tardai pas à comprendre qu'il gardait bien des inquiétudes qu'il s'appliquait à me cacher. Je sentis que je m'étais abandonnée trop vite à l'espérance; c'était le tour du découragement; une mélancolie me prit; la tête sur l'épaule de mon mari, je pleurai presque toute la soirée. Le vent soufflait tristement au dehors; on entendait courir sa plainte dans les couloirs du château; il y avait des silences qui me faisaient peur.

Minuit sonna. Une journée si pleine d'émotions m'avait épuisée; je demandai à me retirer. M. d'Amblémont voulut me retenir. Il y avait dans sa voix, dans ses regards, je ne sais quoi de timide et de passionné tour à tour, qui me remuait étrangement. Enfin je m'arrachai de ses bras : « Faites-moi grâce, suppliai-je, je suis prête à défaillir de fatigue. » Il me

laissa aller, avec une sorte de contrainte et de tristesse que je vois encore. Mais, une fois seule dans ma chambre, moi qui mourais de lassitude je ne pus m'endormir. Je ne sais quelle fièvre me tenait, le remords, l'appréhension, la tendresse; et sur toutes choses, le sentiment d'un bonheur qui était déjà près de finir peut-être... Comme les pensées couraient dans ma tête et le sang dans mes veines! Un moment, je crus entendre des pas derrière ma porte. Mon cœur battit à se rompre; je prêtai l'oreille, il me sembla que les pas s'éloignaient. Un flot de sentiments inconnus et brûlants m'envahit; un instinct m'avertit que je ne connaissais pas encore jusqu'où devaient aller la grandeur et le sacrifice de l'amour. Et si par hasard j'étais sur le point d'être arrachée pour toujours à mon mari? Un élan m'emporta : je me levai, je courus jusqu'à la chambre de M. d'Amblémont. Il veillait encore. « J'ai cru que vous étiez venu tout à l'heure », dis-je. Je mettais mes mains devant mon visage; il me prit dans ses bras, me serra sur ses lèvres et sur son cœur. Ah! la nuit tragique, où nous fûmes l'un à l'autre dans la joie et dans les larmes, dans l'ivresse du présent et la terreur de l'avenir; moments suprêmes où deux êtres destinés pour le malheur durent épuiser, comme en une coupe fragile, tout ce qui leur était accordé de bonheur!

Le lendemain, vers neuf heures, j'étais prête pour le départ. J'avais résolu d'être courageuse, je soutins ma résolution. Point de soupirs ni de larmes; ce fut avec un visage souriant que j'embrassai sur le perron madame d'Angecourt et mon mari même. Mon oncle me fit monter dans le carrosse, qui s'engagea sous les arbres. A peine si j'eus le temps de me pencher pour voir une dernière fois la vieille demeure. Quand elle fut disparue, j'avoue que je m'enfonçai dans les coussins, et, sans égard pour la civilité, je fis semblant d'être lasse et de dormir.

Mon oncle ne rompit le silence qu'aux approches de Rethel, pour me dire qu'il fallait nous préparer à descendre. Je reconnus l'hôtellerie où nous avions couché, avec Desnoyers; je vis la fenêtre avec sa treille, et la table où j'avais écrit à ma mère. Il n'en fallait pas plus pour me faire revenir tout à fait à la réalité. Les larmes me montèrent aux yeux; je les

essuyai vite; mais désormais le cours de mes pensées était rompu.

D'ailleurs, à peine nous fûmes remis en route, mon oncle commença de m'entretenir. Il le fit d'abord sur un ton très doux, et avec les mêmes assurances que la veille. Toutefois, je ne sais pourquoi, quelque chose me parut changé dans ses sentiments. Il se mit à me parler de ma mère, et des entretiens qu'il avait eus avec elle. Mais, au lieu qu'il me l'avait dépeinte comme irritée seulement contre M. d'Amblémont, et toute prête à me faire grâce si je montrais quelque déférence, il me fit un tableau beaucoup plus sombre de son humeur et de ses desseins. A l'entendre, il était possible que ma mère ne reculât devant aucune extrémité. « Votre mère, disait-il, est une femme d'un grand mérite, mais elle le gâte malheureusement par un penchant invincible à se régler sur l'opinion et à vouloir la flatter ou l'éblouir, au lieu de ne considérer que le devoir. On a su lui persuader qu'elle donnerait un bel exemple de grandeur en vengeant cette injure, et en sacrifiant à je ne sais quelle fausse vertu les sentiments de tendresse et d'humanité. Je n'ai pu lui tirer cela de la tête. En même temps, cette bizarrerie d'humeur qui faisait d'elle à votre égard une mère tantôt trop faible, et tantôt bien oublieuse, et qui n'est au fond qu'une certaine sécheresse de cœur, ne saurait la retenir, si elle s'est mis dans l'esprit de jouer un personnage sublime... » Mon Dieu! que tout cela était tristement vrai! Ce n'est pas pour accuser ma mère, mais faut-il qu'à l'entendre dépeindre ainsi, rien en moi n'ait protesté qu'on la calomniait? Mon oncle savait ce qu'il faisait : il me trompait en me disant des vérités, il me désarmait en prétendant m'éclairer; la connaissance qu'il avait du caractère de ma mère et du mien lui permettait de se jouer également de l'une et de l'autre. Ah! quelles tortures j'endurais! Je n'osais plus maintenant poser la question qui me brûlait les lèvres; enfin je pris mon courage : « Mais, mon oncle, dis-je, n'allez-vous point me mener à ma mère? Il me semble qu'elle ne pourrait tout au moins refuser de m'entendre... » Il hésita un instant : « Ma chère enfant, je ne sais que vous dire; je comprends votre impatience, je ne voudrais pourtant point qu'elle se tournât contre vous. Nous

allons marcher sur le bord des précipices, le moindre faux pas nous pourrait perdre. — Ah! m'écriai-je, laissez-moi, de grâce, voir ma mère; ne me disiez-vous pas hier que je saurais la fléchir? si je n'y réussis point, c'est que personne au monde n'y réussirait. » Quelque chose de plus fort que tous les raisonnements me disait que ma mère, si elle apprenait une fois mes véritables sentiments et ceux de mon mari, ne pourrait être longtemps sans nous pardonner. Mon oncle vit que là-dessus j'étais intraitable; il finit par céder, non sans faire de grands soupirs, qui marquaient ses appréhensions.

Nous n'allions guère vite, il me semble; je ne savais pas que c'était pour laisser à mon oncle Peiresc, qui avait pris les devants, muni d'instructions fort étroites, le temps de pousser leurs communs desseins. Nous couchâmes à Reims. Le lendemain, mon oncle m'entreprit à nouveau, me disant qu'il avait passé la nuit à réfléchir, qu'il craignait fort que ma démarche ne compromît nos affaires dès le début; qu'au reste il était quasiment certain que ma mère ne voudrait pas me recevoir, et qu'il devait la voir pour la ramener doucement à cette idée. Il acheva par là de me réduire : comme je n'avais plus qu'une pensée, qui était de voir ma mère, il sut me persuader que j'avais encore besoin de lui pour y arriver. Enfin, qu'on me laisse abréger tout cela : j'ai trop de honte et d'horreur à m'en souvenir. Je vois bien clairement toutes mes fautes, mais je m'étonne encore comment j'y suis tombée, à moins que ce soit de l'une à l'autre, par une pente insensible et fatale. Mon oncle fut trois jours à me prendre dans ses filets; mais au bout de ce temps il me tenait si bien que je ne m'attendais plus qu'à lui seul; il avait ruiné ce qui me restait d'espoir et de confiance en ma mère; il avait miné sourdement jusqu'aux sentiments d'affection et d'obéissance que je lui devais.

Vers le soir du troisième jour, nous approchâmes de Paris. Je demandai à mon oncle où il pensait me conduire. Il me dit qu'il avait songé à différents asiles, et qu'il pensait que le plus agréable serait mon ancien couvent, où je serais parmi des amies. C'était le lieu du monde où je pouvais me sentir le plus mortifiée; je lui dis donc que je n'en voulais point.

Il avait prévu mon refus; il me proposa alors un autre couvent, dont la Supérieure était une parente de sa femme, et où je serais fort bien traitée. Il négligea d'ajouter que cette maison n'était point à Paris, et l'on verra quelle retraite il m'y avait préparée.

Comme nous arrivions à Noisy, le carrosse s'arrêta devant l'hôtellerie. Mon oncle m'en donna sur le moment quelque prétexte; nous descendîmes, un souper était préparé; et quelle ne fut pas ma surprise en voyant qu'on nous apprêtait aussi à coucher! Cette fois, mon oncle me parut embarrassé par mes questions. Il me dit qu'il y avait encore une assez longue étape; qu'il lui fallait au reste le temps de prévenir sa parente : en effet je vis qu'il envoyait un homme avec une lettre. Mais ce n'était point pour la Supérieure, c'était pour mon oncle Peiresc, avec lequel tout ceci était concerté. Nous devions attendre les nouvelles qu'il nous ferait parvenir à Noisy. Elles arrivèrent fort avant dans la nuit, rapportées par le courrier qu'on lui avait dépêché; elles durent combler mon oncle de joie. On lui mandait en effet que ma mère, sur le rapport de Peiresc, qui lui avait appris tout à trac que j'étais mariée et décidée à demeurer avec mon mari, ma mère, dis-je, avait rendu une seconde plainte, qui donnait cette fois les noms de M. d'Amblémont et de Desnoyers, et autres complices, s'il y en avait. Le même jour, mon oncle était allé au Châtelet porter une requête au Lieutenant-criminel, afin de faire informer des faits contenus dans les deux plaintes. Il avait agi de son propre mouvement; mais la requête étant dans le nom de la dame de Préfailles, il comptait qu'elle ne pourrait la désavouer. C'était de belle besogne, on le voit; mon oncle de Benauges dut être content de son compère. Peiresc n'avait pas borné là ses menées. Pendant ces deux journées, il avait été trouver en particulier quelques-uns de nos parents; il les avait mis au fait du scandale, sans doute avec force noirceurs qu'il barbouillait de son cru; il avait trouvé chez certains une oreille complaisante; ceux-là ne manqueraient pas à leur tour d'entretenir ma mère dans un esprit de vengeance.

Pendant qu'ils avançaient ainsi leur vilaine intrigue, je ne laissais pas, quel que fût mon aveuglement, de faire des réflexions assez sombres. Étant descendue le lendemain,

dès l'aube, j'appris que mon oncle était parti nuitamment pour Paris, dans le soin de mes intérêts, disait-il. Il devait revenir au soir pour me conduire chez sa parente. Je résolus d'écrire à mon frère, et de confier la lettre à Fortin. Il reçut l'ordre de partir dans le plus grand secret, et de s'arranger pour rendre la lettre à mon frère soit à la promenade, ou dans quelque maison où il fréquentait, en un mot à l'insu de ma mère. Fortin partit le soir même; faute de chance ou d'adresse il ne put joindre mon frère en particulier que le surlendemain; quand il revint à Noisy, il y avait beau temps que je n'y étais plus.

En effet, vers le soir du même jour, je vis arriver non pas mon oncle, mais un cousin de sa femme, un certain Lavoille, que je connaissais un peu pour l'avoir rencontré chez ma mère. Il me dit que mon oncle, étant empêché, l'avait envoyé vers moi comme l'homme le mieux propre à me recommander à l'Abbesse, qui était sa tante. Je dus lui cacher assez mal ma déception, et je lui dis avec humeur : « Hé bien! monsieur, je suis prête, quand partons-nous? » Il fut convenu que nous partirions le lendemain. Aux questions que je lui posai sur les négociations de mon oncle, il répondait sottement que les choses iraient bien : c'était sans doute la ritournelle qu'on lui avait donnée.

Je ne dormis guère, cette nuit-là. Vers six heures du matin, je crus entendre du bruit dans la chambre voisine, où couchait Desnoyers. J'allai frapper à la porte; point de réponse; je poussai au hasard, la chambre était vide. Alors, la peur me prit; je m'habillai à la hâte, et je descendis comme une folle. Une servante était là. « Qu'est devenue Desnoyers? dis-je. — Elle est partie il n'y a qu'un moment. — Hé! quoi, partie? Pour où, et avec qui? » Elle ne sut me répondre. « Menez-moi à monsieur de Lavoille, dis-je, je veux lui parler. » Nous le trouvâmes en bas; cette fois il ne put feindre l'ignorance. « Sans doute, dit-il; ai-je donc oublié de vous avertir hier au soir? Mon cousin de Benauges a pensé que cette femme lui serait utile dans ses négociations auprès de madame votre mère, et il m'a prié de l'envoyer au plus tôt, en l'excusant de vous priver de ses services pendant quelques jours. — Monsieur, dis-je, vous m'avez lâchement trompée. Vous savez

fort bien que vous n'avez rien dit, non seulement à moi, mais à Desnoyers, qui m'eût avertie. On a voulu la séparer de moi par la ruse. Je vois bien que tout ceci n'est qu'un piège grossier, où l'on essaye de me prendre. Mais je vous assure que vous ne m'y pousserez pas plus avant... » Il commença des protestations; je ne l'écoutai point; j'étais dans un emportement terrible, qui ne le cédait qu'à l'épouvante. Pendant que j'étais à réfléchir dans ma chambre sur ce que je pouvais faire, si l'on peut appeler ainsi les mouvements désordonnés d'un esprit que je m'efforçais en vain de régler, Lavoille donnait des instructions pour qu'on mît au plus vite les chevaux au carrosse qui devait nous emmener. En un quart d'heure tout fut prêt. Quant à moi, je n'avais trouvé de meilleure ressource que d'achever ma toilette à la hâte, de jeter sur mes épaules un surtout de couleur sombre, de prendre mon pistolet qui heureusement ne m'avait pas quittée, et d'essayer de sortir sans être vue par la porte qui donnait sur les derrières. Je pensais pousser au hasard, dans la direction de Paris. Mon pauvre plan ne devait pas me mener bien loin. Le misérable Lavoille avait aposté une servante pour m'observer, disant que j'avais l'esprit dérangé et qu'il ne fallait point me laisser sortir. A peine étais-je dans l'escalier que cette fille fit mine de m'arrêter. Je voulus passer outre; mais elle avait de bons bras qu'elle mettait au travers d'un escalier fort étroit : impossible d'en avoir raison. J'allais sortir un écu de ma poche, lorsque Lavoille accourut. « Ah! je vous vois prête à partir, dit-il; c'est fort bien, je venais vous chercher. » Il se penchait pour m'offrir le poing. « Vous ne m'emmènerez pas, dis-je, ou prenez garde à vous si vous me faites violence! » J'étais encore sur les degrés; il en monta deux ou trois pour me prendre par le bras. « A moi! criai-je, on m'assassine! » En même temps, je tirai vivement mon pistolet de dessous mon manteau, et le braquant sur Lavoille, qui prudemment recula d'un pas : « Le premier qui me touche, dis-je, je ne le marchande point... » Il se fit un silence, pendant lequel l'hôtelier sortit de la salle et vint voir. « Holà! fis-je, vous êtes témoin de la violence qu'on veut me faire... » Mais le laquais de Lavoille, qui avait profité de ce moment pour passer derrière moi, mit la main sur mon bras et saisit le

pistolet qu'il déchargea en l'air. Cette fois j'étais prise. « Allons! mon enfant, dit Lavoille, fi! que c'est vilain de jouer avec un pistolet... » Il fit signe à l'hôtelier que j'avais l'esprit renversé, et qu'il fallait excuser l'esclandre que je faisais dans sa maison. Puis il me prit par un bras, son laquais par l'autre, et nous allâmes ainsi jusqu'au carrosse. Je tombai en pleurant sur les coussins. A peine si je m'aperçus que nous partions, et quelle route nous prenions. Ce n'était pas celle de Paris.

Au bout d'une heure, ou peut-être deux, je ne saurais dire, nous arrivâmes dans une petite ville où l'herbe poussait entre les pavés. Après avoir tourné quelques rues, le carrosse s'arrêta devant une porte d'humble apparence. On me fit descendre, et j'entrai dans une cour entourée de tous côtés de bâtiments aux fenêtres hautes et sombres. Tout cela n'était peut-être que sévère et me parut affreux. Je me laissai conduire dans un parloir où l'Abbesse parut, à peine nous y étions. « Madame, dis-je, en abrégeant les révérences, le respect que je vous dois ne saurait m'empêcher de parler. Il faut que vous sachiez que je suis ici contre mon gré et ma volonté, pour servir à des desseins que je ne puis comprendre, et sur lesquels on m'a indignement abusée. » J'allais poursuivre, mais elle me prit la parole : « Je sais votre histoire, mon enfant; rassurez-vous, on ne veut que votre bien. Allons! vous paraissez un peu lasse, laissez-vous conduire jusqu'à votre appartement, où vous prendrez du repos. » Elle me poussait doucement par l'épaule; il y avait sur ses traits un sourire assez engageant; et puis j'étais trop abattue pour répondre. A peine on m'eut montré ma chambre, je m'abîmai sur une chaise, je pris ma tête dans mes mains, et je sentis que j'étais seule au monde.

PAUL RENAUDIN

(A suivre.)

AURONS-NOUS UNE POLITIQUE DU PÉTROLE

Demander si la France aura une politique du pétrole équivaut à demander si elle aura enfin une politique extérieure nettement conçue, pratiquée avec suite et énergie. Les fuites de vérité qui se sont produites à propos de la Conférence de Gênes, ont donné au public français l'occasion d'entrevoir l'importance fondamentale de la question pétrolifère. Il s'en faut de beaucoup qu'il la « réalise » pleinement.

La vie économique moderne repose sur le combustible. L'empire se confondait autrefois avec la maîtrise du charbon. Une formidable révolution silencieuse, perdue dans le fracas de la guerre, a tout changé. Le pétrole achève de détrôner la houille. Aujourd'hui l'impérialisme se confond presque entièrement avec l'accaparement du pétrole. La nation qui n'a pas de pétrole n'aura plus désormais de marine, d'armée et de crédit, et tombera dans la catégorie humiliée des nations subordonnées et portugalisées. Sans pétrole il n'y a pas de véritable indépendance nationale. Avant quelques années, tous les transports terrestres, maritimes et aériens s'effectueront par le moyen du pétrole et du mazout, incomparablement moins coûteux, moins dispendieux et plus efficaces que le charbon. La production mondiale du pétrole a doublé de 1913 à 1920.

Seul, le pétrole explique la marche et l'issue de la guerre, comme il explique la tournure prise par le règlement de la

paix. Sans la connaissance approfondie du problème pétrolier et de ses données, la politique mondiale apparaît, suivant une expression célèbre, comme un drame incohérent joué par des comédiens ivres. Mettez le facteur pétrole à sa place, et tout ce qui semblait confus et chaotique s'ordonne, à l'instant même, avec une logique implacable.

Mais le public français, à part une petite minorité d'initiés, ne sait pas ces choses. Il ne les soupçonne que vaguement.

Il ne sait pas que si l'Allemagne en 1915 renonçait provisoirement à l'offensive sur le front français et se lançait à l'invasion de la Galicie et de la Roumanie, c'est qu'elle allait à la conquête du pétrole, qui menaçait de lui manquer : les paix de Bucarest et de Brest-Litowsk ont été avant tout des paix de pétrole.

Il ne sait pas qu'une fois le front d'Orient effondré l'Allemagne a été surtout contrainte de mettre bas les armes par le manque de pétrole pour ses avions et ses innombrables camions automobiles.

Il ne sait pas qu'au moment le plus critique de la guerre, en mars 1918, la pénurie du pétrole a failli causer la rupture du front français et que le plus grand service rendu par les États-Unis à la cause des alliés aura été moins de leur amener une armée que de mettre à leur disposition les cent mille tonnes de la flotte pétrolifère qui naviguait à ce moment-là sur le Pacifique.

Il ne sait pas que les États-Unis ont été payés d'ingratitude par l'Angleterre pour ce service inappréciable, que cette ingratitude a été cause en grande partie de la politique d'abstention et de recueillement inaugurée, en 1920, par l'Amérique, qu'elle a provoqué la dissolution des comités interalliés dans lesquels s'incarnait la solidarité économique et financière des belligérants, que la courbe sinueuse des sympathies françaises en Amérique épouse étroitement celle de nos achats pétroliers.

Il ne sait pas que le traité de Sèvres n'a été conclu qu'en vue de faire passer sous le contrôle britannique, en évinçant les Américains, les pétroles turcs qui revenaient à la France substituée aux anciens droits allemands.

Il ne sait pas que, par l'étrange et mystérieux accord de

San-Remo, le gouvernement français a virtuellement signé, le 24 août 1920, notre renonciation à l'indépendance politique, non seulement en abandonnant à l'Angleterre les gisements de Mésopotamie, mais encore l'ensemble de tous nos intérêts pétrolifères tant aux colonies qu'à l'étranger.

Il ne sait pas que la négligence et le dédain, en apparence si déconcertants, que la Grande-Bretagne fait paraître du péril allemand tient dans la maîtrise du pétrole qu'elle est parvenue à s'assurer. On ne fait pas la guerre sans pétrole et, sans la permission de l'Angleterre, on ne se ravitaille pas en pétrole. Donc aux yeux de la Grande-Bretagne plus de danger allemand.

Le public français ne sait pas que notre pays est devenu le champ de bataille de deux grands trusts pétroliers anglo-saxons en concurrence, et que, de ce chef, nous nous laissons acculer à la nécessité d'une option, dont nous n'avons pas la force et la volonté, entre l'Amérique et l'Angleterre, au grand péril de perdre l'amitié de toutes deux.

Le monde s'agite et les rois du pétrole le mènent. Ils suscitent et apaisent les révolutions, en Asie, au Mexique, dans l'Amérique Centrale, au gré de leurs intérêts. Les tribuns remuent les idéologies et excitent les passions. Ils ne sont que des instruments dans la main des modernes potentats. Ceux-ci traitent de puissance à puissance avec les gouvernements. Quant à l'opinion publique, ils savent par quels procédés elle se fabrique industriellement. Pendant la guerre le pavillon de Henri Deterding, le Président de la *Royal Dutch*, a été respecté par les deux parties belligérantes jusqu'à ce que le Napoléon du pétrole se fût prononcé et qu'il eût définitivement adopté le parti de l'alliance anglaise.

Il faut voir dans ce personnage cosmopolite, presque dénationalisé, le chef d'une sorte de super-État du pétrole, le metteur en œuvre d'une immense force internationale qui a fini par se combiner avec l'impérialisme britannique. La force internationale constituée par l'association des producteurs, transporteurs, raffineurs, ou vendeurs de pétrole doit être inscrite parmi celles dont nous avons donné l'énumération et reconnu l'action dans une étude précédente [1] en signalant

1. *Au lendemain de la Paix*, 1919.

le rôle passif de la France vis-à-vis d'elles. La Grande-Bretagne en opérant sa conjonction avec le Napoléon international du pétrole a pleinement vérifié la loi que nous avions essayé de dégager et de formuler. « Le nationalisme obéissant à la loi d'impérialisme, c'est-à-dire à la force intérieure d'expansion, est conduit fatalement à s'emparer des forces internationales et à les mettre à son service. »

***

Un livre paru en 1921, remarquable par l'abondance et la sûreté de sa documentation, la *Lutte Mondiale pour le Pétrole* par M. Pierre l'Espagnol de la Tramerye [1], a, le premier, présenté au public français une vue synthétique et panoramique de cette situation grandiose et paradoxale. Sans recherche de l'effet littéraire, avec une grande simplicité de moyens, l'auteur, uniquement préoccupé de grouper dans un ordre lucide les faits et les chiffres, a élevé un véritable monument auquel on ne peut comparer, par la majesté de ses proportions, que le *Trust*, l'œuvre où l'imagination puissante et créatrice de Paul Adam a manifesté le pressentiment du spectacle offert aux Français d'après-guerre par les combats de géants que se livrent la *Standard Oil* américaine et la *Royal Dutch-Shell* anglo-hollandaise. C'est à ce livre magistral, mis à jour par des éditions nouvelles, que devront se référer comme à un compendium central, ceux qui tiennent à acquérir, par la connaissance de la question pétrolifère, la complète intelligence de la position actuelle de la France dans le monde. Ajoutons que ce livre constitue un acte de haut patriotisme accompli avec autant d'indépendance intellectuelle que d'à-propos.

Plaçons-nous avec M. Pierre l'Espagnol de la Tramerye au cœur même de la question.

A la veille de la guerre les quatre premières nations productrices de pétrole, sont par ordre d'importance : les États-Unis, la Russie, le Mexique, la Roumanie. La Russie achève de perdre le second rang. Sa production qui en 1901 représentait 50 p.100 de la production mondiale est tombée à 20 p. 100.

1. Éditions de la *Vie Universitaire*, 13, quai de Conti, Paris.

La France en 1914 doit être considérée comme inexistante du point de vue pétrolifère.

Elle n'a pas pressenti l'avenir du pétrole. Elle n'a pas constitué d'approvisionnement de guerre. Un cartel de dix importateurs qui ne sont ni producteurs, ni transporteurs, qui sont à peine des raffineurs, assurent les besoins de la consommation à l'abri des tarifs douaniers de 1871. Notre flotte pétrolière se compose de 14 petits bateaux dont trois seulement naviguent sous pavillon français.

Les dix maisons qui composent le cartel français sont investies d'un véritable monopole. Elles se sont partagé les différentes régions de la France et ne se font pas concurrence. Depuis 1893, époque où le cartel a achevé la conquête du marché français, il est devenu pratiquement impossible à une organisation dissidente d'y prendre pied. Le capital investi dans le cartel ne dépasse pas cent millions pour un bénéfice annuel de cinquante millions. Aussi le pétrole est-il payé en France plus cher qu'en n'importe quel autre pays du monde. Un tel régime par les molles sécurités qu'il assure paralyse inévitablement chez les bénéficiaires le goût de l'effort indépendant et l'esprit d'entreprise. Depuis 1904 le cartel des dix n'est plus qu'une succursale de la *Standard*. Des gisements de pétrole existent sans doute en France et dans ses colonies, mais la législation surannée de 1810 a mis bon ordre à toute tentative de prospection. Régime de marasme, de routine et de malthusianisme paresseux, dont la nation, absorbée par ses querelles intérieures, s'accommode avec une facile résignation.

En Allemagne, au contraire, un trust national l'*Europeanische Petroleum Union*, a fusionné les principaux intérêts pétrolifères européens. Il s'est assuré la prédominance dans l'Europe centrale et occidentale, en Scandinavie et en Turquie. Au moment de la catastrophe, l'Allemagne s'achemine vers l'hégémonie pétrolière dans le Vieux Monde. Ces principaux fournisseurs sont : les États-Unis, la Galicie, la Russie et la Roumanie.

Mais qu'est-ce que l'Europe comme champ d'action et de prospection pétrolière?

Qui dénombrera les gisements existants dans les deux Amé-

riques : États-Unis, Mexique, Canada, Amérique Centrale, Vénézuela, Trinité, Guyane, Colombie, Équateur, Pérou, Bolivie, Chili, Argentine et peut-être Brésil et Uruguay? qui en supputera la richesse?

Quant à l'Asie, elle est presque aussi riche que l'Amérique. Il y a des sources de pétrole abondantes, faciles à exploiter, au Caucase, en Perse, en Mésopotamie, aux Indes Néerlandaises, au Siam, en Chine, au Japon et à Formose.

On estime, en vertu d'une appréciation grossière, que le tout représente environ soixante milliards de barils.

Or en 1914 sur ces soixante milliards, sept seulement se trouvent sur le territoire des États-Unis.

Quant à l'Empire britannique il détient à peine quatre pour cent des ressources communes.

Tous deux, l'Empire britannique et la République américaine, ont foi dans le pétrole. Ils n'ont qu'une pensée : devancer les temps où il sera le moteur universel.

A eux seuls, les États-Unis consomment autant de pétrole que le reste du monde. Du train où ils vont, l'épuisement de leurs ressources propres n'exigera même pas la durée d'une génération.

N'est-il pas dès lors fatal que les deux impérialismes luttent d'énergie, de vitesse et de capitaux à qui le premier se sera assuré la plus grande réserve de pétrole. Ici l'impérialisme n'est plus une théorie. Il procède directement, irrésistiblement des faits. Et peut-être nous permettra-t-on ici encore de nous référer à nos précédents travaux sur l'impérialisme que nous avons défini : « *la volonté d'un peuple d'étendre sa domination et son influence au delà de ses frontières*, volonté qui existe nécessairement chez les grands peuples chefs de races, et dont les manifestations rendent témoignage à leurs bonnes ou mauvaises constitutions ou santés ». Où l'on prétendait voir une doctrine funeste et délétère, nous avons dénoncé un fait essentiel et permanent antérieur à la doctrine. Il nous semble que l'impérialisme du pétrole, avec son caractère d'implacable fatalité, justifie assez bien nos façons de voir. C'est un dilemme pour les grands peuples : ou dominer le marché du pétrole ou renoncer à l'hégémonie sur les moyens et petits peuples, ou prendre une place sur le marché du pétrole ou

renoncer à l'indépendance politique, économique ou financière.

Rien ne peut donc conjurer ou suspendre l'âpreté de la lutte entre les deux concurrents anglo-saxons.

Quant à la forme que prendra cette lutte, elle est déterminée à l'avance par les caractères généraux de la race anglo-saxonne et par les différences de mœurs et d'aptitudes que les deux rivales ont contractées au cours de leurs évolutions respectives.

Les différences ont été très nettement mises en lumière par la guerre de 1914-1918. La nation américaine ne possède pas au même degré que la nation anglaise l'esprit de suite. Elle manque d'une classe politique, ancienne et éprouvée, formée à l'école de la tradition. Elle ne découvre pas aussi vite que sa rivale le point d'exacte convergence entre l'intérêt national et la puissance impérialiste. D'où une certaine cause d'infériorité et de retard à son détriment.

Chez les deux nations ce sont des individualités puissantes dépourvues de mandat public et qu'on peut au besoin désavouer, qui se mettront d'abord en avant. Des trusts se formeront et, groupant des forces industrielles et bancaires sans cesse accrues, s'agrégeront et se fédéreront en un trust unique. Ce trust deviendra l'allié et l'associé de la puissance publique. Mais il ne se confondra jamais avec elle. Le trust et le gouvernement se prêtent mutuellement assistance, mais ils gardent chacun une autonomie suffisante, suivant une formule que nos idées et nos habitudes françaises nous permettent difficilement de concevoir.

C'est ainsi qu'au début des hostilités la lutte mondiale pour le pétrole était moins entre les États-Unis et la Grande-Bretagne qu'entre la *Standard Oil*, l'immense fédération d'initiatives, d'intérêts et de capitaux que préside actuellement M. Bedfort et la *Royal Dutch*, anglo-hollandaise, qui a son Bonaparte dans M. Henri Deterding et son Talleyrand dans M. Gulbenkian.

On devine, que, dans la pratique, les choses ne se sont point passées avec la sommaire simplicité que nous impose le cadre de cette étude. La naissance, le développement de ces deux trusts ont une histoire mouvementée, féconde en péripéties passionnantes.

Mais il faut noter en ce qui concerne la Grande-Bretagne que l'alliance de celle-ci avec la *Royal Dutch-Shell* et son chef M. Deterding ne s'est parachevée qu'en 1918. Bien qu'il fût favorable à la cause des alliés et qu'il eût prévu ses succès, le Napoléon du pétrole avait pris des contre-assurances. Il avait misé sur les deux tableaux et avait acquis, dans toute hypothèse, la sécurité de sortir intact de l'aventure.

C'est ce qui explique qu'on trouve, en Angleterre, à côté de la *Royal Dutch-Shell*, et d'ailleurs en accord avec elle, deux autres institutions ou trusts pétroliers;

1° L'*Anglo-Persian Oil* qui, dirigée par des fonctionnaires anglais, gérée par des spécialistes éprouvés, plus particulièrement associée à l'amirauté anglaise, cette autre institution quasi autonome, s'est donné, depuis 1909, pour mission spéciale de mettre la main sur les incomparables gisements de Perse. « En 1922 l'*Anglo-Persian* sera en mesure de pourvoir, dans la proportion de 80 p. 100, aux besoins de l'Angleterre [1]. » Débordant son cadre primitif, elle a créé des dépôts dans tous les grands ports européens, et surtout en France, elle s'est introduite en Espagne et en Hongrie. L'imposante flotte de monitors que l'Angleterre entretient sur le Danube est là pour veiller à la protection de l'*Anglo-Persian*.

2° La *British Controlled Field* qui, créée sous le régime de la loi canadienne, s'est assigné plus particulièrement pour mission de tourner la loi de Monroë, complète l'œuvre de la *Dutch-Shell* au Vénézuela et aux alentours de Panama, encercle les deux tiers de la mer des Caraïbes, opère victorieusement à l'Équateur et prospecte audacieusement au Brésil.

La guerre est venue. Elle a précipité le cours des événements et leur maturation.

Les États-Unis et la *Standard Oil* ont généreusement pourvu pour 80 p. 100 aux besoins des alliés pendant la guerre.

A qui la primauté en 1922?

Incontestablement à l'Angleterre. Il y a dix ans, elle ne possédait rien, hors son domaine propre. Aujourd'hui elle détient la moitié du pétrole mondial. Au Mexique, dont les immenses ressources pétrolières semblaient constituer une appartenance naturelle des États-Unis, l'Angleterre, grâce

1. *Opus citatum*, page 130.

à la ténacité d'un Pearson, aujourd'hui lord Cowdray, grâce à une politique qui a su manœuvrer avec une incomparable dextérité les partis mexicains, triomphe des États-Unis malgré l'exiguïté des capitaux engagés. Par un merveilleux coup d'audace elle s'est même installée en territoire américain.

Elle s'est constitué une flotte pétrolifère dont les 252 unités et les 1 300 000 tonnes dominent nettement les 191 bateaux-citernes américains et leur million de tonnes.

De ce duel gigantesque la Grande-Bretagne est sortie avec l'Empire du pétrole.

Certes, la lutte continue.

La *Standard Oil* n'accepte pas sa défaite.

Elle a repris pied en France et tout récemment dans le Nord de la Perse.

Dans l'Amérique du Sud il n'y a guère qu'au Pérou que la situation anglaise puisse être considérée comme inexpugnable.

La lutte pour Djambi, le dernier vaste terrain à exploiter dans les Indes Néerlandaises, n'a pas dit son dernier mot.

Ni peut-être celle pour la Mésopotamie et les régions voisines. L'Amérique garde au cœur la blessure d'amour-propre que lui a infligée l'Angleterre, en faisant arrêter, l'an dernier, l'un de ses prospecteurs qui s'était aventuré sur les bords de la mer Morte.

Quelle que doive être l'issue finale de la lutte, quelques conséquences impossibles à prévoir qu'elle doive entraîner, on ne peut refuser l'hommage de son admiration à une politique où la Grande-Bretagne s'est révélée, une fois de plus, *la race impériale*. Le résultat paraît accuser quelque contradiction avec les faiblesses intérieures de l'Angleterre, où les institutions se dégradent et inclinent à la démagogie. Mais il faut considérer qu'en vertu d'un phénomène dont on ne trouve pas l'équivalent en France, le gouvernement politique en Angleterre, a été porté au succès, malgré l'incompréhension et la résistance dont il a fait souvent preuve, par des hommes : lord Fisher, lord Curzon, sir Marcus Samuel, sir John Cadman, lord Strathconan, de qui l'ampleur et la vigueur d'initiative ont suppléé aux carences et aux distractions de la démocratie anglaise. Ce qu'il y a de plus saisissant peut-être dans le spectacle que nous offre la lutte mondiale pour le pétrole,

c'est la mise en valeur de ce grand fait : l'éclosion d'un nouvel organe, qui, en marge des constitutions écrites, s'est saisi de la fonction d'impérialisme et de continuité abandonnée par le débile et incohérent gouvernement des partis, et mène les démocraties à leur insu, malgré elles, par des voies inconnues, vers des fins qu'elles n'ont même pas soupçonnées. La psychologie des *businessmen* n'est pas sans grandeur. Ces rois sans sceptre, ni couronne, artisans d'une œuvre colossale en qui se résument toutes leurs joies et toutes leurs fiertés, ne feront pas dans l'histoire mauvaise figure.

Pourquoi l'orgueil de posséder une telle classe d'hommes est-il refusé à la France? Pourquoi le cartel des Dix, malgré la puissance de ses moyens, n'a-t-il jamais été effleuré par l'ombre même d'une pensée impérialiste? L'explication que la démagogie tire de l'égoïsme particulier aux capitalistes, industriels et commerçants français est par trop sommaire : elle n'explique rien. Le sentiment de l'intérêt personnel est inhérent à la nature humaine : on le retrouve aussi bien chez les hommes d'affaires anglais, américains ou hollandais que chez les nôtres. Mais tandis que nos compatriotes se sont tournés exclusivement vers l'édification de gigantesques fortunes privées, chez les autres nations, et surtout chez les Anglais, ces fortunes se sont employées et conjuguées par surcroît au service national. Pourquoi? La capacité des individus en France n'est pas inférieure, ni l'infirmité des institutions démocratiques supérieure à ce que les uns et les autres sont à l'Étranger. On sera donc conduit, à propos du problème pétrolier, à incriminer à la charge de notre école dirigeante, comme nous l'avons fait dans notre *Politique Expérimentale*, une idée-faiblesse qui a fini par se communiquer à toutes les classes de la société française. Cette idée essentielle, qui stérilise et paralyse, est que la France doit s'immoler au salut de la démocratie universelle. D'où des ambitions idéologiques et utopiques qui se traduisent par un affaissement de la nation et un repliement des grandes fortunes sur elles-mêmes.

Notre école dirigeante, animée de dispositions moins sottement altruistes et préoccupée avant toute chose de la grandeur nationale, eût sans doute pensé à ne pas laisser des initiatives françaises se cantonner uniquement dans la poursuite de

fins individualistes et aurait déterminé nos grands capitaines d'industries à travailler à la fortune de la France en même temps qu'à la leur.

***

Avant la guerre la France consommait annuellement 400 000 tonnes de pétrole que lui fournissait la *Standard Oil* par l'intermédiaire du cartel des Dix. Aujourd'hui il lui en faut 1 million. C'est une somme annuelle de 2 *milliards* que nous consacrons à importer la précieuse huile réclamée par l'aviation, l'automobilisme sans cesse grandissant et par les transports civils et militaires en camions.

L'idée même d'une politique du pétrole n'avait pu se faire jour dans le cerveau de l'école dirigeante, tout absorbée par la culture des idéologies pacifistes et l'application du faux principe des nationalités.

Nous avons tout cédé, tout abandonné à l'Angleterre. Notre faiblesse et notre générosité dépassent l'imagination.

Selon les accords de 1916, Mossoul se trouvait dans notre zone d'influence arabe. Or nous avons fait à l'Angleterre abandon de nos droits territoriaux. Et quand nous avons réclamé ultérieurement 50 p. 100 des pétroles, on a fait apparaître aussitôt le fantôme d'une « société de paille » créée en 1914, la *Turkish Petroleum*, habile à invoquer contre nous l'antériorité de ses droits. Ainsi avons-nous été joués et évincés de la Mésopotamie. On peut même dire, que, de par l'inexplicable convention de San-Remo, énigme dont le mot nous échappe encore, nous avons été évincés de nos propres colonies. Des prospecteurs anglais opérent en Algérie et se sont installés à Madagascar.

Si l'on est convaincu que l'indépendance politique est fonction rigoureuse du libre approvisionnement des pétroles, on aura toute licence de penser que l'accord de San-Remo équivaut pour la France à une sorte de traité Methuen[1].

Qu'on se figure, dans l'avenir, la France mise dans la nécessité de procéder à une action militaire isolée, envers et contre

1. Traité imposé à Pierre II de Portugal en 1703 par Lord Méthuen qui a pratiquement asservi le Portugal à l'Angleterre depuis cette époque.

la volonté des puissances maîtresses du pétrole. A quoi lui servirait-il, dans ces conjonctures, de posséder une armée puissante, abondamment pourvue d'avions, de tanks et de camions? Un simple blocus pétrolier ordonné sans bruit, suffit, en moins de huit jours, à briser les ailes des avions, à immobiliser les tanks, et à attacher au sol les pieds pesants de l'infanterie dépourvue de camions. Nos ressources nationales se bornent pour le moment aux 60 000 tonnes d'Alsace. Quant au carburant national, il n'existe encore qu'en espérance.

Tenons pour stupéfiant que le débat à la Chambre sur la nouvelle loi militaire ait pu se dérouler pendant d'interminables séances, sans que personne se soit avisé de faire remarquer à quel point la question du pétrole affecte la défense nationale et conditionne nos institutions militaires. Personne ne s'est placé dans cette hypothèse qui n'a rien de chimérique : l'Allemagne et la France ou deux autres nations s'affrontant dans l'enceinte du blocus pétrolier organisé par les Anglo-Saxons. Il en résulterait aussitôt dans les méthodes de bataille un prodigieux bond en arrière qui ramènerait les belligérants aux environs de 1885. On a dû y penser en Allemagne. Nous n'y avons même pas songé. Nous nous organisons pour la défense de nos frontières comme si le carburant ne devait jamais nous manquer. Qui sait à quelles extrémités cette imprévoyance pourrait nous réduire, surtout si l'Allemagne nous devançait dans la production de l'*ersatz* qui, sans nul doute, absorbe les laborieuses veilles de ses dirigeants et de ses savants.

Les répercussions financières sont également à envisager. L'argent n'est-il pas le nerf de la guerre? Le tribut annuel de deux milliards acquitté pour raison de pétrole nous ferme la possibilité d'amortir notre dette et de restaurer notre change, cependant que la maîtrise pétrolière de l'Angleterre lui devient, si l'on peut s'exprimer ainsi, machine à pomper les dollars, les francs et les lires et lui permet de faire des consommateurs de pétrole dans toutes les contrées des contribuables, pour le prompt amortissement de sa dette de guerre.

Le passé récent et lamentable, grevé d'une lourde hypothèque d'erreurs, de maladresses et de négligences, n'est-il susceptible d'aucune rédemption?

Sommes-nous encore à temps, malgré tant de bévues, d'instituer une politique pétrolière?

Fort heureusement pour nous, un mouvement réflexe et instinctif de révolte, venu des profondeurs de l'opinion publique, a empêché nos gouvernants de consommer la sottise suprême et irréparable. Si le monopole de l'importation et de la revente du pétrole, comme l'exigeait d'imprudents doctrinaires et comme le souhaitait l'Angleterre, eût été attribué à l'État français, la situation serait aujourd'hui sans issue. Comme l'Angleterre avait obtenu de nous que nos ressources pétrolifères seraient exclusivement exploitées en association avec elle ou ses ressortissants, il tombe sous le sens que le monopole d'État se serait absolument confondu avec celui de la *Royal Dutch-Shell*. La liberté commerciale a miraculeusement survécu et M. Bedfort, président de la *Standard Oil* a pu créer en France une *Standard Franco-Américaine* avec le concours de la Banque de Paris et des Pays-Bas. Ainsi le péril, en ce qu'il aurait eu d'irrévocable s'est-il trouvé suspendu, sinon conjuré.

Tout n'est donc pas désespéré et peut-être même la France pourrait-elle encore se donner une politique du pétrole.

Dans l'opinion de l'auteur que nous avons pris pour guide dans cette étude il faudrait maintenant que, reconnaissant à la question du combustible un véritable caractère de salut public, le gouvernement français prît l'initiative du mouvement, qu'il constituât une société semi-officielle calquée sur le type de l'*Anglo-Persian*. Cette société pourrait fonctionner, pour commencer, avec un capital de 200 millions dont le dixième versé.

30 p. 100 seraient souscrits par l'État français.

25 p. 100 proviendraient d'un appel aux capitalistes français.

45 p. 100 seraient fournis par les propriétaires naphtalifères russes.

Oui, russes. M. l'Espagnol de la Tramerye estime que nous n'avons pas le choix. Il n'y a plus de gisements libres qu'en Russie, dans la proportion de 30 p. 100 ayant échappé au contrôle étranger.

1. Et sans doute aussi dans quelques régions de l'Amérique.

Mais comme, de toute évidence, les propriétaires russes seraient fort empêchés, et pour cause, de faire les capitaux demandés, il faut qu'une combinaison intervienne qui pourrait être la suivante :

1° Le groupe français souscrirait pour lui-même et pour le groupe russe, celui-ci laissant ses actions en garantie d'un versement futur.

2° Le groupe russe s'obligerait à verser sa quote-part le jour où il aurait la possibilité réelle de recommencer le travail sur ses terrains pétrolifères et, pendant une période de trois ans à compter de sa rentrée en possession.

Le conseil d'administration, qui serait composé proportionnellement au capital, commencerait immédiatement les démarches pour l'obtention d'une participation au contrôle dans les différentes sociétés russes, aucune affaire ne pouvant être vendue contre l'opposition du groupe français ou du groupe russe.

Sans doute le chiffre de 30 p. 100 ne doit pas être pris au pied de la lettre, mais il n'est pas excessif d'escompter la mainmise sur 20 p. 100 des gisements libres, capables de produire 2 millions de tonnes, en satisfaisant ainsi les besoins de la France et en laissant une marge importante d'exportation.

Voici quel pourrait être le principe d'acquisition.

Pour éviter de gros débours, minimiser le risque en y faisant participer les anciens propriétaires et en s'assurant le bénéfice de leur expérience technique, le montant des concessions, terrains, usines, etc. serait attribué pour 51 p. 100 au trust franco-russe et pour 49 p. 100 aux anciens propriétaires, sur l'estimation d'un comité spécial. Des avances, oscillant entre 10 et 20 p. 100 de l'estimation générale, seraient faites sur les 51 p. 100 et le reste de la somme ne serait exigible qu'au moment où les anciens propriétaires seraient effectivement réintégrés dans leurs domaines.

Voilà une solution concrète et positive, un point de départ pour une politique française du pétrole. La carte russe est la dernière carte pétrolière de la France et, dans l'ignorance où nous sommes du moment où la Russie deviendra accessible aux entreprises étrangères, il importe de se mettre au plus tôt

en état de jouer cette carte et de tout orienter vers cette fin.

Les perspectives d'un trust franco-russe sont très séduisantes. Il y a encore d'après des estimations autorisées, dans les limites de l'ancien empire russe, des gisements à prospecter pour un milliards de barils. Quel champ ouvert à l'activité et aux ambitions des trusts! Avec de la suite dans les idées la France pourrait à son tour renouveler les prouesses de l'*Anglo-Persian*.

***

Après avoir étudié en prenant pour guide le livre si attachant de M. l'Espagnol de la Tramerye, le problème du pétrole et la solution française que préconise cet auteur, il nous reste à nous demander si nous ne possédons pas, dès à présent, en France, avec les ressources de notre production agricole les moyens de nous soustraire à la tyrannie de l'impérialisme pétrolier anglo-saxon. Par une bonne fortune dont on trouve déjà tant d'exemples dans notre histoire il paraît à peu près certain que nous possédons un substitut des forces motrices déjà connues et utilisées, devenu populaire dans nos campagnes sous le nom de *carburant national*.

Jusqu'ici, ce n'a été, à peu de chose près, qu'une locution à effet pour l'usage électoral. On a fait grand bruit que la Compagnie Générale des Omnibus de Paris se servît pour ses véhicules, d'un mélange dans lequel l'alcool industriel français et le benzol entrent chacun dans la proportion de 50 p. 100. C'est un résultat bien modeste en regard de ceux auxquels une politique de carburant national pourrait se hausser.

A l'heure actuelle, l'alcool industriel est placé sous le régime du décret du 13 août 1919 qui a assuré à l'État représenté par un Office, le monopole de l'achat et de la vente. L'Office achète aux 167 distilleries, dont 144 de betteraves, qui ont survécu à l'invasion et à l'occupation allemandes, toute leur production sous forme de flegmes ou d'alcool rectifié. Le prix de vente ou d'achat est fixé par arrêté du ministre des Finances.

Un prix différentiel constitue toute l'économie du système.

L'Office revend à perte l'alcool destiné au chauffage, à l'éclairage et à la carburation. Il revend à gros bénéfices les alcools pour l'exportation et ceux qui vont en parfumerie, en pharmacie, en vinaigrerie, etc. L'opération parait devoir se solder jusqu'à nouvel ordre par un bénéfice important. Mais il n'est pas contesté, même par les doctrinaires du monopole, que l'État a ses entrepôts encombrés de stocks, dont il a beaucoup de peine à se défaire et qu'il n'a rien tenté pour répandre et développer l'usage de l'alcool-combustible. C'est pourtant ce régime que l'on va proposer, cet automne, au Sénat, de confirmer et de perpétuer, moyennant quelques variantes, plus où moins ingénieuses qui ne touchent pas au fond du système. Le monopole français, même quand il essaie de se déguiser en office industriel et de revêtir les caractères extérieurs des grands trusts anglo-saxons, est voué d'avance à la stérilité. Il faut une puissance d'illusion peu commune, pour croire qu'une institution de ce genre imprimera jamais une poussée vigoureuse à la production et à la consommation du Carburant national. D'ailleurs elle n'a pas été créée à cette fin. L'Office national de l'alcool n'a été à la faveur de la guerre, que la réalisation d'une idée qui depuis longtemps hantait quelques bons esprits, désireux de faire signer au Nord et au Midi, à la Betterave et à la Vigne, un traité de paix sur la base suivante : *la viticulture aura le monopole de l'alcool de bouche à charge pour elle d'assurer à la distillerie un débouché correspondant.* Après quoi tout est dit. La viticulture a son monopole, les distilleries un client sérieux qui n'est autre que l'État. L'horizon des promoteurs de l'Office ne s'est jamais étendu au delà. Leurs conceptions étriquées et mesquines, affectées par le préjugé étatiste, demeurent étrangères aux préoccupations de salut public et financier incluses dans la notion de Carburant national. Or, il s'agit, non de régler un vieux différend corporatif et régional, mais de restituer à la France la plénitude de son indépendance politique. Quel surcroît de richesses et d'influence viendrait à notre pays s'il parvenait à tirer de son sol même de quoi parer, tout au moins, à ses besoins essentiels en carburant? Notre position dans le monde s'en trouverait transformée et nous échapperions aux prises de l'impérialisme pétrolier.

Contre l'emploi généralisé de l'alcool, considéré comme substitut du pétrole, il y a de grosses objections qu'il ne servirait à rien de dissimuler.

La puissance calorifique de l'alcool est sensiblement moindre que celle de l'essence de pétrole (4 600 calories contre 7 500 à l'essence) supériorité appelée à se traduire inévitablement par une différence de prix.

L'alcool employé seul exige des moteurs à haute compression avec dispositif d'admission retardée. Il n'est donc pas interchangeable avec l'essence et ne peut être utilisé dans les moteurs du type ordinaire, que moyennant une adjonction de benzol, d'éther sulfurique, etc.

L'alcool est grevé aussi de la lourde nécessité de la dénaturation.

La complexité du problème apparaîtrait peut-être décourageante si l'on ne devait envisager sa face agronomique.

Partout où l'agriculture repose sur sa base scientifique, a écrit M. Méline, le fondement des distilleries agricoles est considéré comme un facteur essentiel de son organisation. La petite distillerie agricole qui ne produit pas plus de 5 000 hectolitres, qui met en œuvre la récolte de l'exploitation : betteraves, pommes de terre, topinambours, etc. fournit, outre son produit, des tourteaux et des déchets propres à l'alimentation du bétail et, sous forme de vinasses, un engrais d'une richesse exceptionnelle qu'un agronome a comparé au limon du Nil. La distillerie agricole présente ce formidable avantage de ne prendre au sol, pour son produit industriel, que des éléments hydro-carbonés fournis par l'atmosphère et de lui restituer indirectement les éléments d'azote, d'acide phosphorique et de potasse.

Le secret de la prospérité agricole de l'Allemagne tient dans ses dix mille petites distilleries qui lui ont permis de tripler en trente ans la valeur et le rendement de ses terres pauvres, et qui ont concouru dans une proportion encore ignorée à prolonger sa résistance militaire.

En faut-il davantage pour montrer que le Carburant national se trouve au point de jonction de l'intérêt patriotique (la France libérée de la vassalité pétrolière), de l'intérêt rural (la richesse des campagne augmentée et leur désertion entra-

vée) et de l'intérêt social (abaissement du coût de l'existence).

L'infériorité de l'alcool industriel, par rapport à l'essence, présente une telle marge de compensation et de récupération qu'il n'est pas permis d'hésiter. Actuellement, la France produit 800 000 hectolitres d'alcool industriel. Que cette production soit décuplée, comme il n'est pas chimérique de l'espérer et les conséquences de l'acte de San-Remo s'en trouveront partiellement annulées.

L'éviction totale du pétrole rentre sans doute dans le domaine de l'utopie, il y aura un point d'équilibre à déterminer, suivant les circonstances, entre les importations de pétrole et la production de l'alcool.

La question du Carburant national se rattache donc, et très étroitement, à la politique du pétrole cohérente et suivie, qui s'impose à la France à peine de tomber, après avoir jeté un suprême et vif éclat durant la dernière guerre, à l'humiliante condition de nation secondaire.

De cette politique les difficultés sont grandes. Les fautes accumulées depuis trois ans ont gravement alourdi et compliqué la tâche. C'est, pour nos gouvernants, une besogne pénible et délicate que se dégager petit à petit de la tutelle des trusts anglo-saxons dont elle aura besoin longtemps encore pour son approvisionnement et de faire marcher de pair la constitution du trust franco-russe préconisé par M. Pierre l'Espagnol de la Tramerye et l'organisation du Carburant national. Il n'est pas difficile de prévoir que nos puissants suzerains envisageront sans aménité nos efforts de libération et qu'ils ne négligeront rien pour les contrarier.

On demeure effrayé quand on compare les trésors de volonté une et continue, requis par cette politique, avec nos faibles ressources gouvernementales en ce genre.

Aurons-nous une politique du pétrole? Notre école dirigeante comprendra-t-elle enfin la nécessité d'abdiquer ses préjugés et, à l'imitation des Anglo-Saxons, de faire tomber les barrières administratives et bureaucratiques opposées à l'activité créatrice d'où sortirait et *le Trust franco-russe* et la *Centrale Francaise de l'alcool?* comprendra-t-elle que l'indispensable concours et le légitime contrôle de l'État doivent s'arrêter au point-limite où ils brisent les initiatives et font participer

les entreprises à la morne infécondité des monopoles étatistes?

Non, elle ne le comprendra pas, où si elle le comprend, elle n'ira pas jusqu'à adopter courageusement le contre-pied de ses erreurs. Elle nous a donné depuis bientôt quatre ans trop de preuves de son impuissance à s'évader de ses habitudes et de ses routines, l'opinion parlementaire et publique a trop manifesté la faiblesse de ses impulsions et l'atonie de ses volontés, pour qu'on se fasse illusion sur le sort immédiat réservé aux idées que nous venons d'émettre.

La politique du pétrole et du carburant national telle que nous avons essayé de la définir, en la proportionnant à la grandeur de nos besoins et aux nécessités de notre indépendance est condamnée à demeurer indéfiniment dans le domaine des projets en mal de réalisation.

Est-ce une raison de n'en pas jeter en terre française le germe obscur?

Nous ne l'avons pas pensé, dans l'espoir confirmé par tant de précédents, que ce germe aura son heure d'éclosion subite, sous la pression des circonstances, dans une de ces improvisations géniales, où excelle le génie français qui se plaît à procéder par bonds et sursauts intermittents.

Non que nous prenions allégrement notre parti de cette confiance mise plutôt dans les fougueux aléas du système D. que dans les efforts de l'activité soutenue et persévérante. Mais il faut s'accommoder de certaines fatalités, inhérentes aux idées et aux mœurs régnantes.

Sous le premier Empire, la France privée des sucres exotiques a paré le coup en tirant le sucre de betterave de son sol nourricier. Si le destin veut qu'à un tournant de son histoire, le manque de pétrole ouvre brusquement devant elle des perspectives de désastre, faisons du moins en sorte que les virtualités du Carburant national étant dès à présent explorées et reconnues, la France n'ait pas alors d'hésitation sur l'unique moyen de salut public, propre à redresser une situation désespérée.

FELS

HENRY BATAILLE

Les grands hommes, sur les tableaux ou les photographies, nous apparaissent le plus souvent devant d'innombrables rayons chargés de livres. On indique ainsi qu'ils ont été surpris en plein travail. Rien de plus légitime. Nous aimons à nous figurer un chimiste parmi ses cornues : un littérateur, lui, doit être auprès de ses ouvrages... ou de ceux des autres. Cela constitue une « atmosphère de pensée » et peut-être, après tout, y a-t-il maints écrivains auxquels elle est propice.

On ne trouve point de telles effigies de Bataille en circulation. Souhaitons qu'on n'en fabrique point. Elles seraient mensongères. Bataille eut un bureau parfois, mais il y écrivit rarement. Il eût préféré y déjeuner. Il travaillait dans son jardin, dans la forêt... Plus exactement, son travail était constant et il vivait dans la quasi incessante, encore qu'invisible, familiarité des personnages qu'il comptait porter à la scène. Procédé unique pour les bien connaître, il leur offrait une place auprès de son feu, les recevait à sa table, les emmenait à la promenade. L'utilisation n'en saurait être facilement vulgarisée : elle n'exige que du génie; il n'est pas donné à tous de parler aux ombres.

L'image à répandre serait donc plutôt un promeneur dans une allée, un promeneur attentif et recueilli à la fois, écoutant les mille petits bruits de la nature, les appels minuscules qu'il connaît bien, cassant à regret une branche folle, caressant son

chien qui halette encore d'une course éperdue : c'est Bataille composant une pièce.

Dans la forêt, loin de la ville qu'il n'aime point, il marche, suivant du regard les lignes sveltes et puissantes des hêtres ou des frênes, se penche soudain vers les plantes menues et les herbes maigres, s'arrête enfin, scrutant le silence, comme pour y surprendre des secrets. Et tandis que ses sens s'amenuisent, les images, plus riches et plus nombreuses, surgissent en son esprit, qui semble avoir attiré à lui l'âme captive des arbres. L'étrange influence qu'ils exerçaient sur lui, Bataille lui-même l'a notée, en quelques pages magnifiques, où il célèbre alternativement les futaies mystiques et chrétiennes de Villers-Cotterets, les lourds et féeriques chênes de Bretagne et les rectilignes pinèdes que la fantaisie de peintres incendiaires a fait naître autour de Barbizon. C'est au milieu des arbres qu'il conçut ses pièces, c'est à eux qu'il soumit ses personnages, qui n'eussent point, s'ils avaient été factices, supporté cette épreuve.

Et d'avoir été replacés dans le rythme universel, ceux-ci semblaient revenir débarrassés de toute caractéristique conventionnelle, simplement vivants et vrais, chargés de conscience profonde, rajeunis aux sources premières de l'instinct, à toutes ces forces vives de la terre, qui circulent, avec la sève nourricière, dans les bois.

Mais, sur sa terrasse ou dans son parc, est-ce bien le dramaturge qui travaille? Dramaturge? Il regagne le château sombre d'apparence conventuelle, et c'est un pinceau qu'il saisit pour donner une retouche à un paysage inachevé. Il s'assied au piano et chante, d'une voix exquise, un air qu'il a composé. Dans un coin sont posées des pierres lithographiques. Au mur sont suspendus des dessins qu'il a signés, sanguine et crayon : le talent le plus vigoureux s'y affirme dans l'expression comme dans le mouvement. On apporte les journaux de Paris; ils reproduisent en bonne place un article de critique littéraire, qu'il a écrit, il y a quelques jours, pour l'un d'entre eux. Et dans le courrier, encore, des lettres d'admiration, que des inconnus ont adressées au poète. Quelle prodigieuse activité! Quelle variété de dons! C'est en vain qu'on chercherait dans les diverses parties d'une œuvre si multi-

forme une inexpérience ou une faiblesse. Loin de s'opposer ou de se nuire, elles semblent se répondre et s'harmoniser. On ne saurait, en les réunissant, que faciliter leur compréhension respective, sans avoir à redouter de placer sous une vitrine quelque regrettable « violon d'Ingres ».

A celui qui a feuilleté cette remarquable suite de dessins : *Têtes et Pensées*, à celui qui a contemplé ses gravures, ses crayons, ses tableaux, à celui qui a observé avec quels gestes caressants et précis des doigts il reconstruisait dans l'espace une œuvre d'ordre purement littéraire, — comme fait un peintre qui, soigneux de sa composition, situe habilement ses ombres ou ses masses —, il apparaît évident que, pour se faire une idée exacte du dramaturge, il ne faut pas oublier l'élève de l'Académie Jullian. Et l'appui réciproque qu'ils durent se prêter n'est-il pas clairement indiqué dans la Préface de *Têtes et Pensées*? Seul, un littérateur, y est-il expliqué, habile à discerner la fluidité de la pensée éparse en un visage, peut, en en fixant les méandres, réaliser le portrait intellectuel. N'a-t-on pas, d'autre part, la sensation que chacune de ses œuvres dramatiques peut s'objectiver en quelque symbolique tableau, dont il eut le goût de varier incessamment les couleurs et les formes, depuis la « peinture de chevalet », à laquelle il comparait *Poliche*, jusqu'à cette eau-forte de Goya : *l'Homme à la Rose?*

Lorsqu'il laissa tomber son pinceau — au Huelgoat — pour écrire la *Lépreuse*, ce n'est donc pas une vie nouvelle qui commença pour lui. Étant avant tout un « visuel », il ne renonça jamais à la peinture. Son esprit avait une tendance naturelle à décomposer les notions les plus abstraites en une suite d'images, cela au point que les nombres lui apparaissaient, dans leur succession, sous la forme d'une ligne sinueuse, dont il avait tracé, dès son enfance, les méandres capricieux. Et pour fixer les sensations qui ne se décomposent que par une nécessité de nos sens imparfaits, il saisit alternativement le crayon, le pinceau, la plume, le burin, quand il n'en appela point, comme il fit pour le *Songe d'un Soir d'Amour*, à la musique, pour poursuivre plus loin encore ses plus fugitives impressions.

Si, dans les procédés de l'auteur dramatique, bien des détails nous font penser au peintre, on ne peut, d'autre part, considérer

un des portraits qu'il exécuta, sans percevoir que son premier souci était de mettre en évidence, sur un masque, la pensée, ou plus exactement le caractère. Bien qu'il ne se désintéressât nullement de la métaphysique, qu'il fît de Schopenhauer une de ses lectures favorites, ce n'était point de philosophie abstraite qu'il était le plus curieux. Mais les passions, qui agitent les âmes humaines, comme il aimait à en contempler les effets ou, plus encore, à se les représenter! Sauvegardant ainsi sa chère solitude, qui ne laissait se glisser jusqu'à lui que des émotions « tamisées » et ménageait son extrême sensibilité propre, il lui suffisait d'écouter les échos affaiblis, qui venaient de la ville. Lointaines confidences au téléphone, lettres, journaux qu'il parcourait de haut avec ce sourire ironique, qui résumait si bien son masque : c'en était assez pour reconstituer la naissance, la progression et les effets de toutes ces joies, de tous ces espoirs, de toutes ces douleurs, qui fouaillaient les hommes, là-bas.

Et dans la paix qui se faisait en lui, il reconstituait et vivait les mille vies des autres... avec quelle stupéfiante clairvoyance! Et quelle tendresse pour celles — voire les plus humbles — qui se tournaient vers la lumière... fût-ce la plus pâle...

Il ne se complaisait point en effet à mettre en évidence la méchanceté ou la laideur. C'est bien plutôt la beauté qu'il eût voulu partout faire apparaître, et, en regardant, le soir, les phalènes, inconsciemment héroïques petites victimes des soirs d'été, qui volaient vers la lumière pour s'y consumer, il songeait à ces âmes humaines éprises d'idéal qui s'élançaient aussi vers un cercle de clarté et de mort. Phalène! Ce n'est pas à une seule, mais à presque toutes ses pièces que conviendrait ce beau titre.

Cet éternel *Penses-tu réussir*, irrésistible ruée vers une flamme trompeuse, dont l'éclat promet des bonheurs rares, mais qui réserve au contraire de rares souffrances, est le principal thème des œuvres de Bataille.

Il avait acquis lui-même une précoce expérience de la douleur. L'enfance ne fut point pour lui l'île heureuse, où l'on réfugie les plus clairs souvenirs. Elle fut son école de deuil et de désespérance. Il faut relire dans *l'Enfance Éternelle*, son roman autobiographique, ces pages émouvantes où est décrite

la mort de ses parents : son père enlevé par une maladie de cœur et sa mère, à l'agonie de laquelle il assista durant de longs mois, à Barbizon et à Paris, en proie à un muet désespoir, traversé de furieuses crises mystiques : car l'âme de Bataille était et demeura toujours profondément chrétienne.

Puis vinrent, pour l'orphelin, les années de pension. Dostoiewski, décrivant son séjour au bagne, dans la *Maison des Morts*, a des accents plus apaisés que Bataille évoquant ses souvenirs de collège. Un enfant ne peut d'ailleurs se cuirasser de philosophie : il se soumet ou sa révolte chaque jour s'exaspère. Ainsi Bataille : il frémissait à chaque blessure et, pour cette âme délicate, tout, alors, était blessure. L'âcre souvenir de ces odieuses années de terreur, à Sainte-Barbe, devait toujours le hanter. Victime d'un pion haineux, qui guettait inlassablement les moindres prétextes, pour amonceler sur sa tête vexations et punitions, l'enfant solitaire avait parcouru toute la gamme des rages impuissantes et des désespoirs.

Horrible prison que ce dortoir, maigrement éclairé d'une hallucinante lanterne verte, dont la lueur tremblotante devint pour lui si représentative de la servitude qu'il devait la projeter sur le mur de la prison, dans *Résurrection*. Aussi toute sa sympathie devait-elle aller à l'œuvre d'un autre opprimé qui dépeignit, avec un ressentiment si furieux, son enfance martyrisée : Jules Vallès.

Des impressions aussi vives demeurent ineffaçables. L'empreinte fut en effet si forte que le reste de la vie de Bataille fut une sorte de longue convalescence. Il avait commencé par le pire : il tâcha de guider les autres vers le meilleur. Il avait rapporté de son séjour sur la montagne Sainte-Geneviève une inapaisable haine contre toutes les formes de l'oppression, un respect profond de la liberté humaine, une intense aversion pour toutes les sottises majestueuses et dogmatisantes, que le « barbacole » ennemi avait pris à cœur de si parfaitement symboliser. Certes l'enfance heureuse, qui semblait réservée au fils d'un magistrat fortuné, ne lui eût pas inspiré cette farouche religion de l'indépendance. Il avait le sentiment bien net d'ailleurs d'avoir été définitivement marqué par son adolescence et il affirmait n'avoir guère évolué depuis l'âge

de seize ans. Et parce que le souvenir demeurait en lui vivace de toute la puissance combative, de toute la ruse, de la parfaite maturité qu'il avait opposées à ses ennemis, alors que son visage était encore celui d'un enfant, il se plaisait à affirmer, avec quelque malice, qu'on eût pu découvrir, chez la plupart des gosses, de prodigieux comédiens. Ils jouent à l'enfant, disait-il, et se plaisent à bêtifier, pour nous « rouler » plus facilement.

On s'explique assez, dans ces conditions, l'impression de trouble et profonde mélancolie, qui se dégage de la *Chambre Blanche*, ce premier recueil du *Beau Voyage* dont la composition s'échelonne sur toute sa vie. La facture de ces « produits du Lauraguais et du Narbonnais » est simple et juste. Aucune amplification boursouflée, nulle plainte, nul appel de désespoir. Le ton est apaisé. C'est d'un homme qui a beaucoup souffert, beaucoup espéré, qui en est enfin venu à contempler son passé avec une curiosité un peu détachée et à regarder l'avenir sans illusion : l'homme avait dix-huit ans. Il écrivait pour lui-même, obéissant à une irrésistible impulsion, sans affectation juvénile, sans nulle présomption, peu encouragé d'ailleurs par Sully-Prudhomme qui n'avait que médiocrement goûté ses productions.

Deux poètes devaient irrésistiblement attirer Bataille et exercèrent effectivement par leurs œuvres la plus grande influence sur son développement : Baudelaire et Verlaine. Ils représentaient pour lui, avec Vigny, les plus purs sommets de la poésie française. D'invisibles liens reliaient, au travers du temps, ces âmes solitaires et souffrantes. De telles affinités devaient, tout d'abord, se manifester jusque dans la forme. On s'en convaincra aisément en comparant *Quelques Silences* de Bataille et les *Phares* de Baudelaire. Si, plus tard, Bataille devait, par certains côtés, se séparer de son maître spirituel, l'admiration qu'il lui portait ne devait point s'atténuer. Un jugement sur Baudelaire donnait, selon lui, la mesure d'une intelligence. Il contemplait souvent avec affection et pitié un portrait du poète qu'il conservait auprès de lui. Et c'était comme une note d'amertume chère, dont la présence était prolongée par cette image, placée au milieu des choses familières, dont il était attentif à surprendre l'âme, ce qui n'était,

après tout, que recueillir ce qu'il avait mis de son âme à lui, en elles. Il savait qu'elles peuvent parler le plus émouvant des langages, celui des souvenirs, et que leur simple présence contribue à établir d'inconscientes correspondances entre les êtres si différents qui se succèdent en un même homme. Elles nous aident à refaire notre unité. Aussi voyons-nous, dans ses vers, personnages muets mais non accessoires, les choses présider à nos joies et à nos douleurs. L'électricité implacable, le téléphone sournois participent à notre vie intime. Ils nous sont favorables ou contraires, en tous cas ils vivent... Qu'on relise le *Beau Voyage*. On sera frappé de l'intensité, de l'universalité de la vie qui y circule. Les horizons, le rideau de théâtre, voire les casinos, tout est douleur, tout est espoir, tout est vie, tout est lui. Un grand poète parle. C'est dire qu'on est éloigné de toute rhétorique, de toute patiente fausse inspiration « à froid ». Des thèmes, jusqu'alors inconnus ou dédaignés, apparaissent riches de sens et d'harmonie. N'est-ce pas le rôle du poète de dégager de la vie des motifs demeurés auparavant inaperçus? Et que ne peut-il tirer de la plus banale des scènes? En deux pages, c'est toute l'angoisse d'une rupture, l'horreur de mourir l'un à l'autre, le déchirement des petits mots chers qu'on n'entendra plus, et c'est aussi la délectation de bien analyser cette douleur, l'ivresse de la dissection psychologique, et le sourire amer sous les larmes...

Et c'est ce dernier trait peut-être qui éloigne le plus sûrement Bataille de l'école romantique, à laquelle il ne se fût pas vu volontiers rattaché. Attentif à ses propres crises, l'observateur est là. Il étudie sur lui-même les bacilles de la passion, comme il en suit les effets chez les autres. Oh! ils sont le plus souvent bien anodins et maintes ardeurs véhémentes finissent par se diluer en de louches petites manœuvres. S'en lamenter? Pourquoi? mieux vaut en sourire, et Bataille n'y a pas manqué. *La Quadrature de l'Amour* étonnera peut-être les lecteurs de demain. « Quoi? Après le *Beau Voyage*? Tant d'ironie, après tant de compassion! Après l'enivrement de la promenade sous la pergola au crépuscule, la malice sarcastique de ces sourires auprès du feu! N'y aurait-il pas eu deux Bataille dont l'un aurait vécu au XVIIIe siècle? » Comme c'est

bien Bataille, au contraire, demeurant dans la mesure et ne donnant son cœur qu'avec discernement, pour réserver à l'égoïsme, l'orgueil et la bêtise un mépris infiniment perspicace! Et cette victoire incessamment renouvelée d'une intelligence supérieure sur un organisme hyperesthésié n'est-elle pas la marque de son génie?

Jusqu'à son cher parc silencieux, où Bataille travaillait dans la solitude, un jour la nouvelle de la guerre parvint. L'enthousiasme qui soulevait la France l'envahit lui-même et il perçut la sombre beauté de l'angoisse mortelle qui s'était posée soudain sur les campagnes. Ce reflux de la patrie, il l'a chanté dans les premières pages de la *Divine Tragédie* et l'exaltation guerrière qui s'y manifeste fait songer à quelque antique péan. Il ne devait pas tarder à changer d'accent. Condamné par sa santé à une douloureuse réclusion, l'horreur des combats lui fut bientôt plus sensible que leur splendeur héroïque. Profondément bouleversé par l'universelle souffrance, Bataille ne lut pas sans révolte quelques écrits où l'on célébrait la vertu régénératrice de la guerre. Parler de la France pourrie enfin sauvée lui semblait bien injustifié. Il l'avait trop bien connue cette France d'avant-guerre, il avait trop participé à ses efforts vers l'art et la vérité, pour accepter ces flétrissures sans indignation. Et puis, vis-à-vis des combattants eux-mêmes, n'était-ce pas une faute de goût que ces appels à une exaltation supplémentaire? Leur courageuse constance en avait-elle besoin? Des paroles de pitié n'eussent-elles pas été plus opportunes? N'est-ce pas dans la pitié qu'est la forme supérieure de la tendresse? L'angoisse d'une mère qui suit de loin la lutte en murmurant : « Pauvre petit » lui semblait pour le soldat un viatique plus réconfortant que les farouches « encore » d'entraîneurs demeurés loin du danger. Contre ces manifestations parfois déplacées d'un patriotisme un peu maladroit, contre l'apathie intellectuelle que menaçait de développer une littérature toute de clichés, susceptible de fausser « le sens de la guerre », il s'est élevé avec véhémence dans sa brochure *le Théâtre après la guerre.*

Et, délaissant lui-même la peinture des combats glorieux, il s'est tourné du côté de l'attente et du côté des larmes, vers

le *Cercle d'Ève*, où battaient tant de cœurs anxieux, où, loin de l'anesthésiante frénésie de l'action, s'écoulaient les heures tragiques de l'attente. Le tempérament de Bataille devait le rendre particulièrement sensible à ces drames intimes, qui se jouaient loin du grand drame des combats. Aussi trouva-t-il, pour les mères et les épouses, ses accents les plus émouvants. Dans toute notre poésie, il est peu de pièces, où se fasse entendre une voix plus déchirante que celle qui retentit dans *Complainte* ou dans *la Lettre*. Et comme il faut lui savoir gré d'avoir dressé en face des « marraines sirupeuses », aux sourires pervers ou « keepsake », les vraies Françaises, qu'il avait toujours comprises et qu'il se plaisait alors, plus que jamais, à plaindre et à admirer!

Le chapitre le plus sanglant de l'histoire du monde le ramenait donc vers ces âmes fragiles, à qui leur extrême finesse permet de saisir les contre-coups les plus lointains des événements de notre vie ou les nuances les plus subtiles de nos passions et qui, par cela même, en donnent une idée plus complète, quand elles n'aident point à en découvrir la signification profonde. Et c'est cette aptitude à révéler les passions d'autrui, à les préciser, à les diriger, jointe à l'intensité de leurs aspirations propres, qui avait conduit Bataille à donner la première place aux femmes dans son théâtre. Il ne devait pas moins à ces Arianes indispensables, qui l'avaient guidé dans les labyrinthes du cœur, et lui avaient révélé des motifs jusqu'alors inconnus d'architecture sentimentale.

***

L'œuvre théâtrale de Bataille occupe dans l'évolution dramatique française une place considérable. Elle est mieux qu'un aboutissement; elle est un renouvellement. Elle marque un des plus grands efforts qui aient été accomplis pour débarrasser le théâtre de toute formule conventionnelle, et pour présenter la vérité, sans maquillage ni déformation, riche de toutes les leçons qu'elle comporte sous ses deux éternels aspects, esprit et matière! De la vérité, Bataille a poussé le goût jusqu'à la passion. Il eût préféré s'exposer à un « four noir » que de sacrifier ses convictions propres. Jamais il n'a

écrit une pièce pour le public. C'est le public qui est venu à lui. Il ne s'est pas fait faute pourtant de troubler ses habitudes et parfois de heurter ses goûts. Il n'en a pas moins fini par l'emporter et les critiques eux-mêmes, qui ne lui furent pas tous fort tendres, en vinrent, pour la plupart, à applaudir rétrospectivement à ses initiatives. Ce goût de la vérité, le plus grand nombre de nos dramaturges du XIXe siècle, dont il n'est nullement question de contester par ailleurs le talent, ne l'avaient qu'à un bien faible degré. Les intrigues stéréotypées, les situations conventionnelles ne leur inspiraient aucune répugnance. Détail assez significatif, ils usaient volontiers du monologue, qui nous apparaît aujourd'hui insupportable. Les pièces à thèse, style Dumas fils, s'encombraient de prédications morales et de personnages symboliques. Sous les traits de quelque savant raisonneur, l'auteur s'installait lui-même sur la scène, pour que le bénéfice de ses propres commentaires ne fût pas perdu. Les autres personnages n'étaient pas moins entravés dans la liberté de leurs gestes. Quoi de surprenant? On ne leur demandait pas de vivre, on les priait de prouver. D'une manière générale, la présence de quelques héros sympathiques apparaissait comme une nécessité, et il n'eût pas semblé fort adroit de mitiger leurs vertus de quelques petitesses. Les passions présentaient, dans les circonstances les plus dissemblables, un caractère d'uniformité bien troublant, vêtements de confection où chacun tour à tour pouvait entrer. L'amour, pour s'en tenir à ce ressort essentiel des intrigues de théâtre (et d'ailleurs) communiquait aux créatures élues, qu'il avait touchées de ses ailes divines, une perfection qui nous en dégoûterait, aujourd'hui. Les malheureuses amantes ne faillissaient pas à l'impératif devoir qui leur était tracé. Quelles que fussent leurs origines, quel que fût leur caractère, elles devenaient subitement étrangères à toute mesquinerie et renonçaient à leur personnalité, pour se vouer, par un sublime dévoûment, à la culture de toutes les vertus.

En face, impitoyables adversaires, se dressaient, parées de leur charme néfaste, les coquettes. Vers quelles catastrophes n'eussent-elles pas conduit les pauvres ingénues, dont la présence les gênait, si la juste providence ne les avait rendues

elles-mêmes victimes de leurs propres ruses et fait tomber dans les pièges qu'elles avaient savamment tendus pour autrui!

Dans ce royaume du truc et du convenu, Ancey et Becque, le Théâtre Libre d'Antoine en un mot, avaient apporté, dès 1887, un trouble sérieux. Le talent d'Henry Becque et de ses confrères avait pourtant quelque chose d'un peu âpre, qui les éloigna du franc succès. Le théâtre, devenu délibérément rosse, limitait son idéal à la présentation de tranches de vie, le plus généralement barbouillées — tristes tartines — de noirceurs et de vices. La réaction, comme toutes les réactions, avait été trop loin. Le grand pas pourtant était franchi. Si le Théâtre libre avait le défaut de ne découper dans la vérité que des tableaux imprégnés du plus morne matérialisme, du moins avait-il donné le goût de la vérité. Antoine fut tout le premier d'ailleurs à déceler les outrances de son groupe et il ne tarda pas à introduire sur sa scène les œuvres d'Ibsen et de Tolstoï, tout imprégnées, les premières surtout, d'idéalisme, de pensée et de poésie. Leur défaut, opposé à celui des précédentes, est d'être si bien enveloppées de symboles que les spectateurs, hypnotisés par le désir de percevoir le sens ésotérique des faits qui leur sont présentés, s'efforcent d'en découvrir un, là même où il n'y en a pas, et il faut avouer, pour leur excuse, que la discrimination n'est pas toujours aisée. Si l'on perçoit bien, par exemple, l'idée maîtresse de *Solness le Constructeur*, la question de distinguer les passages où les personnages s'agitent pour leur propre compte de ceux où ils représentent uniquement les idées, dont ils sont l'emblème, demeure d'une solution délicate. Le symbolisme a des finesses ténébreuses. L'élément dramatique y est relégué dans le domaine de l'abstrait et l'émotion, à force de s'élever, risque de disparaître. Le mérite de Bataille est d'avoir su rétablir l'équilibre rompu par ces deux tendances excessives. S'il a réhabilité le théâtre d'âme, il a su tout de même rester dans la vie et il n'a pas placé ses personnages derrière ce brouillard de rêve, cette brume médiévale, qui fait le charme et la faiblesse des héros de Mæterlinck, égarés dans leur merveilleuse forêt de symboles et de contes bleus.

Il a donné de l'objet du théâtre une définition qui révèle nettement le but qu'il a personnellement poursuivi :

« Mettre en valeur les rapports des vérités intérieures de l'âme, générales et particulières, avec les vérités extérieures. » Et, en effet, il ne s'est pas moins attaché au monde visible, et exprimé, qu'au monde intérieur, à toutes ces immenses luttes qui se livrent dans l'inconscient des âmes humaines. Mais, écartant délibérément tout symbolisme systématique, il s'est simplement efforcé de mettre en valeur les nstants où, dans nos gestes et nos attitudes, se manifeste l'hôte inconnu, les instants où le dansotement de nos pensées menues est interrompu par les grandes « lames de fond » de la passion. Et, par les hésitations et les silences autant que par les mots, il a permis aux spectateurs de se hausser à un plan supérieur et de discerner, par delà les faits et leur enchaînement dramatique, leur sens philosophique. Cette compréhension « interne » il ne l'a rendue à aucun degré nécessaire. Elle n'est point, comme dans le théâtre d'Ibsen, indispensable à l'intelligence de la pièce. Celle-ci a une existence indépendante. La vérité des caractères et le pathétique des situations suffisent amplement à assurer son succès. Il est loisible de la considérer comme la peinture d'*une* crise et la louer comme telle, sans se soucier de savoir quelle leçon a voulu en tirer l'auteur. On peut très bien goûter une fable pour l'agrément du récit, sans lire la morale. Telle est d'ailleurs notre situation en face de la vie. Nous la vivons, sans être contraints d'en tirer des conclusions. Ainsi le théâtre : il n'est que transposition de vie. C'est déjà fort beau qu'il nous captive; on comprend que quelques-uns des auteurs capables d'obtenir un tel résultat s'y tiennent. Ce ne fut pas le cas de Bataille. Sans rien sacrifier à la vérité de la forme extérieure, il s'est efforcé, par le choix des personnages et des sujets, de nous conduire vers ses idées. Mais c'eût été renoncer à la loi qu'il s'était imposée que de nous forcer la main. Ses pièces sont donc des illustrations de théorèmes, qui ne sont jamais littéralement énoncés, qu'il est même possible d'ignorer, la construction de l'œuvre dramatique n'amenant nullement l'idée d'une démonstration. La vérité même de ces drames fait leur perfidie, l'émotion qu'ils soulèvent étant assez intense pour qu'on soit excusable de supposer que leur seul but est de la soulever.

Sur les leçons qu'ils constituent Bataille s'est pourtant expliqué, dans ses avant-premières et dans de nombreux articles de journaux, qui, pour la plupart, ont été réunis dans son volume *Écrits sur le théâtre*, où sont également groupées ses études critiques, si pénétrantes et si originales, sur Shakespeare Becque, Porto Riche, etc... Toutes nos passions, tous nos drames, ne sont pour lui, que les formes multiples d'un même, éternel et unique, drame humain : le drame des consciences et du destin, « celui-ci étant conçu, non comme le Fatum antique, mais comme le faisceau coordonné de ces lois immuables de la nature, qui président éternellement à nos actes, dont elles sont les régulateurs impassibles ». Ces lois immuables, ce sont nos instincts, indispensable charpente de notre nature. Quelles que puissent être notre volonté, notre culture et notre raison, ils nous dominent et nous entraînent, dès qu'ils apparaissent. Leur puissance n'est pas leur seule beauté! Ils sont peut-être les plus grands créateurs de la noblesse morale! N'y faut-il pas comprendre, avant tout, la pitié et l'amour? Comment se manifestent-ils? Comment réagissons-nous contre eux? Comment se modifient-ils, dans le temps d'abord, et à une même époque, dans les divers types humains? C'est toute l'histoire des luttes de l'âme. L'évolution des idées en fait surgir chaque jour des aspects nouveaux. Bataille nous a présenté un grand nombre d'entre eux. Cette œuvre immense — Bataille écrivit vingt-trois pièces, auxquelles il faut ajouter un *Faust* et une *Manon* actuellement inédits. Le *Faust* fut mis en répétition par Sarah Bernhardt, il y a vingt ans, mais divers incidents, déterminèrent l'auteur à retirer son œuvre — constitue donc un ensemble d'une parfaite unité. On peut aisément en relier les divers chapitres et l'ordre même de leur parution est bien significatif.

C'est ainsi que dans la première pièce : *la Lépreuse* [1], l'instinct est étudié dans une de ses formes primitives. L'amour sensuel y apparaît comme tout proche de la haine. Et, utilisant le thème fourni par une vieille gwers bretonne, Bataille nous a montré Aliette versant à Ervoanik un poison mortel. Pourtant elle ne lui a témoigné jusqu'alors que la tendresse la plus pure. Mais une image sensuelle, sou-

1. *La Belle au Bois dormant*, qui l'avait précédée, est une féerie poétique.

dainement apparue, a relégué bien loin ce sentiment. Aliette, jalouse, obéit alors aveuglément aux ordres de la cruauté ancestrale, et cela sans lutte, sans hésitation. Il n'y a rien chez cette frêle jeune fille, qui puisse s'opposer au vieil instinct en un instant vainqueur. Tout autre est la petite Marthe de *Ton Sang*. Elle est capable, celle-là, d'étouffer la voix du cœur, au point de sacrifier sa vie entière. C'est au vigoureux Maxime que va son amour. C'est l'infirme Daniel qu'elle épousera. Bataille avait songé à intituler la pièce : *l'Holocauste*. Ainsi sont placées, au début de l'œuvre de Bataille, deux figures antithétiques, représentant les deux cas-limites : Aliette que l'instinct a dominée Marthe qui en a été victorieuse.

Et ces grandes voix de la nature, ces appels mystérieux de l'instinct, la pauvre *Maman Colibri* aussi les entendra, et c'est obéissant inconsciemment à leur ordre qu'elle reviendra prendre auprès de son petit-fils la place qui lui est marquée. Vers la vie! Toujours vers la vie! « Elle revient à tâtons, mystérieuse, résignée à la plus horrible des consomptions. » Et c'est la victoire d'un très primitif instinct que la conclusion de ce drame très moderne. Là-dessus, Bataille s'est exprimé clairement dans *Ecrits sur le théâtre*, se défendant absolument d'avoir ramené Irène au foyer, pour apaiser certains esprits, que la fugue d'une mère de famille avec un tout jeune homme avait scandalisés. Aucun doute non plus sur le cas de *Poliche*. Ce pauvre brave homme dissimule soigneusement la sensibilité quasi féminine qui est la sienne. Il regrette ce qu'il y a de meilleur en lui-même, ne craignant pas de s'abaisser moralement pour retenir celle qu'il aime. Subtile tactique, pour faire triompher tout simplement le vieil instinct-force, l'instinct-destin.

Mais « les impulsions instinctives s'enrichissent ou se compliquent suivant les conditions vitales des espèces et de l'individu ». Le farouche et cruel amour d'Aliette ne saurait se rendre maître de natures affinées. L'amour devient le serviteur d'un idéal. Il ne se conçoit plus sans lui. Il met sa force irrésistible à son service. Ainsi voyons-nous successivement dans la *Marche nuptiale* et dans *le Phalène* deux jeunes filles, possédées d'une passion également violente, agir de manières bien différentes. Leur idéal, qui est venu vivifier leur amour, est tout

opposé : Grâce de Plessans est une petite provinciale française très chrétienne, Thyra de Marliew une slave païenne. Quoi qu'on en ait pu penser l'auteur n'a nullement tenté leur panégyrique. Certes les deux héroïnes lui sont sympathiques pour leur effort mortel vers leur idéal; mais cet idéal-là n'est nullement celui de l'auteur et ce sont de simples cas qu'il étudie.

L'amour de Grâce est un triste et maigre amour, image d'un terne idéal; parce que cet idéal-là, seul honnête et médiocre, pouvait fleurir parmi les petites couventines à qui l'on permet George Ohnet, le dimanche. Elles sont émouvantes, parce qu'elles représentent un effort vers la lumière; mais combien falote et entr'aperçue à travers quelle brume!

Quant à Thyra, l'auteur la considère lui-même comme une Barbare et, s'il a admiré cette révolte païenne superbe de violence et de spontanéité, il n'a certes jamais tressé de couronnes au néo-romantisme de Thyra. « Je ne partage pas plus, a-t-il écrit, l'idéal de Grâce de Plessans que celui de Thyra de Marliew. » Ce qui n'empêche point Thyra d'être une des plus magnifiques héroïnes de Bataille; on n'ose pas dire une des plus émouvantes, car la pitié va bien plutôt aux humbles et aux silencieux qu'aux révoltés. Mais il y a, dans l'ardeur de Thyra, marquée pour une mort proche et décidée à arracher au destin des heures, qu'elle espère toutes de force ou d'ivresse, une incontestable beauté, que son inutilité ne saurait atténuer. Et puis il s'agissait de représenter une certaine race d'âmes féminines. Qu'elle existât alors, Marie Bashkirtseff, parmi d'autres, le prouve, et elle ne semble pas près de disparaître.

En dépit du succès de ces pièces, Bataille redoutait vivement d'avoir été imparfaitement compris. Les triomphes répétés de la *Marche Nuptiale* au Théâtre français lui inspiraient une certaine inquiétude ironique. Que de petits bourgeois allaient applaudir cette œuvre, où la médiocrité d'âme, qu'ils entretenaient dans leur propre famille était flétrie! Pour beaucoup d'entre eux, craignait-il, les effets d'une bonne éducation capable de donner à une jeune fille, qui s'est écartée du droit chemin, le courage de se tuer, y étaient exaltés et le côté moral de cette supposée conclusion les séduisait. Leur enthousiasme eût été moins accentué, peut-être, s'ils eussent

deviné combien l'auteur chérissait l'audace de Grâce et déplorait de la voir mise au service d'un amour entre tous mesquin, vers lequel la « bonne éducation » reçue l'avait poussée.

C'est l'instinct encore qui bégaie chez Jeannine, dans *l'Enchantement*, bouleversant cette petite créature, jusqu'alors soumise sans révolte aux principes inculqués, et qui écoute, stupéfaite, chanter en elle ces voix inconnues, résonner un étrange et lointain appel.

Contre la loi de nature, des civilisés, des êtres affinés ont pu si bien lutter qu'ils l'ont vaincue; et ce n'est plus elle, mais leurs propres chimères qu'ils poursuivent, incompréhensibles, avec leur idéal artificiel, pour ceux qui les entourent. Ce sont les héros du *Masque*.

> Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence
> Pour réjouir leur cœur qui fuit la vérité?

Le savant Bouguet des *Flambeaux* parvenu aux hautes sphères de la pensée s'est cru soustrait, par son génie, aux règles communes qui régissent l'humanité. Mais les femmes qui l'entourent se chargent bien vite de lui démontrer son erreur, et c'est encore la lutte entre l'âme que l'éducation et les habitudes intellectuelles ont formée et le cœur dont les mouvements échappent à notre contrôle, lutte que nous retrouvons, sous des formes diverses dans la *Tendresse*, la *Possession*, et les *Sœurs d'Amour*.

Mais l'impérieuse poussée de l'instinct ne se heurte pas chez tous les êtres aux forces disciplinées de l'intelligence ou de l'habitude. Dans une nature simple, sa victoire est consommée en un instant et l'instinct seul devient maître. Lolette, la *Femme nue*, n'est qu'un instinct. Hélas, les obstacles ne disparaissent pas pour cela; ils ne sont que reportés un peu plus loin. Ce n'est pas contre elle-même que Lolette devra lutter, mais contre la société qui est organisée pour réprimer les élans du fol instinct. Le cercle des « Vêtus » entoure la « Femme nue », en vain cherche-t-elle à rompre cette barrière vivante; de tous côtés elle se tourne, affolée, impuissante; révolte inutile : dans cette étrange prison, elle tombera seule, blessée à mort.

Dès les premiers pas, Grâce est devenue une outlaw. Famille,

amis, tous combattent ce chancelant amour, comme ils feront pour arracher *la Vierge Folle* à sa passion éperdue.

Ce n'est pas contre ceux-là seuls que la société se pose en ennemie : d'autres sont condamnés par leur naissance même, dont l'irrégularité est un outrage aux institutions sacrées. Privés des fermes secours de la morale bourgeoise, tenus à l'écart, ces êtres se replient sur eux-mêmes et « mêlent à leur amoralité ingénue les instincts les meilleurs, le grand rythme du sentiment ». Ainsi *l'enfant de l'Amour*. Parfois, dans une grande tourmente, la société, soudainement oublieuse de son code conventionnel, leur ménage un accueil meilleur; mais vienne la paix, la porte se referme sur ces excommuniés obscurs, qui ont pourtant prouvé qu'ils étaient, comme les autres, ni meilleurs, ni pires, de *la Chair Humaine*.

On voit comme insensiblement Bataille prenait en aversion cette société, qui lui semblait faire si peu de part à la sincérité et s'organiser sur le mensonge. Les plus nobles aspirations lui semblaient y être détournées ou anéanties, les hommes classés et hiérarchisés selon des règles compliquées, où la qualité de l'âme n'entre pas toujours en jeu. Il faut des chefs glorieux et *tabous*. Si les faits ne les fournissent point, on les fabrique. Combien de généraux, par exemple, ne durent leur gloire qu'à une absolue nécessité notée par Paul-Louis Courier : « De toute bataille surgit immanquablement un grand général, puisqu'il faut qu'il y ait un vainqueur. » Mais la renommée se détache parfois de l'homme sur lequel le hasard seul l'a posée. Et c'est comme un vêtement étranger, dans lequel il ne peut plus rentrer.

L'histoire de *l'Homme à la Rose* en est une amusante preuve. Et quoi d'étonnant, après tout, à ce que nous nous abusions sur des figures lointaines, puisque des êtres mêmes dont nous approchons, nous nous faisons une idée profondément inexacte? Quelle stupéfaction serait la nôtre s'il nous était donné de contempler ces mille portraits dissemblables, ces étranges schémas qui nous représentent dans le cerveau des autres et dans lesquels nous ne pourrions le plus souvent qu'avec peine reconnaître *Notre Image*.

Et si la gloire illustre bien souvent de simples mannequins, si elle sanctionne tant de duperies, n'y a-t-il pas parmi les

humbles et les effacés autant d'injustices et d'erreurs? Nombreux sont ceux qui traînent derrière eux d'inquiétants souvenirs : combien de réputations de vertu bénéficient d'un heureux hasard, qui a repoussé dans l'ombre de l'inconnu les actions blâmables ou honteuses. Trompeuse quiétude dont tous ne sauraient profiter, car, pour les malchanceux, les déveinards, les fautes passées ne tombent point dans cet absolvant oubli; à pas feutrés, elles glissent le long de la chaîne des coïncidences vers la lumière et c'est soudain, éclatant, *le Scandale.*

C'est donc vers un idéal de pitié, de fraternité et d'amour que doit tendre la société. Il faut relever les âmes déchues, car ceux qui profitent de l'ordre établi ont participé plus ou moins directement à cette déchéance. C'est toute la grandeur de Nekludoff de s'attacher à la *Résurrection* de la Maslowa. Cette société meilleure, si elle doit être (et Bataille n'en doutait point et eût sacrifié volontiers son bien-être, si ce sacrifice y eût aidé à son avènement), ne s'établira point aisément et, bien probablement, ce ne seront point des hommes d'une haute culture ou d'une haute moralité, qui mettront leur activité organisatrice à son service. Cela s'explique aisément. Ce ne sont pas les grands penseurs qui conduisent les foules. Ce sont des hommes médiocres, des hommes un peu frustes, à qui ce sort est réservé; reflets falots des lumières lointaines, ils exercent sur le peuple une influence mystérieuse. On leur prête du génie. Ils sont bien loin pourtant d'être des créateurs, mais ils savent faire mûrir dans l'esprit d'autrui les vérités qu'on leur a soufflées : ce sont des *Animateurs*...

Le théâtre de Bataille nous conduit donc d'une étrange histoire d'amour de la Bretagne médiévale jusqu'aux portes d'une cité, qu'on qualifiera, à son gré, de future ou d'utopique. L'ensemble de l'œuvre est imprégnée d'une foi magnifique en la noblesse native de l'âme humaine. Si bien des ailes sont tôt brisées, quel splendide envol pourtant dans toutes les classes sociales vers le meilleur! Quels efforts vers l'amour, vers l'idéal!... La plupart des pièces de Bataille nous offrent le spectacle d'un être luttant contre ceux qui l'entourent, pour atteindre ce qu'il estime être

beau et bon. C'est Psyché se dégageant éternellement de la matière. Et c'est aux femmes qu'échoit le plus souvent cette tâche rude et gracieuse. La femme est, plus que l'homme, voisine de l'instinct, du sublime instinct pitié-amour. Elle n'est pas obsédée par la préoccupation des affaires. Elle n'est pas lancée dans la vie d'action, dont l'intérêt était, pour Bataille, strictement limité à l'action même. Aussi ne s'y intéressait-il guère; non qu'il en niât, ce qui eût été puéril, la nécessité, mais parce qu'il n'y voyait que rarement de la beauté. Le théâtre de Bataille est donc, avant tout, le théâtre de la femme et les grandes figures qu'il a modelées sont des figures de femmes. Depuis le XVIIe siècle on n'en avait pas vu de si émouvantes. Marivaux? Mais le marivaudage est, par définition, le contraire de la sincérité. Musset? Ses jeunes filles, ou jeunes femmes, sont délicieusement irréelles! Les héroïnes romantiques? Tout de même loin de la vie avec leur lyrisme intarissable et leurs simplifications...

Combien près de nous, au contraire, celles-là que Bataille nous présente! Près de nous, parce que fortement rivées à la vie de chaque jour, à leur famille, à leur classe sociale, et demeurant elles-mêmes, avec la marque que leur milieu leur imprima, quels que puissent être les sentiments qui les animent. Et c'est ce qui les rend attirantes infiniment : elles ne symbolisent pas un idéal universel et abstrait; elles ont leur idéal à elles, magnifique, extravagant ou mesquin, qui les anime, qui les exalte ou qui les brise.

On ne peut dire évidemment qu'il y ait là une découverte psychologique; il suffit d'ouvrir *Madame Bovary* pour s'en rendre compte. Mais ce que les romanciers avaient fait depuis longtemps, les auteurs dramatiques semblaient y répugner, comme si un caractère un peu complexe, présenté sans commentaire — puisque la forme directe du théâtre ne s'y prête pas —, dût demeurer incompréhensible, par suite des multiples conventions enracinées dans l'esprit du public. Enfin, chez la femme, il n'est point de sentiment qui n'exerce une influence sur le système nerveux. Bataille a été le premier à recréer sur la scène l'atmosphère lourde d'attente ou d'impatience, qui facilite la germination de toutes les crises. Il n'en a pas fallu davantage pour qu'on taxât de maladive sa sensibilité, comme

si chacun de nous n'avait point ressenti la puissance d'expression de certains silences et jusqu'à quel point s'insinue par eux l'exaspération ou l'apaisement.

De ce point de vue la petite Jeannine de *l'Enchantement* est une de ses figures les plus significatives. C'est une très jeune fille, créature toute de nerfs avec ses brusques désespoirs d'enfants, ses fureurs haineuses et ses abandons confiants. Elle fut chère entre toutes à Bataille, qui aimait en elle l'être neuf, surpris par la venue de l'amour, dont toutes les sensations lui sont encore étrangères. Et c'est dans la petite âme bousculée, repétrie, renouvelée, un terrible désarroi, une souffrance, et de l'espoir... Ses silences agaçants et inquiétants, ses réticences, ses exaltations, que la vie n'a pas encore refrénées, ont fait pénétrer dans la maison une étrange atmosphère de rire nerveux et de crainte. A chaque seconde, on a le sentiment que, soudaine, absurde, la crise va éclater; et les scènes se déroulent dans une attente bizarre tour à tour pleines d'entrain, de gaîté, d'angoisse, où les mêmes personnages (audacieuse innovation, alors) représentent alternativement l'élément comique et l'élément dramatique.

Pour ce théâtre-là, le style direct eût été bien insuffisant. Il est d'ailleurs, le plus souvent, conventionnel. Bien que certaines personnes expliquent incessamment leurs sentiments avec complaisance, plus nombreuses encore sont celles chez qui il faut les deviner. Bataille s'est précisément imposé de laisser deviner ses personnages, éliminant toutes les confessions superflues. Rendant aux gestes, aux intonations et aux silences toute leur significative valeur, il a renoncé, comme l'a montré M. Porché dans cette Revue, à faire communiquer d'emblée ses personnages par la parole. Avant d'en venir au « je vous aime », les amants ont inventé certaines manières de dire les choses les plus insignifiantes, qui les ont éclairés sur leur sentiment respectif. On ne s'apprend jamais rien par les mots qu'on échange, sinon peut-être qu'on est capable de mentir. Le reste a été dit par l'accent, l'attitude et le regard. Bataille a réhabilité, à bien juste titre, le sous-entendu, dont la vie quotidienne se charge assez de nous démontrer l'importance.

Mais il n'est point assez de démêler derrière les pièces de Bataille ses intentions philosophiques, de le déclarer maître

incomparable du théâtre de l'amour, peintre inimitable de l'âme féminine et subtil enregistreur de la puissance quasi magnétique des nerfs. On ne saurait négliger qu'il nous a présenté un tableau d'ensemble de la société moderne, dont la vérité eût suffi à assurer la gloire d'un dramaturge réaliste.

Et par une étonnante prescience — commune à tous les créateurs de génie — il a eu la faculté d'évoquer les milieux mêmes sur lesquels il n'avait que des renseignements de seconde main. Lorsqu'il ne savait point, il devinait. Aussi s'amusait-il fort des éloges qu'on lui prodigua pour le premier acte de *l'Animateur*. On célébrait la parfaite connaissance des conseils d'administration qui s'y manifeste. Or, l'unique conseil d'administration, auquel Bataille assista fut — il l'affirma lui-même — celui que ses acteurs lui jouèrent.

Que les acteurs du *Masque*, ou les artistes de *la Femme nue* soient représentés avec une parfaite exactitude, rien de surprenant de la part de celui qui connut si bien les peintres de la fin du XIXe siècle et les jeunes artistes et qui présida toujours avec une si rare constance aux répétitions de ses pièces, les mettant lui-même en scène, minutieusement, exécutant souvent, même, la maquette de ses décors; mais n'y a-t-il pas, dans la peinture d'un milieu aussi étranger à Bataille que celui des hôtes de l'Institut Claude Bernard, une étonnante manifestation de cette faculté de divination créatrice?

Et de tous ces êtres auxquels le génie du dramaturge a prêté une vie si puissante une même émotion intense se dégage. Par des effets très simples et des gestes mesurés, elle s'empare de nous. A son gré, Bataille a jeté sur la scène la joie ou la douleur. Et lorsque, après avoir dégagé de la foule les êtres qu'il a choisis, il a su nous faire vibrer par eux, espérer pour eux, et pleurer sur eux, lorsqu'il a su chasser de notre esprit tout ce qui n'est pas eux, eux, ces héros qui nous apparaissent chargés de toutes les splendeurs de l'âme humaine, soudain il les repousse dans la masse anonyme : ce ne sont plus qu'ombres parmi des silhouettes, ce ne sont plus des créatures d'exception, c'est vous, nous, nous tous qui nous sommes assis là pour écouter.

Dans une galerie déserte du Salon de peinture, Lolette et

Bernier, isolés par leur amour, sont des êtres rares, et de véritables « héros de théâtre ». Mais les « on ferme » des gardiens retentissent. Ce n'est plus qu'un pauvre couple perdu dans la foule. Peut-être va-t-on l'apercevoir dans la salle, pendant l'entr'acte... Et soudain tous les êtres nous apparaissent mystérieux, comme si le secret que les protagonistes portaient en eux s'était essaimé sur toutes les créatures humaines.

***

Le naturaliste Fabre écrit de lui-même et de son œuvre : J'observe sous le ciel bleu. J'étudie l'instinct dans ses manifestations les plus élevées. Je scrute la vie. A l'heure funèbre où l'on juge les efforts d'un homme qui disparaît, je ne souhaiterais pas de plus bel éloge. Mais comment le mériter? Car c'est dans le domaine de l'âme que j'aurais voulu, si j'en avais eu la puissance, apporter le souci d'une pareille étude.

Tel est le souhait que Bataille lui-même a formulé. Ne suffit-il pas d'évoquer son œuvre pour sentir que le but a été atteint? Au travers de centaines de vies, n'a-t-il pas poursuivi inlassablement tous les frémissements de l'âme moderne? N'a-t-il pas montré ses grandeurs et ses faiblesses? N'a-t-il pas révélé d'humbles âmes closes, des lampes voilées, selon l'expression de Marcelle Tinayre. N'a-t-il pas magnifié l'amour? N'a-t-il pas éperdûment aimé la vérité et la vie?

L'œuvre qu'il a acomplie est considérable. Pourtant il n'estimait pas avoir terminé sa tâche. Vingt ans lui semblaient nécessaires encore pour l'achever. Il avait longuement médité sur chacun des sujets qu'il comptait porter à la scène. De quelle richesse notre théâtre n'a-t-il pas été privé! Dans la grande course au flambeau, Bataille ne se fût pas laissé distancer. Son unique formule était « Dans la vie ». Son œuvre est variée, puissante et émouvante, comme elle.

MARCEL THIÉBAUT

TABLEAUX DE PARIS

Blancs et Noirs. — En pleine lumière, assis dans un fauteuil tendu de soie et se détachant sur des velours chinois d'un rouge somptueux, tel qu'un orientaliste l'aimerait peindre, le député du Sénégal, M. Diagne, exprime son mécontentement, au sujet des chefs noirs arrivés depuis quelques jours à Paris et auxquels n'a pas été réservé, paraît-il, l'accueil qui leur était dû.

Les journaux illustrés ont bien reproduit un ou deux groupes, mais le côté officiel de la réception fut plus que négligé.

Le faux-col éblouissant de blancheur sur la peau noire, le globe de l'œil assez proéminent et glauque, mais la prunelle animée, mouvante; la mâchoire avancée, les lèvres fortes et sèches, sur lesquelles la langue rose passe fréquemment, le front bas, le cheveu crépu, une maigreur qui n'est pas sans élégance, les mains longues, le pouce recourbé, les ongles du ton délicat de la langue, vêtu d'un veston correct, la cravate noire : j'évoque les boucles du Niger, le soleil pesant sur l'eau plombée et tout ce qu'il a fallu d'intelligence et de travail et d'opiniâtreté à cet homme qui donne, comme les siens, lorsqu'ils vivent dans nos climats, une impression un peu maladive et qui parle français aussi correctement que l'un de nous et avec beaucoup moins d'accent que si sa jeunesse s'était écoulée entre Marseille et Toulon. Mais c'est toujours un peu une surprise pour nous, qui voudrions en demander pardon à ces hommes, de découvrir, sous un aspect au premier abord si différent, des sentiments conformes aux nôtres.

Les chefs venus en France, et actuellement à Paris, qui sont dans leur pays des personnages importants, considé-

rables, — certains nous ont fourni jusqu'à trente mille hommes pendant la guerre, — ont voyagé depuis Marseille, en seconde classe. Et ce sont des camions qui les ont transportés de la gare au logis qu'on leur avait préparé, au bastion Suchet, sur les *fortifs* : quelques chambres badigeonnées à la chaux et meublées d'un lit de camp.

D'une voix un peu sèche, la racine des cheveux perlée de sueur, ce qui est assez émouvant à considérer sur ce beau velours d'extrême Orient qui lui fait un fond somptueux, M. Diagne se préoccupe beaucoup plus du point de vue français dans cette aventure, que du point de vue noir. Il dit : « *ils* ne sont pas contents, *ils* le rediront en retournant *chez eux*, c'est très ennuyeux pour *nous* », avec une émotion communicative. Il nous semble que la France soit là, invisible et présente, qu'elle entende et que, dans un miroitement de jour aveuglant réverbéré par les flots de cobalt, le *Pays Noir* aussi soit debout dans les plis du velours couleur de rubis... Pendant la guerre, le député du Sénégal est allé là-bas en croisade, il s'est fait le Pierre l'Ermite de la France attaquée et sa parole nous a valu des contingents d'une importance considérable.

— Je ne demande pas qu'on les installe au Crillon, bien sûr, ni dans un hôtel de tout premier ordre, mais je voudrais qu'ils aient le sentiment d'avoir été accueillis avec quelques égards.

... Ce n'est pas le Ministre des Colonies qui est coupable, mais l'innombrable filière des bureaux... Si la Chambre n'était pas en congé, j'aurais porté la question à la Tribune, dit en levant ses longues mains, le député, dont les ongles ont l'air de coquillages... Les chefs noirs m'ont prié de ne rien dire, car ils sont diplomates, ajoute-t-il. Plus ils seront blessés, plus ils souriront, — mais ensuite...

Les coquillages roses passent devant le maigre visage noir et, sur les yeux intelligents et ardents, les paupières se sont refermées...

***

Quatorze Juillet. — Le Paris du 14 juillet qui s'ébauche en quelques heures, — la tente de coutil rayé de la place de

la Bourse, l'estrade à l'angle de la rue Drouot et de la rue Rossini, les quatre mâts ornés de drapeaux sur le terre-plein, devant l'Institut et les faisceaux, les oriflammes du Palais-Bourbon, — ramènent chaque année des impressions semblables et le même double désir de rester et de fuir.

Sur les boulevards extérieurs, à l'endroit où le métro s'échappe des profondeurs du sol pour devenir aérien, serpent lumineux soutenu par des piliers de fonte, la fête foraine. Mais ce n'est plus, ce ne sont déjà plus les baraques éblouissantes de la place Blanche, celles-ci ont des airs inquiétants, comme les immeubles qui bordent la chaussée, demi-bas, blafards, hôtels louches, bâtisses inégales, avec ces écarts d'ombre épaisse qui donnent leur aspect tragique aux toiles d'Utrillo.

Les passants marchent autrement que ceux qui encombraient tout à l'heure ce *refuge* de la place de l'Opéra qui mérite si bien son nom... Vous êtes ailleurs, l'air a des senteurs de friture et d'alcool et les yeux des femmes des lueurs sauvages... Il n'y a plus de drapeaux aux fenêtres. Il n'y en a jamais eu. Francis Carco a fixé ces atmosphères-là dans l'*Équipe* avec une rare puissance. Une musique aigre, poussive, désordonnée, erre dans la nuit moite. Les mains des hommes sont plongées dans les poches du pantalon. Le rythme de la vie est assoupli, coulant, comme la démarche du fauve entre les barreaux de la ménagerie. On se demande quelle saveur auraient là plusieurs jours de vie ignorée.

Et puis des uniformes bleu-gris se dessinent, des silhouettes qui n'ont plus aucun rapport avec celles du troupier de 1914. Ils défileront à la Revue. Mais l'homme à casquette, lui, n'a pas changé et la fille sans chapeau pas davantage; pas plus que ne changent de tenue, sur les eaux du Pacifique, les habitants, aux colliers de fleurs odorantes, d'Honolulu ou le guerrier thibétain dans ses montagnes couvertes de neige.

Gares de Paris à la veille du 14 juillet!... Les wagons ressemblent à des étuves; aussi, dans les compartiments de troisième classe, les hommes se sont-ils mis en manches de chemise avant que n'ait retenti le sifflet du départ. Des bouteilles circulent, des mouchoirs passent sur des fronts congestionnés et des cous moites luisants.

Étrange, hideuse beauté de Paris, pendant ces heures nocturnes où seule vit et triomphe la chair...

***

Commis-voyageur de l'optimisme. — Hôtel Continental, un grand salon du premier étage, à l'angle de la rue de Castiglione et de la rue du Mont-Thabor. Un salon d'appartement pour lune de miel princière et pour prospecteur du Klondyke ayant réussi dans ses entreprises. Des glaces à biseaux dans des cadres en forme de médaillon, qui évoquent l'époque de M. Thiers et le Maréchalat. Les fenêtres sont costumées comme les femmes d'alors, de véritables tournures et de paniers; les nuances de leurs rideaux, évoquent la turquoise et le delphynium. La gamme des bleus les plus éprouvés se retrouve sur les fauteuils crapauds et le canapé. L'or de la pendule monumentale, gigantesque, inouïe, frontispice monégasque, sirène du Marais, obus d'opérette, flanquée de candélabres de féerie, porte-lumières pour la table de l'Ogre, l'or de la pendule inciterait au bolchevisme, si ce Kremlin d'aliéniste n'avait été conçu en réalité, dans des proportions si déconcertantes, que pour supprimer chez les voyageurs toute velléité de l'emporter dans leurs valises. L'heure que marquent de pareils instruments ne ressemble pas à celle que l'on entend sonner à de bons petits régulateurs sans ornements ou à de vieilles pendules de famille... Leur cadran est comme un réservoir de spleen toujours rempli. A l'extrémité de leurs aiguilles, l'ennui perle, comme l'encre à la pointe du stylographe.

Et, sur les consoles dorées, des palmiers dégénérés, dont le passage des autos et des camions fait trembler le feuillage morose, rêvent sous une poussière domestique à l'eau claire d'un ruisselet algérien.

Des sièges couverts de velours grenat ont été alignés face à la cheminée, devant laquelle un immense éventail de bronze doré déplie ses lames ajourées.

Il est midi. Des pendules dans le voisinage le proclament et le rayon de soleil timide qui s'emberlificote dans les guipures des rideaux et des doubles stores, tombe cependant

droit comme une flèche, sur le tapis. Il est midi. Incontestablement. Midi de juillet, dans le salon bleu, silencieux et doré, le salon d'impératrice vénézuélienne et où tout l'or prend pour nos yeux des sonorités, des façons de claironner devant les prunelles, la marche d'*Aïda*. Des dames traversent l'antichambre rectangulaire, sur lequel s'ouvrent les portes du salon.

Dans la pièce voisine, une machine à écrire déchaîne de petites tempêtes bredouillées avec nervosité, par un virtuose... Sur une table à jouer, dans l'angle de l'antichambre, des brochures sont étalées, portant des titres impressionnants : *The Non-Reality of Matter, The Secret of Divine Protection, The Basis of True Healing*... etc... et *Biography of Mr F. Q. Rawson.*

Nous sommes dans le salon de M. Z...; les dames qui viennent d'y pénétrer sont allées s'asseoir sur les sièges couverts de velours grenat. Ce sont des Américaines et aussi des Anglaises. L'heure de midi ne les a pas effrayées. Elles reviendront demain; hier, elles étaient déjà venues; peut-être seront-elles ici ce soir, à la conférence de huit heures. Les moments de la journée choisis par M. Z..., midi et huit heures, ne doivent pas l'avoir été sans raison. Sans doute afin de ne compter à ses réunions que des auditeurs pour lesquels les questions matérielles sont de peu d'importance et aussi des isolés, femmes seules, célibataires, que ni ménage, ni enfants ne contraignent à des obligations qui détourneraient de lui. A la vérité, les chaises alignées ne sont pas toutes occupées lorsque paraît, avec quelques minutes de retard, le personnage principal de cette représentation de choix.

Le soir, — à huit heures, — la conférence de M. Z... a lieu dans une salle de bal et le causeur est en habit. A cette heure, il porte un veston; il s'est approché de la cheminée et de ses trophées reluisants, les bougies des candélabres lui font une auréole et, derrière ses jambes solides de joueur de golf, l'éventail de bronze doré se déploie comme les plumes d'un oiseau qui fait la roue. Sur une table pliante, à portée de la main, une bible à la couverture de serge noire. Mais, M. Z... emprunte ses citations à tous les philosophes, indistinctement, car il est, avant tout, optimiste et puise, partout où il les trouve, les exemples et les encouragements.

L'an dernier, M. Z... était descendu à l'hôtel Ritz, ce pasteur laïque, ce guérisseur n'a point fait vœu de pauvreté, il ne s'en va pas chercher des âmes à pacifier dans les quartiers excentriques. Il oblige ses fidèles à le venir écouter aux heures des repas, mais il sait bien que le quartier regorge d'établissements de thé, où l'on peut manger son pain grillé et même couvert de confitures.

La philosophie de M. Z... est un dérivé du christien scientisme, il n'a pas inventé grand'chose et ses théories se trouvent exposées dans les livres de Prentice Mulford, qui ne sont malheureusement pas traduits en français. Ce Mulford était un mineur qui avait une manière de génie et qui « prospectait » en philosophant. La prière est le véhicule de tout remède. Avec des prières et beaucoup de volonté sur soi-même, M. Z... prétend que l'on n'a pas besoin de chloroforme s'il faut se faire couper la jambe. Il a guéri bien des migraines, et des dames lui en sont très reconnaissantes.

Sur le prospectus de M. Z... on peut lire : « He presents in detail the method of treatment he has adopted and its application to the healing of moral, mental, physical, *financial* and other troubles »...

A toutes les réunions, M. Z... indique des traitements à ceux qui écrivent ce dont ils souffrent sur un morceau de papier. Il leur enverra même, s'ils donnent leur adresse, « la façon de travailler contre leur mal ». L'instant où circulent les petits papiers est celui que j'attends. Mais le causeur ne se presse point d'y arriver. Il a les joues colorées, les cheveux grisonnants, il porte des lunettes d'or dont la circonférence est tronquée par le haut et au-dessus desquelles il regarde son auditoire, avec des yeux à la fois un peu noyés et vifs, de bons yeux souriants et émus de prêtre de campagne. Pourtant, les yeux des prêtres ont leur infini moins limité. Ces facilités de faire conférence en quelque lieu du monde que l'on soit, devant n'importe quel auditoire, sur le pont d'un transatlantique comme dans le hall d'un palace, évoquent malgré tout, la pâte à rasoir et les cors au pied. Du moins, pour nous autres Français. M. Z... affirme, ce midi, que la matière n'est qu'illusion des sens. Il l'affirme à petit écoulement gazouillé de paroles, avec des chuchotements, des susurrements

de phrases. L'Enfer, n'est pas celui de la religion, le purgatoire, c'est la vie; nous vivons notre enfer, ici-bas... M. Z... l'assure, en souriant, avec ses yeux gris bleu, dans ce décor boum-boum 1875, ce décor *extra-dry*. L'auditoire baisse et relève doucement la tête, je vois même une écouteuse qui sommeille. Un bon monstre de vieille fille à lunettes chevauchant un gros nez de potager et qui est vêtue de tous les libertys d'il y a vingt-cinq ans, digère la conférence, elle opine de la glotte, reçoit les mots par le gosier; elle a pour conduit auditif le larynx. Celle qui est assise devant moi est vêtue de noir avec un grand chapeau orné de trois lotus de gutta-percha, l'un blanc, l'autre vert jaune, le dernier noir. « Il n'y a de réel que Dieu et ses manifestations, continue le parleur; par exemple en art, prenez une sonate de Beethoven, vous dites qu'elle est de Beethoven. Erreur. Elle est de Dieu, à travers Beethoven, etc... » Et puis, aussitôt, une histoire de petit bateau d'enfant qui ne peut être fait que par Dieu, lui aussi...

Une dame interrompt pour demander si nous possédons une conscience en naissant. M. Z... ne se laisse point décontenancer par la soudaineté de l'attaque : « Non, répliquet-il, la conscience est un effet de l'éducation... », *etc*... Les aiguilles avancent sur le cadran d'émail blanc de la pendule.

Lorsque vient le moment des petits papiers, je me demande en quoi cette conférence peut avoir influencé l'eczéma ou la dyspepsie, des personnes présentes... Lorsqu'on a remis à M. Z... les écrits secrets, il les place indifféremment à côté de lui sur la petite table et, tout en continuant à parler, en prend un et le déplie, puis, au milieu d'une image philosophique : « Il n'y a pas de constipation ! » s'écrie-t-il, d'une voix de stentor...

La conférence reprend... Nouveau petit papier. L'assistance est inquiète, tendue...

— Il n'y a pas d'infidélité!...

Mais, cette fois, le sujet mérite qu'on lui accorde plus d'attention que le précédent. Comment y aurait-il tromperie, infidélité entre des époux, puisque notre âme seule existe et que cette âme d'ailleurs est à Dieu...

Je m'esquive. L'adorable amie qui m'accompagne me glisse :

— Vous savez qu'il donne, pour cent francs, des leçons particulières admirables!...

***

Marcelle Tinayre. — « ... Songez que je n'ai jamais été malade... Je suis certaine de vivre très âgée et je ne suis pas sûre du tout, oh! mais là, pas sûre du tout, de mourir... »

Madame Marcelle Tinayre ignore la religion de M. Z...; cependant son optimisme est d'une autre qualité que celui de ce commis voyageur du bonheur par persuasion.

Dans la conversation, il arrive parfois que madame Marcelle Tinayre dise : « Quand j'étais petite fille. » Et, il semble qu'il lui soit demeuré de l'enfance cette part d'illusions, cette confiance dans l'avenir qui nous rendent les réalisations plus faciles, parce qu'elles nous semblent favorisées par des aides d'autant plus fidèles qu'elles sont invisibles, indéfinissables, jamais localisées, toujours renaissantes dans notre imagination et notre cœur. Nous les enfantons pour nous protéger, nous seconder; sans elles, nous nous trouverions tout à coup bien solitaires... Mais elles sont fidèles et nous les entreverrons à la dernière heure.

« — ... Moi, c'est bien simple, dit madame Tinayre, les rosses, les gens méchants, je les éloigne. Je ne veux pas en connaître. Il n'en vient pas chez moi... »

La voix est légère, les mots parfois sont presque chantés, mais en demeurant ailés. Il y a du printemps dans cette voix et peut-être est-ce l'effet de la robe droite et blanche, que porte aujourd'hui madame Tinayre, mais je me plais soudain à l'imaginer dans le rôle d'une de ces supérieures, un brin mondaines, qui gouvernaient leur monastère avec une branche de lys, en guise de férule, s'en remettant à Dieu pour résoudre les difficultés qui pouvaient naître. Elle me fait penser aux religieuses vêtues de blanc que l'on voit, autour de madame Geoffrin, dans le parc d'un couvent du faubourg Saint-Antoine, sur ces toiles d'Hubert-Robert de la collection La Bédoyère, qui furent vendues l'an dernier. Madame Tinayre m'évoque leur vie active et sereine, dans un faubourg de Paris, vers la fin du XVIIIe siècle. Il est

vrai qu'elle tiendrait mieux encore le rôle de cette femme d'esprit et de cœur, qui fut l'amie de d'Alembert et du roi de Pologne.

« — ... Je vous assure bien que je ne désire pas voyager en avion... Ils ont supprimé le voyage, que voit-on d'un avion, rien ou presque, des nuages, des plans en relief...! »

Le voyage, madame Tinayre est comme imprégnée de tous ceux qu'elle a faits et dont ses yeux ont enregistré avec une mémoire précise et fidèle l'ensemble et le détail.

Le charme du voyage est de voir approcher les choses, discerner progressivement les transformations qui s'opèrent d'un peuple à un autre... Bientôt, la terre sera trop petite, uniforme, les hommes seront partout habillés de même!

Cette terre-là ne plaît pas à madame Tinayre et, bien qu'elle ne soit pas sûre de mourir un jour, elle préfère ne pas connaître des temps si peu faits pour les artistes.

Elle arrive de Bellegarde-du-Loiret, une petite ville construite dans les débris d'un château immense; le colombier est devenu l'habitation des amis chez lesquels elle était descendue. Pour expliquer la forme des chambres, elle esquisse des deux mains une tranche de galette... Elle a joué de vieux airs, dans de vieilles partitions, sur un vieux clavecin...

Et, tandis que madame Tinayre parle, que le joli timbre féminin évoque des paysages et la vie aimable, les douceurs de l'été, la saveur des fruits, je pense à la conférence du placier en bonheur de l'Hôtel Continental, avec son auditoire silencieux de femmes dyspeptiques. Quelle différence si madame Tinayre faisait des conférences sur l'optimisme, la nécessité de l'optimisme et le pouvoir qu'il peut exercer...

Il lui revient à l'esprit, ce soir, des souvenirs du voyage qu'elle fit à Constantinople, au temps déjà lointain, d'Abd-ul-Hamid, lorsque toutes les dames turques étaient voilées. De quoi vous plaignez-vous donc, leur disait madame Tinayre, vous regretterez le *tcharchaf*!... Elles ont bien tort de ne pas l'avoir gardé! s'écrie-t-elle. Les moins jolies faisaient encore illusion, lorsqu'elles étaient voilées. Les hommes se retournaient complaisamment à leur passage.

Un moment, elle cite ce mot d'une Turque nouveau style, adepte et propagandiste des idées de révolte, qui représentait

là-bas toute l'émancipation et la culture occidentale et qui disait : « Moi, je connais philosophes français, moi je connais Pascal et Zola... » Tandis qu'autour d'elle le cercle des femmes dévoilées, hochait la tête avec admiration.

Puis nous parlons de la description, de Balzac qui recrée l'atmosphère d'une rue, qu'il n'a fait que parcourir. Madame Tinayre dit que sa mémoire enregistre des clichés instantanés et qu'elle peut les retrouver intacts longtemps après. Par exemple, elle ne passa qu'un jour à Eleusis, sans se douter qu'elle en ferait plus tard une description précise dans un de ses romans... On lui parle de la *Maison du Péché*. Elle en raconte la genèse, son désir de mettre en présence deux amants de croyance différente, amenés obligatoirement au prosélytisme. Mais le sujet ne se précisait point... Un jour, elle va dîner avec des amis à Montfort-l'Amaury. Aussitôt, l'atmosphère de la ville ancienne, l'église, la maison, fixent dans son esprit le roman qui n'était jusqu'alors qu'un roman d'âmes... Elle se tut toute la soirée, obsédée, mais lorsqu'elle rentra chez elle, les personnages étaient nés, et le lendemain, elle se mit à écrire...

***

Les Acacias. — Une rue étroite, violemment éclairée; dans le quartier des Ternes; des globes électriques répandent une de ces lumières ardentes qui vous scalpent, vous transpercent, vous vident le cerveau et font d'un charmant et jeune visage une tête hideuse, trouée d'ombres, le facies même de la mort. Mais cette blafarde et dévorante clarté attire le public, lui révèle, par l'espèce de cavité lunaire qu'elle creuse dans l'atmosphère de Paris, l'existence de l'oasis dont il rêve, à laquelle il a pensé pendant tout le jour. Les automobiles s'enchevêtrent, se frôlent, s'arrêtent en glissant à un centimètre les unes des autres et les femmes sautent sur la chaussée, sans attendre qu'elles se soient alignées le long du trottoir, offrant à la clarté minotaure, à cet iceberg de vide blafard, des diamants et des perles et des broderies d'argent sur des satins fluides et des cambrures de cou-de-pied sous le luisant du bas et de hauts talons de petits souliers métallisés...

Une allée entre des cloisons, une sorte d'embouchure de quelque chose qui est peut-être un établissement de bains, une *Villa des Fleurs* de station thermale... Mais, quelques pas franchis, il faut faire halte; une nuée de gentlemen préposés à l'élégance obligatoire de la maison dévisagent les nouveaux arrivants, se jettent des yeux à leur cravate de batiste blanche ou de satin noir, selon qu'ils sont en habit ou en smoking, inspectent d'un froncement des sourcils leurs mains et leurs pieds et leur indiquent d'un geste bref le vestiaire où ils auront à déposer, pardessus, chapeau et tout ingrédient ne pouvant figurer dans un salon. Pour les dames, même surveillance. La gorge doit être nue, ainsi que les bras; elles ont licence du reste. Lorsqu'ils sont déclarés *élégants* et se sont soumis aux prescriptions mentionnées sur cartonnage glacé, les visiteurs nocturnes sont admis à pénétrer plus avant dans le lieu de délices. Le couloir de planches fait un coude. Le sable de la mer s'étend-il entre les pilotis sur lesquels l'établissement est construit; sommes-nous transportés sur la lagune ou aux confins d'un lac célèbre, Enghien-les-Bains ou Côme?... Je penche depuis le trottoir, pour Enghien. Mais les accords, les vagissements et les borborygmes d'un *jazz band* électrisent mes compagnons. L'espace d'une seconde a suffi pour que je me trouve seul, abandonné au milieu des tables de restaurant, des pigeonniers et des arbres en celluloïd. Les pigeonniers sont faits avec des tonneaux fichés sur un pieu, comme dans tout potager anglais qui a souci de son pittoresque officiel et uniforme. Le premier, instant d'étourdissement passé, les murs apparaissent avec tout leur camouflage de ferme anglo-saxonne, mais relevé d'un piment d'élégance américaine, d'un faux cimentage doré et d'ornements exotiques. Il semble qu'on aille jouer là un acte des *Cloches de Corneville* au Colorado. C'est peut-être encore un simulacre de ferme normande, mais c'est une ferme pour méharis et je ne serais pas étonné non plus d'entendre les déclics précipités du cinématographe lorsque, tout à l'heure entrera Douglas Fairbanks monté sur un chameau.

Il fait froid puisque nous sommes en juillet. La ferme donne sur des arbres, de flanc, un flanc largement ouvert. Les feuillages que dissèque l'électricité et qui paraissent vernis au lait

et artificiels, sont ceux de marronniers. Le *jazz band* est devenu frénétique. Les musiciens sont des noirs, vêtus de blanc et qui ne trouvant pas leurs instruments assez déchaînés se mettent à ouvrir la bouche, élargir le tube imperméable de leur gosier et à lancer des appels déchirants et des vocalises de harangère dahoméenne. Ce supplément de mélodie active la circulation sur le plancher environné de tables où les garçons ne servent que du champagne. Je remarque la proportion démesurée que prend la tête des jeunes femmes de Montevideo ou de Minneapolis, cette saison. Les boucles blondes finissent par former autour du front et de la nuque des masses soulevées et géométriquement rondes, d'un effet curieux, curieux surtout par opposition avec le crâne étroit, rétréci des danseurs et leurs cheveux cirés, aux luisants d'escarpins.

Pendant que, debout, je me laisse frôler par les couples contorsionnés qui dansent sur le rythme barbare, j'entends un petit jeune Américain du Sud demander à une grande demoiselle blonde, anglo-normande, si elle compte quitter Paris prochainement. Elle répond avec une grimace fatiguée : — « Je suis encore là pour quelques jours. J'ai tous les soirs un dîner... *Il faut que mon estomac me fasse jusqu'au* 27... »

Je gagne le côté jardin. Un puits, avec proximité d'immeubles. On se demande ce que le sommeil des locataires peut être devenu, au voisinage de ce *dancing* à la mode, tenu par une *miss*, comme l'on dit, débrouillarde, qui a gagné, paraît-il, près de trois cent mille francs en trois mois à peine. J'ai pu connaître encore dans mon adolescence les splendeurs du Moulin-Rouge, je ne me souviens pas de la Goulue, mais parfaitement de Jane Avril qui servit fréquemment de modèle à Toulouse-Lautrec et dont le visage offrait cette opposition de crapule distinguée et de tuberculose que le vice rend galopante. Le public était mélangé. Mais les étrangers s'y trouvaient en petit nombre. Une femme du monde, qui n'était pas seulement une « femme mariée », une dame, ne se risquait là, qu'encadrée de plusieurs cavaliers sûrs et défendue par une voilette épaisse...

Le Corneville de la jungle où se précipite *l'élite de la société* aujourd'hui, n'est rempli que de femmes dites du monde, — il est vrai que toutes ne sont pas mariées! — Elles y vont sans

chapeau, ni voilette et laissent leur manteau au vestiaire et ce ne sont plus les *Jane Avril*, les *Rayons d'or*, qui font des numéros, ce sont les spectatrices elles-mêmes, toutes leurs perles au cou, leurs brillants aux doigts, leurs bracelets de pierreries au poignet. Depuis vingt-cinq ans, le monde a marché. Il faut se hâter d'ajouter que sur cinquante couples qui dansent dans cet endroit « tellement à la mode », il n'y en a pas cinq de français!

Ciné. — Un galop vers le guichet de la buraliste. Le spectacle commence à trois heures vingt et la demie vient de sonner : « Vous reste-t-il des places, madame? »

La buraliste lève des yeux surpris et demande au retardataire quelles places il désire...

Nous voici faisant chaîne anglaise dans les ténèbres de la salle de cinéma. La lueur conductrice de l'ouvreuse glisse, glisse, furtive, rapide, se montrant, s'effaçant, bue par l'opacité de la nuit. Nous errons entre des rangs de fauteuils, mais à la liberté de nos mouvements, nous jugeons que ces rangs sont vides et qu'au lieu de pénétrer dans une salle bondée nous sommes dans une salle à peu près vide. Pourtant, on nous avait assurés que nous risquions en arrivant trop tard de ne pas trouver une place. Sur l'écran, tandis que nous avançons, un visage d'homme, démesuré, blême, aux pommettes saillantes, aux mâchoires carrées, à l'arcade sourcilière maquillée pour sembler plus profonde et dans laquelle les yeux semblent d'une clarté d'eau...

« Allez voir *les Trois Lumières*, c'est un film allemand, vous verrez ce que les Allemands... »

Nous sommes venus.

Le cinématographe semblait destiné à donner pour cadre aux aventures imaginées, la nature sans truc de théâtre. Les premiers qui réussirent dans cet art s'ingénièrent à transporter leurs nombreux héros, dans des sites aussi émouvants que possible, aussi peu connus ou aussi habituels qu'on pouvait le souhaiter et à environner le drame, enfin, de preuves indiscutables de vérité, de *naturisme*. Nous avons ainsi traversé des déserts, à la suite de William Hart, surnommé *Rio*

Jim, et vu passer des caravanes entières sur les ardents contre-jour des crépuscules sahariens.

Les Allemands, sous l'influence du cubisme, prétendent rénover l'art du cinéma, en retirant, au contraire, du champ de son objectif tout ce qui n'est pas strictement fabriqué, conçu pour le *studio* de l'opérateur, selon des éclairages uniquement produits par l'électricité, se passer, en un mot, du soleil, de l'arbre, du vent, de l'air qui vient ajouter au mouvement limité de l'homme quelque frisson de l'infini.

Les Trois Lumières, œuvre symbolique, se déroule, non seulement sur les frontières de l'au-delà et dans l'antichambre de la mort, mais encore à Constantinople, d'abord, puis dans la Venise du XVIe siècle, puis en Chine. C'est un tour de force, que de nous rendre à la fois, sans avoir quitté Stuttgart ou Munich, les palais du Bosphore et ceux du Grand Canal et nous montrer, pour finir, les pavillons aux toits hérissés de monstres, du Fils du Ciel. Mais c'est encore, et c'est surtout, au taux où est le change, une économie de plusieurs dizaines de millions de marks!

Toute une école, en Amérique même, s'est formée pour l'évolution du cinéma vers le travail entièrement exécuté dans le studio, avec décors, machineries, trompe-l'œil de toutes sortes, et des éclairages uniquement artificiels. Peut-être y gagnerons-nous un jour une œuvre curieuse, mais, s'il faut en juger d'après ces *Trois Lumières*, dont certains amateurs de cinéma qui ont toujours peur d'être devancés, se montrent férus, l'*ersatz* ne vaudra jamais pour nous la vie. On pourra réussir une œuvre entièrement d'imagination, mais il est des impressions que la nature seule, peut encore donner à l'homme, sans ficelles, ni machineries, pour rien — et c'est bien heureux.

ALBERT FLAMENT

LA MUSIQUE

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Les concours du Conservatoire se sont terminés, comme chaque année, sur un concert de plaintes et de récriminations. « Depuis le temps que les hommes regrettent la haute stature de leurs ancêtres, disait un philosophe de l'antiquité, ils ne devraient plus être que de misérables nains. » Nous proposons aux jeunes générations, pour leur faire honte, l'exemple de Rachel, de Mounet-Sully, de Nourrit, de Faure, et pourtant, si nous avons la curiosité de compulser les vieilles collections de journaux, nous y voyons que dès 1840 on déplorait comme aujourd'hui l'abandon de la tragédie et la décadence du chant.

Les artistes ont toujours été rares, et c'est pourquoi ceux qui attendent d'un concours la découverte de talents ont toujours été déçus. Combien, durant tout le XIXe siècle, l'Europe entière a-t-elle compté de musiciens dont les œuvres aient passé à la postérité? Combien de comédiens, combien de chanteurs, combien de virtuoses du piano, du violon, ou d'un autre instrument, dont le nom ait survécu aux annonces, aux réclames, et aux articles de circonstance?

Je ne parlerai que pour mémoire du concours de composition dont la récompense suprême est le prix de Rome, la critique n'y étant pas conviée. Celui de cette année paraît avoir été plus médiocre que de coutume, puisque le premier prix n'a pu être décerné. Il est fort possible que le résultat ne soit pas meilleur l'année prochaine, ni la suivante, si on peut juger de l'avenir par le passé : depuis un siècle, la France produit un

et parfois deux grands musiciens tous les vingt-cinq ans environ, un bon musicien de second ordre tous les quatre ou cinq ans. Dans l'intervalle, rien que des élèves appliqués, dont la carrière ne sera qu'une suite de désillusions, à moins que, plus avisés, ils ne renoncent à écrire pour se faire exécutants ou chefs d'orchestre. Ils sont sacrifiés, mais non pas inutiles, car il faut bien que l'enseignement soit donné sans interruption, et que la machine tourne à vide afin de ne pas se trouver hors d'usage, quand viendra l'occasion de former un esprit.

Il est de tradition de décerner de grands éloges aux classes instrumentales du Conservatoire, et de déplorer le peu d'intérêt que prend le public à leurs concours. Certaines de ces classes, comme celles de flûte, de trombone, de violon, de piano, ont présenté cette année des sujets remarquables. Les autres ont été moins bien partagées, par la faute non de l'enseignement, mais du recrutement qui se ressent encore de la guerre. Il en est de même pour les classes de déclamation et de chant, où il a fallu proroger la limite d'âge en raison des années de mobilisation, de telle sorte que plusieurs concurrents avaient cette année dépassé largement la trentaine.

Cette circonstance explique sans doute quelques indulgences du jury et aussi certaines de ses sévérités. A égalité de mérite, on a donné la préférence aux élèves anciens sur les plus jeunes qui peuvent sans inconvénient attendre un an encore. Mais le public qui assiste au concours n'entre pas dans ces considérations. Il a pris vivement parti pour des candidats qui lui paraissaient dignes de récompense. Après le concours d'opéra, qui était le dernier de la série, son mécontentement s'est traduit par de bruyantes protestations. M. Henri Rabaud, directeur du Conservatoire, a répondu en interrompant la lecture du palmarès et en levant la séance. Ses prédécesseurs, MM. Théodore Dubois et Gabriel Fauré, montraient en pareil cas plus de patience. Mais on sentait bien, cette année, que le public n'était que toléré et qu'il n'avait qu'à se bien tenir. Il lui était interdit d'applaudir, et M. Rabaud, dans un avertissement préalable, avait pris soin d'indiquer que cette mesure était prise « dans l'intérêt des candidats ».

Si j'entends bien ces mots, ils signifient que le jury pouvait tenir rigueur à un concurrent pour les marques d'approbation

que l'assistance lui aurait prodiguées. Ce parti pris me surprend. Si on admet le public, pourquoi le traiter en suspect? Et si on ne l'admettait pas, les concours du Conservatoire perdraient leur signification.

Un ingénieur n'est pas tenu par sa profession de prendre la parole devant une assemblée : c'est pourquoi les examens de l'école polytechnique ou de l'école centrale ne consistent qu'en un dialogue entre le candidat et l'examinateur. Il n'en est pas de même pour les concours de l'agrégation ou les épreuves du doctorat, soit dans les lettres, soit dans les sciences, qui donnent accès à des chaires d'enseignement. Afin de vérifier l'aptitude du futur professeur à parler devant ses élèves, on l'oblige à faire une leçon ou à soutenir une discussion. De même le futur médecin est astreint, dans certains des examens qu'il doit passer, à examiner un malade et à poser son diagnostic.

Qu'ils appartiennent aux classes d'instruments, de chant ou de déclamation, les élèves du Conservatoire sont tous destinés à se produire, soit au concert, soit au théâtre, devant le public. Le diplôme qu'on leur décerne à leur sortie de l'école doit attester leur capacité professionnelle. Il faut donc que le concours ait lieu dans des conditions analogues à celles qu'ils rencontreront plus tard, et c'est pourquoi le règlement du Conservatoire a prescrit fort sagement que les concours de toutes ces classes seraient publics.

Ce sont là des vérités élémentaires, qu'il n'est pourtant pas superflu de rappeler, car depuis une vingtaine d'années la question a été remise en dicussion. On voudrait faire du Conservatoire un séminaire interdit aux profanes. On craint le contact de la foule pour une jeunesse innocente, que des acclamations précoces pourraient corrompre. Ces craintes ont paru légitimes, ces objections ont été écoutées : durant quelques années, les concours ont eu lieu dans la chapelle désaffectée dont le Conservatoire venait de prendre possession en s'installant rue de Madrid. Plus rien ici qui rappelât le théâtre et ses dangereux attraits. Une salle oblongue, éclairée sur un de ses côtés par des vitraux clairs, contenait deux cents chaises où prenaient place, en se serrant, les familles des élèves, comme pour une distribution des prix dans un couvent neuf. Les membres

du jury occupaient le premier rang, devant leur table verte qui les séparait de la scène, ou de ce qui en tenait lieu : un tréteau surélevé d'une marche où les malheureux comédiens devaient jouer entre deux paravents. Si on avait voulu juger de leur capacité à égayer une soirée mondaine ou à distraire une société en interprétant une charade ou en chantant un air connu, on n'aurait pu mieux faire. Il arriva ce qu'on pouvait prévoir : les récompenses allèrent pour la plupart à des artistes de salon, non de théâtre ni de concert. Ceux-ci gênés, par les limites étroites où on les confinait, eurent beaucoup de mal à se faire valoir et n'y parvinrent pas toujours.

Le public peut n'être pas d'accord avec le jury, mais ce n'est pas au jury d'en marquer du dépit, puisqu'il est sûr d'avoir le dernier mot. Le jury a ses raisons, que le public ne connaît pas; mais le public a les siennes, que le jury doit connaître. Est-il pour un artiste un plus précieux pouvoir que celui de plaire et de toucher? S'il en est dépourvu, rien n'y supplée, pas même un prix du Conservatoire.

A la dernière représentation du *Jongleur de Notre-Dame*, l'illustre doyen de l'Opéra-Comique, M. Lucien Fugère, très entouré à l'entr'acte, répondait aux félicitations par d'excellents conseils : « Vous me demandez mon secret, jeunes gens? Ne croyez pas que j'aie fait provision d'eau à la fontaine de Jouvence. A soixante-quatorze ans comme à vingt ans, je m'efforce de bien articuler et de chanter naturellement. Fatigué? Non, je ne le suis pas. Je chanterais *le Jongleur de Notre-Dame* tous les soirs. Quand on aime son art et qu'on a bien placé sa voix, on ne redoute pas l'effort. »

La netteté de l'attaque et la rondeur du son définissent une voix bien placée. Ces qualités ne se perdent jamais. Une voix bien placée ne vieillit pas : M. Fugère en est la preuve, de même que M. Battistini et quelques autres vétérans de la scène. Une voix incertaine, gutturale ou criarde est vieille à trente ans et même à vingt ans, comme on a pu le constater, cette année encore, et à plus d'une reprise, dans la salle du Conservatoire. Certaines concurrentes faisaient pitié, si jeunes de visage, avec leurs pauvres voix chevrotantes.

Les études élémentaires ne sont pas moins négligées dans les classes de déclamation. Il s'agit là de prononcer propre-

ment, de faire sentir le mouvement d'une phrase, la cadence d'un vers. Pas un concurrent ni une concurrente ne s'en montra capable. Par contre, ils ont assez bien réussi à imiter les procédés familiers à quelques acteurs célèbres, qui ne sont pas professeurs au Conservatoire. Certains de ces concours ressemblaient à une scène de revue où on se serait proposé de faire, comme on dit, la charge de M. Lucien Guitry ou de M. Gémier. Il faut dire que presque tous ces jeunes gens avaient eu leurs modèles sous les yeux, et de près, pour avoir pris part, au cours de leurs études, à des représentations dans les théâtres de Paris.

On sait que le règlement du Conservatoire interdit aux élèves de jouer en public, même de petits rôles, avant la fin de leurs études. Mais la dureté du temps a obligé d'admettre des infractions de plus en plus nombreuses. L'enseignement du Conservatoire est gratuit, mais la vie à Paris est devenue fort dispendieuse, et les élèves n'appartiennent pas d'ordinaire aux classes aisées de la société. Il n'est donc guère possible de sévir contre ceux qui cherchent à se procurer, par un travail honnête, des ressources supplémentaires : on leur demande seulement, pour sauver les apparences, de jouer sous un nom différent de celui qu'ils portent au Conservatoire.

Le seul remède à cet abus serait l'internat. De bons esprits l'ont proposé. Le Conservatoire doit, comme son nom l'indique, assurer la continuité d'une tradition. Peut-on dire qu'il réponde à ce qu'on attend de lui, quand on voit, par exemple, qu'au concours des comédiens, sur dix-neuf scènes présentées, deux seulement étaient empruntées des œuvres de Molière, et encore à deux de ses comédies les plus légères, *l'École des femmes* et *le Mariage forcé?* L'une et l'autre d'ailleurs ont été jouées comme des *sketches* de music-hall, selon le préjugé moderne qui fait de Molière non pas même un pître, qu'il fut quelquefois, mais un clown, qu'il ne fut jamais, et pour cause.

A ce même concours, nous eûmes encore une scène du *Barbier de Séville* et le monologue de *Figaro*, pour représenter la comédie classique. Tout le reste appartenait à Shakespeare, à Victor Hugo, ou aux comédies dramatiques du XIXe siècle. Évidemment ces jeunes gens brûlent de jouer les pièces de

Henry Bataille ou de M. Bernstein; mais le règlement du concours écarte les auteurs contemporains. Ils se rabattent alors sur Dumas fils, à l'emphase surannée, sur Jules Lemaître, dont *la Massière* et *le Pardon* sont oubliés partout, sauf au Conservatoire, et même sur Scribe, Murger et Auguste Vacquerie, dont les plates pensées et le mauvais style ne méritent certes pas l'honneur qu'ils leur font.

Les concours de chant témoignent d'un goût beaucoup meilleur. La musique médiocre en est depuis quelques années complètement exclue, grâce à la courtoise mais tenace intervention du prédécesseur de M. Rabaud, M. Gabriel Fauré. Haendel, Piccinni, Méhul, Haydn, Rossini, Gounod, Tchaikovski, Borodine, Antoine Thomas, Leo Delibes et Henri Duparc ont eu cette année les honneurs du programme. Les auditeurs ne s'en plaindront pas. Les concours d'opéra-comique et d'opéra ont montré, dans les limites imposées par le répertoire des deux genres, le même progrès, et certes personne aujourd'hui ne regrette le *Val d'Andorre* ou le *Pardon de Ploërmel* qui y figuraient régulièrement il y a une vingtaine d'années. Cependant il ne faudrait pas oublier la destination de ces concours, qui est de donner à nos théâtres des chanteurs, en état d'interpréter non seulement les ouvrages modernes où le chant est d'ordinaire sacrifié à la diction, mais les œuvres anciennes où la voix a le premier rôle. Je garde, je l'avoue, quelque ressentiment à ces deux élèves qui se donnant alternativement la réplique, nous ont présenté deux scènes empruntées à des drames lyriques dont je ne contesterai pas la valeur, mais où le compositeur s'est évertué à produire avec des notes de musique l'illusion de la parole ou du cri : *le Juif polonais*, de Camille Erlanger, et *le Rêve* de M. Alfred Bruneau.

Le drame lyrique, introduit en France par les disciples de Wagner, a été, sous prétexte de vérité, l'ennemi du chant. Depuis la fin du XIXe siècle, il règne à l'Opéra-Comique, où il a presque entièrement supplanté les ouvrages qui jusque-là justifiaient le nom de ce théâtre. Le drame lyrique est principalement responsable du discrédit et du désarroi dont souffrent, depuis cette époque, les études de chant en France. Il fut un temps où un chanteur aurait eu honte d'exécuter un trille

ou une vocalise, et s'il possédait ce talent, il s'en cachait avec le plus grand soin. On commence à revenir sur ce préjugé. Une des dernières réformes de M. Fauré fut d'instituer au Conservatoire un concours de vocalises. Il faut avouer que cette sage mesure n'a pas encore eu d'effet appréciable; mais on peut espérer qu'avec le temps l'enseignement de la technique vocale, trop délaissé, reprendra son assurance et son prestige.

Le concours d'opéra n'a pas été, comme le concours d'opéra-comique, envahi par le drame lyrique. Gluck, Berlioz, Verdi, Sacchini, Reyer, Gounod, Ambroise Thomas, Paladilhe et Moussorgsky, inscrits cette année à son programme, sont des musiciens de caractère différent et de valeur inégale; mais tous ont aimé le beau chant. Aussi ce concours est-il le seul qui ait permis d'apprécier quelques voix susceptibles d'être utilisées au théâtre. C'est aussi le seul où l'on ait pu reconnaître quelques notions de ce que doit être le style. Avec cela, beaucoup d'inexpérience. Mais cette inexpérience est ici à sa place. Elle est d'un meilleur augure que la précoce adresse de telle lauréate d'opéra-comique, habile à tirer parti d'un filet de voix, et si parfaitement à l'aise sur la scène qu'il n'y a plus à attendre d'elle aucun progrès.

Ce n'est pas seulement dans l'Université qu'il convient de remettre en honneur les études classiques. Au Conservatoire, elles n'ont pas la place qu'elles méritent. Elles sont victimes de la même illusion qui, en 1902, a jeté la confusion dans les programmes de l'enseignement secondaire avec l'intention d'y introduire des connaissances utiles. On acquiert toujours les connaissances utiles, le moment venu; nos lycées ne sont pas des écoles d'arts et métiers et leur objet est de former des hommes : d'où le nom d'humanités, formé par les savants de la Renaissance pour désigner les études qui dépassent les données de l'expérience immédiate et permettent les comparaisons. Non moins qu'à nos ingénieurs, nos avocats, nos médecins ou nos professeurs, ces humanités sont nécessaires à des artistes qui devront traduire et rendre intelligibles à de nombreuses assemblées les sentiments les plus variés, les plus profonds, et les plus mystérieux de l'âme humaine.

LOUIS LALOY

PARMI LES LIVRES

On ouvre la *Vie en Fleur*, et vous voilà dans le cercle enchanté. M. Anatole France raconte en quelque endroit de son livre l'histoire d'une pauvre enfant qui, trahie par son fiancé et devenue folle, ne pouvait plus lire, les lettres s'envolant des pages comme des mouches. Ce n'est point là une invention de la démence. Malheur au livre dont les mots restent collés à la page, cadavres noirs et sans pensée! Ceux que trace le poète frémissent d'une impatience immortelle. Ils s'échappent, ils vous enveloppent d'un vol d'abeilles. Leur bourdonnement éveille un peuple d'images vaines et divines. Il insinue dans l'esprit une amère douceur.

M. Anatole France n'a rien écrit qui fût plus parfaitement uni. Ce sont les souvenirs d'un enfant, de ce Pierre Nozière qui vit heureux entre ses parents, qui va au collège et à qui les premières leçons de la vie sont dispensées avec bénignité. Dans cette foule des morts que le poète rappelle à la vie, il n'y a guère que d'honnêtes gens. Ils revivent leur vie ancienne, comme faisait l'Égyptien dans sa chambre funéraire. Cette existence est simple et droite. M. France entoure de vénération ces ombres chères : M. Danquin son parrain, joyeux et bon, un peu poupin, un peu poussah, et M. Dubois, qui avait dédié, bien jeune, sa vie aux arts et aux lettres; M. Dubois, d'un goût si noble et si pur, et d'un esprit si vaste.

M. Danquin, un peu court, ventru, le nez chaussé de lunettes d'or, les joues vermillonnantes entre les pointes d'un vaste faux col, et pareil à un bouquet de roses dans du

papier, est un bourgeois raisonnable, qui a confiance au Dieu des bonnes gens, et qu'entraîne un penchant pour la paléontologie. Le salon de son appartement est entouré d'armoires profondes, pleines de minéraux et de fossiles. Mais, entre ces armoires, danse tous les samedis une jeunesse simple et gaie; Marthe et Claudine Bondois, Edmée Girey et Madeleine Delarche, qu'on appelle l'amour sacré et l'amour profane, et Philippine Gobelin, laide et dégingandée, comique et mélancolique, grande liseuse et bonne ménagère, abondante en inventions bouffonnes; et encore Elise Guerrier, « la jeune artiste lyrique aux beaux et grands traits, garçonnière et sombre ». Tel apparaît ce petit groupe brillant, sous les yeux bienveillants de l'excellente madame Danquin. Peu à peu, ainsi que le jour décline, on dirait que l'ombre s'étend sur cette image heureuse. Après avoir négligé son parrain pendant une année, Pierre le trouve « assis dans son fauteuil, diminué, la tête grosse comme le poing, les jambes enflées, avec un air inusité de tristesse, très grièvement atteint de la maladie de cœur dont il devait mourir ».

M. Dubois s'éteint pareillement. Pendant deux ans, il ne vient plus qu'à intervalles irréguliers dans la maison des Nozière, où il se plaisait autrefois. Un après-midi d'automne, on entend résonner son coup de sonnette impérieux et bref. « M. Dubois entra. De grandes lunettes d'un bleu sombre lui cachaient les yeux. Il s'assit dans un fauteuil, ramena sur ses jambes les pans de sa longue redingote vert bouteille et parla aussi magnifiquement qu'autrefois; de sa bouche abondèrent les paroles divines comme en hiver la neige au sommet des collines. » Il avait eu une jeunesse aventureuse, étant entré dans l'armée au déclin de l'Empire, et avait fait comme aide de camp du général D. la campagne de 1812. Il aimait les arts et il lisait aisément dans le texte Homère et les tragiques. Il excellait en grammaire, et, comme tous les philologues, il dédaignait l'orthographe. Il avait les goûts de son temps, et il estimait par-dessus tous les peintres le Guide, les Carrache, l'Espagnolet, Battoni et Raphaël Mengs. Mais il ressentait vivement la beauté du génie antique. Il fut donné aux Grecs, disait-il, de porter l'art à sa perfection. Ce jour-là, il s'éleva contre l'idée d'un progrès continu de

l'espèce, et en montra la vanité. Puis, ayant tiré de sa poche un volume d'Euripide, il lut, en traduisant à mesure : « La vie des hommes est tout entière douloureuse, et il n'est pas de trêve à leurs souffrances. » Ainsi parle la vieille nourrice de Phèdre, et M. Dubois l'approuva. « Nous nous sommes follement épris de cette vie qui brille sur la terre, dit-elle, parce que nous n'en connaissons pas d'autre. » Et M. Dubois de commenter ainsi : « Je doute s'il ne me reste pas quelque attachement pour cette vie qui brille sur la terre, et où je n'ai pas goûté, en plus de trois quarts de siècle, un seul jour de bonheur. Entends cela, mon ami : bien que le sort m'ait épargné les grands maux dont il est prodigue à tant de mortels, bien que je n'aie éprouvé ni maladie cruelle, ni deuils qui condamnent la nature, je ne voudrais pas recommencer un seul jour de ma vie. » Ayant dit ces paroles désespérantes, il parla de l'art d'écrire, de la gloire et des envieux, et du malheur d'avoir fait un livre qui soit célèbre. Adieu tranquillité, quiétude, paix, adieu repos, le plus cher des biens! Il fit un tableau désolant de l'acharnement des journalistes, des calomnies et des persécutions. « N'écris pas », conclut-il. Le lendemain on le trouve mort dans son lit. « C'était, dit M. Anatole France, l'homme le plus grand par l'intelligence que j'eusse connu et que je dusse connaître dans ma longue vie, et pourtant j'ai fréquenté des gens qui se sont rendus célèbres par leurs écrits. Mais l'exemple de M. Dubois et de quelques autres qui, comme lui, n'ont pas laissé d'œuvres, m'a fait soupçonner que les plus grandes valeurs humaines ont pu périr sans laisser de traces. »

Il est malaisé de démêler quelle part de vérité contient cette fiction, et de quels dons M. Anatole France a enrichi l'ombre de M. Dubois. Lui a-t-il prêté ses propres paroles, et ses maximes préférées? C'est lui-même que l'on croit entendre. Ou a-t-il réellement été modelé, dans le temps que l'intelligence est de cire, par ce veillard sévère et disert, grammairien, ennemi des religions et ami de la beauté? Il porte les mêmes jugements que lui. Tous deux ont pour les Grecs une vénération égale. Ils aiment pareillement Virgile. Ils ont la même philosophie, qui est celle de la nature. Et M. Dubois eût approuvé *le Jardin d'Épicure.*

De même que, dans le cours de soixante-quinze années, il n'avait pas vécu un jour parfaitement heureux, je crois que l'on ne trouverait pas, dans tout le livre de son disciple, une page dont l'enjouement ne communique au lecteur une mélancolie amère ou une sérénité pire que la douleur. Il n'y a point de page où il n'y ait une déception, et cette déception a le caractère de l'inévitable; une tristesse d'autant plus poignante qu'elle est plus commune; l'aveu d'une faiblesse, la peinture d'une destinée banale et affreuse. Ce qui est plus désespérant que tout le reste, il n'y a point de page qui ne contienne une vérité. Un seul jour, l'auteur s'évadant du passé, lit la sixième églogue de Virgile et commence à rêver; et cette rêverie, dont la destinée des mondes est le sujet, est si funèbre que M. Anatole France s'interrompt, et demande un autre chant au vieux Silène.

« Elle est tout entière douloureuse, la vie des hommes. » C'est sur la parole du plus sage des tragiques grecs que s'achève le livre de ce sage. Après avoir peint fidèlement la vie, et retracé jusqu'au vol capricieux et réglé des pensées, quel suprême enseignement va-t-il nous donner? Un double doute. Il doute qu'il y ait une différence entre la joie et la douleur : « On aime la vie, dit-il, la douloureuse vie, parce qu'on aime la douleur. Et comment ne l'aimerait-on pas? elle ressemble à la joie, et parfois se confond avec elle. » Et il doute que la vérité soit plus utile que le mensonge. « Je le répète : j'aime la vérité. Je crois que l'humanité en a besoin; mais certes elle a bien plus grand besoin encore du mensonge, qui la flatte, la console, lui donne des espérances infinies. Sans le mensonge, elle périrait de désespoir et d'ennui. »

Le livre se ferme sur ces figures ambiguës. La Joie douloureuse, la Vérité fardée sont les derniers génies qui volent encore un moment sous nos yeux. De tant de souvenirs, de tant d'images, de tant de fantômes évoqués, de tant de sentiments ressentis, de tant de pensées subtiles et profondes, il reste le souvenir d'une féerie mélancolique. « La vieillesse qui est une déchéance pour les êtres ordinaires est, pour les hommes de génie, une apothéose. » Ainsi a parlé M. Anatole France, un jour que les muses bienveillantes lui inspiraient une sentence à graver sur son livre.

***

Il est bien évident qu'en donnant pour titre à son roman : *Le Voyage de M. Renan*, et en mettant en scène cet illustre orientaliste, M. André Thérive n'a voulu lui donner qu'une vie fictive et allégorique. Ainsi Villiers de l'Isle-Adam en avait usé envers Édison, et M. Barrès envers Renan lui-même. L'auteur de la *Vie de Jésus* n'est guère ici que pour énoncer, avec une bienveillance attendrie, les maximes d'une philosophie qu'il résume en ces mots : « Il faut être jeune, il faut être heureux, il faut vivre... Vous avez dû connaître là-bas (dans les pays de l'Islam) beaucoup de saints tranquilles; comment donc êtes-vous encore à ce point de désordre? Toute sagesse, croyez-moi, réside dans la naïveté de deux jeunes et braves paysans, l'un de l'autre amoureux, et qui bornent leurs vœux à leur bonne et féconde terre. » Ainsi parle-t-il, en sa retraite de Rospamamen, près de Perros-Guirec. Mais, quand il faut venir à l'action et que le rôle devient scabreux, M. Thérive l'escamote et lui substitue un sosie.

Ce mélange d'une aventure romanesque, d'un drame de conscience, et d'une discussion morale était fort à la mode il y a une trentaine d'années. Exactement il correspond à cette période troublée où, vers 1890, une génération entière d'écrivains cherchait, dans le désordre universel, le sens de la vie. Le jeune éclat des sciences offusquait les métaphysiques pâlissantes; mais cet éclat même des sciences, fait de lueurs et coupé de fumées, éclairait mal le chemin. Dans ce faux jour plus pathétique que les ténèbres même, les Barrès, les Bourget, les Vogüé, les Lemaître, les Rod, cherchaient à reconnaître l'ordre de l'univers et la loi des choses. Le roman de M. Thérive s'ajoute aux leurs.

On pense bien que les différences sont pourtant sensibles et ces différences nous avertissent du temps écoulé et du changement survenu. Un roman de M. Bourget pouvait, comme *le Disciple*, poser le problème entier de la morale, il n'en restait pas moins une peinture exacte, une analyse minutieuse et fidèle. Au contraire, le livre de M. Thérive porte la marque de ce temps, qui est celle d'une imagination impatiente. Imaginez

que M. Pierre Benoît soit devenu tout à coup philosophe, et qu'il anime de ses fictions des points de scholastique.

Pour tout dire, je n'aime pas beaucoup ce mélange. Les idées pures, qui sont lumière, répugnent à ces costumes de marionnettes qu'on leur veut mettre; et plus la marionnette ressemble à l'homme, plus elles se débattent dans sa défroque. Elles consentent à paraître sous les traits de Candide, de Cunégonde ou de Martin, qui sont des êtres de raison, tout légers et brillants. Mais la lourde carcasse d'un être de chair et d'os leur fait peur. Je n'ignore point d'ailleurs que cette critique est vaine; et que si M. Thérive est fait pour écrire des romans de cette sorte, il en écrira. Je voulais seulement marquer la gêne que nous donne le parti indécis de l'auteur, la froideur que l'allégorie nous communique aux moments les plus émouvants, et inversement la frivolité où les aventures entraînent les problèmes moraux. Le livre est rempli de talent; M. Thérive écrit le français le plus pur; il peint avec vigueur une scène pathétique; il dessine au trait un visage ressemblant. Mais son livre, au lieu d'avoir poussé tout droit et d'un jet, se présente haché et en zigzag. Il a du pittoresque, sans avoir de vie intérieure; on y trouve des démonstrations plutôt que des pensées. Les qualités abondent, et ne s'assemblent point. C'est un édifice dont on voit les joints : il lui manque d'avoir été fait par les fées, en une nuit, et par miracle.

Voici la fiction que M. Thérive a imaginée. Il se trouvait, en septembre 1908, aux confins perdus de la Creuse et de la Corrèze; il souhaita voir l'église romane, affaissée et ruineuse, qui ne servait même pas à garer le fourrage. « Quelqu'un a les clefs, lui dit l'aubergiste. Vous pouvez aller le voir, c'est un vieux fou, Antoine Pugeat, qui demeure sur la place, derrière le hangar communal. » M. Thérive va donc voir M. Antoine, ainsi qu'on le nomme, et il trouve un gros vieillard, assez petit, qui lui serre les mains avec effusion. « Je contemplais sérieusement cette tête fine à la fois et massive, ce nez trop gros, ce masque épais, ces yeux saillants et plissés, ces mèches longues sur un beau front. Le visage de M. Pugeat me semblait parfois être au nombre de mes souvenirs... » Une bibliothèque contient la *Revue archéolo-*

gique, le *Journal asiatique*, le *Journal of Asiatic Society*, le *Corpus* des inscriptions sémites. Ces titres font la lumière et la ressemblance d'Antoine Pugeat avec M. Renan devient évidente. Dès lors le livre n'est plus qu'une confession.

Antoine Pugeat était né en 1829, à Tarnac en Limousin, fils d'un meunier qui se noya en tendant ses filets. Sa mère mourut à son tour, et il resta seul à vingt-six ans. Le curé du bourg voisin le fit entrer au séminaire de Brive, ou plutôt à la pauvre succursale que ce séminaire avait à Servières. Il y resta jusqu'à trente-trois ans.

Il y trouva un vieux prêtre obscur, sordide et singulier, l'abbé Freydiras, qui lui enseigna l'hébreu. Un mémoire sur les Ophites, rendit le jeune hébraïsant suspect à l'archevêché. Il quitta le séminaire, vint à Paris, vécut difficilement. Enfin, peu après la guerre, il ouvrit une humble papeterie, sur la montagne Sainte-Geneviève, au coin de la rue d'Écosse et de la rue de Lanneau.

Un vieux monsieur décoré entra un jour et, soulevant son chapeau de haute forme sur de longs cheveux gris, demanda des plumes d'acier. C'était M. Renan. En payant, il regarda le marchand, et poussa un petit cri étouffé. Il revint le lendemain, avec un ami à grosses moustaches, qu'il appelait Berthelot. Ils avaient reconnu avec inquiétude la ressemblance du papetier. M. Renan se souciait peu de laisser un double de lui-même en liberté dans les ruelles du quartier latin. Quand il sut qu'Antoine Pugeat connaissait les langues sémitiques, il le chambra habilement dans un grenier du collège de France. Tous deux travaillèrent au *Corpus* et à l'*Histoire du Peuple d'Israël*. Il arriva que, dans des circonstances officielles, Pugeat figurât son maître. Il fit un cours à la place de Renan.

Sur ces entrefaites une inscription importante fut découverte en Arabie, par l'infortuné M. Huber, qui fut assassiné au retour, sur la route dangereuse de Djedda. Il fallait aller chercher la pierre à Port-Saïd. M. Renan persuada à Pugeat d'accepter cette mission, et Antoine partit sur un sabot italien, qui s'appelait le *Lotophage*. Il lui advint une double aventure. Il ne manqua point d'être confondu avec M. Renan, dont il avait non seulement la ressemblance, mais la doctrine

et les maximes. Et, s'étant aventuré à terre, dans les Syrtes, pendant que le bateau réparait une hélice, les Arabes qui le firent prisonnier et avec qui il conversa aisément, le reconnurent pour un docteur de la loi. Ces Arabes étaient les partisans d'un faux Mahdi. Mais il ne tarda pas à tomber aux mains du véritable, qui, avec ses Derviches, tenait depuis dix mois Gordon Pacha assiégé dans Khartoum.

Arrivé en cet endroit, vers la deux centième page, on reconnaît le point où l'auteur voulait nous amener, par le détour d'une fiction agréable, encore qu'un peu laborieuse. Il a donné un sosie à Renan par un sentiment de convenance, et pour ne point lancer légèrement le professeur d'hébreu du collège de France dans des aventures. Au fond, il a voulu éprouver par les épreuves les plus cruelles, un homme dont la morale fut celle du bonheur. Le symbole Renan lui eût convenu à quelques égards; mais ne pouvant l'employer, il lui a substitué un symbole Renan prime, qui a les mêmes avantages et qui se prête mieux à la fiction. Il a opéré cette substitution dans une région reculée de l'Afrique, après des précautions compliquées pour endormir notre méfiance. Il n'y a réussi qu'à demi; nous savons trop bien que, désormais, tout est fiction autour de nous, et que les personnages sont les figures d'une allégorie. Nous le reconnaîtrions à leur symétrie même. A Antoine Pugeat, philosophe, qui accepte la ceinture verte des Derviches, et se trouve bien d'être pris pour un docteur musulman, M. Thérive oppose des missionnaires qui se laissent écorcher vifs et saupoudrer de poivre plutôt que d'abjurer. Entre les deux partis, il place comme une ombre incertaine, une pauvre jeune religieuse, Mathilde, que les discours du sage détournent du martyre, et qui, trop faible, errante entre ses terreurs et ses remords, finit par se jeter misérablement dans le Nil.

Cependant le faux Renan arrive devant Khartoum avec l'armée des Derviches. On l'envoie en négociateur auprès du général Gordon, dont M. Thérive fait un curieux portrait. Mais on voit bien que cet Écossais est aussi un symbole; pendant quatre jours, il poursuit avec l'exégète une discussion sur la nature du devoir. Cependant les Derviches donnent l'assaut, et nous assistons, du haut d'une terrasse,

à la mort de Gordon. Ainsi les tableaux de l'histoire sont mêlés aux spéculations de l'esprit, et le pittoresque à la morale. Mais c'est un mariage forcé et une liaison pleine de répugnance. Malgré tous les efforts de l'auteur, nous savons trop bien que ces propos philosophiques n'ont pas été tenus, et que Gordon Pacha n'a pas fait, au moment de mourir, un sermon à Renan sur l'esprit critique. Il faut d'ailleurs reconnaître que ces dialogues sont beaux, et que le tableau du siège est animé. M. Thérive a composé sa moralité avec tout le talent possible. Mais c'est une moralité, et elle ne touche point.

***

Le Grand Conti, dont le duc de la Force vient d'évoquer, dans un livre excellent, l'ombre frustrée de sa juste gloire, a pour garants devant la postérité son oncle le Grand Condé, qui avait pour lui une préférence décidée, la Cour dont il était les délices, et le peuple, dont il était aimé. Saint-Simon cite de cet amour un trait, qui se rapporte à la dernière maladie du prince, au début de 1709. « Les églises, dit Saint-Simon, retentissaient des vœux de tous, des plus obscurs comme des plus connus, et il est arrivé plusieurs fois aux gens des princesses, sa femme et ses filles, d'aller d'église en église, de leur part, pour faire dire des messes et les trouver toutes retenues pour lui. » La mort de Conti faillit causer une sédition, raconte madame Dunoyer, le peuple voulant lapider le médecin. Ce médecin était un Hollandais, Helvetius, grand-père du philosophe.

La Fontaine et Regnard ont célébré cet aimable prince. Jean-Baptiste Rousseau l'a pleuré. Tel que son historien vient de le peindre, il mérite ces louanges et ces larmes. Sa destinée fut inégale à son mérite. Il eut le malheur, étant tout jeune, d'offenser le roi; il n'en fallait pas plus pour condamner les plus beaux talents. Il se peut qu'il ait aggravé sa disgrâce par le scandale de ses mœurs, que son biographe a honnêtement voilées. Il mourut dans le temps où le destin allait peut-être lui donner sa revanche.

Il était né en 1664. Il avait un frère, son aîné de trois ans.

Leur père était ce prince de Conti, à l'âme orageuse et au corps malingre, qui, avec son frère le Grand Condé et sa sœur, la duchesse de Longueville, fut un des héros de la Fronde. Le père mourut en 1666. Le fils aîné prit le titre de prince de Conti, le cadet celui de prince de la Roche-sur-Yon. La mère mourut en 1672 et les enfants passèrent sous la tutelle de leur oncle Condé. Ils eurent pour précepteur l'abbé Fleury. En 1680, l'aîné des jeunes princes se maria. Le cadet obtint que ses études fussent aussi considérées comme achevées, et le voilà, à seize ans, livré, comme dit Fleury, à ses passions et aux tentatives les plus dangereuses de la cour. En fait il débuta, dans l'été de 1682, par une fâcheuse histoire de mœurs qui lui valut un exil de deux mois. Son tuteur lui obtint le pardon du roi. Mais en 1685, il se passa quelque chose de beaucoup plus grave. Le jeune vicomte de Turenne persuada aux deux Conti d'aller avec lui combattre les Turcs. Le roi, qui soutenait les Turcs, mais en secret, donna de mauvaise grâce aux trois jeunes gens la permission de rejoindre le roi de Pologne. Les princes filèrent aussitôt, sans même prendre congé de Louis XIV, ce qui fut une première faute. Seconde faute : au lieu d'aller en Pologne, ils se rendirent auprès de l'Empereur, qui était le principal de nos ennemis. Ils se conduisirent d'ailleurs fort bien. Mais leur troisième faute fut d'avoir pour amis des étourdis comme eux, qui leur écrivaient les lettres les plus offensantes pour le roi. La correspondance fut interceptée. Louis XIV y était traité de gentilhomme campagnard anéanti auprès de sa vieille maîtresse. Les princes épouvantés d'être découverts revinrent à franc étrier. Le roi les reçut avec magnanimité, mais si froidement que le séjour de la Cour leur fut rendu insupportable. L'aîné étant mort le 9 septembre 1685, le cadet, devenu prince de Conti, se retira dans son château de l'Isle-Adam. Une fois de plus, le héros de Rocroi, qui vivaît ses derniers jours, lui obtint le pardon. Mais la méfiance du roi dura toujours.

En 1688, Conti épousa sa cousine, ou plutôt sa nièce à la mode de Bretagne, la petite-fille du Grand Condé; et, trois mois plus tard, il partait pour l'armée d'Allemagne. La première campagne fut fort courte. Parti le 25 septembre, le prince revient avec le Dauphin et Monsieur le Duc, son beau-

frère le 22 novembre. Il avait suivi la guerre en simple volontaire. Pour le printemps suivant, il sollicite vainement du roi un régiment, et il retourne à l'armée le 19 mai 1689, toujours comme volontaire. Enfin en 1690, il devient maréchal de camp, et le 3 mai 1692, peut-être grâce à l'intervention de Luxembourg, lieutenant général.

Cette année-là, la princesse de Conti est aussi aux armées. Le roi a emmené les dames voir le siège de Namur. On se fait communément une idée flatteuse de cette magnificence et de cette galanterie. Mais, au vrai, les pauvres femmes étaient parquées à quelque distance de Namur, dans la petite ville de Dinant, devenue aujourd'hui si tristement célèbre par les exécutions de 1914. La Meuse coule au fond d'une coupure, et la ville, au bord du fleuve, est collée à la base du rocher. Nos aïeux goûtaient médiocrement ces sites sauvages. Madame de Maintenon raconte qu'en arrivant par le plateau, elle eut le sentiment qu'il lui fallait descendre au fond d'un puits. La pente de cet abîme était fort rude. « Tous les carrosses faisaient des sauts à rompre les ressorts, et les dames se tenaient à tout ce qu'elles pouvaient... Nous nous trouvâmes dans une ville composée d'une rue qui s'appelle la grande, et où deux carrosses ne peuvent passer de front. On n'y voit goutte; les maisons sont effroyables... Il y pleut à verse depuis que nous y sommes... La ville est crottée à ne pouvoir s'en tirer, le pavé pointu à piquer les pieds, et les rues tiennent, je crois, lieu de privés pour tout le monde. » Ajoutez que l'eau était mauvaise, le vin rare, et que, les boulangers ne cuisant que pour l'armée, les dames étaient nourries surtout de fromage. Tels étaient, en 1692, les agréments d'une de ces promenades au front, dont les femmes ont toujours été curieuses.

Enfin Namur se rendit le 5 juin, et la citadelle le 30. Le 4 août, à Steinkerque, Conti a deux chevaux tués sous lui; il rallie un bataillon en se portant seul en avant, un drapeau à la main. L'année suivante, à Neerwinden, il a une contusion au côté, et il reçoit un coup de sabre sur le chapeau. Pour le public, il est le héros de ces deux batailles. Mais la rancune du roi ne désarmait pas. Elle désarmait d'autant moins que Louis XIV surprenait une intrigue assez propre à l'irriter.

Le grand Dauphin aimait Émilie de Choin qui était grosse et laide, et qui faisait quelques difficultés. Luxembourg et Conti firent partie de vaincre les résistances de la demoiselle, en la mariant d'abord à M. de Clermont-Chatte. Ce bel homme était parent de Luxembourg; il était en outre l'amant de la belle-sœur de Conti, propre fille du roi.

Luxembourg mort le 4 janvier 1695, Conti ne put obtenir de lui succéder et servit sous Villeroy. Après des exploits inutiles, il revint à la Cour en septembre 1696, pour apprendre du roi les projets que celui-ci avait formés pour lui. Il ne s'agissait de rien moins que de le faire élire roi de Pologne. Il faut lire, dans l'ouvrage du duc de la Force, le récit héroïque de cette élection et du voyage que fit le prince à Dantzig. Il en revint sans avoir pu pénétrer dans la ville, qui tenait pour le prétendant saxon. On lira avec le même plaisir l'étonnant récit des procès du prince avec la duchesse de Nemours, pour l'héritage Longueville. Tous ces chapitres sont autant de tableaux qui nous montrent ici la guerre, là le Parlement, là Varsovie, là le château d'Issy. Cependant Conti était plus éloigné que jamais de l'objet de son ambition, qui était de commander une armée. Quand éclata la guerre de succession d'Espagne, en 1701, il ne put même obtenir d'aller se battre. En 1702, l'armée d'Italie perd son général, Villeroy, fait prisonnier dans Cremone; c'est Vendôme, et non Conti, qui va le remplacer. En mai 1706, le même Villeroy se fait écraser à Ramillies, et c'est encore Vendôme qui prend sa place, en laissant son commandement d'Italie au duc d'Orléans. Enfin, au mois d'août 1708, Conti est reçu mystérieusement par madame de Maintenon. Il semble certain qu'on va enfin l'employer. On lui donnera l'armée de Flandre. Le prince tressaillit de joie. Mais la Destinée fut plus implacable que le roi. Conti tomba malade en novembre 1708, et mourut dans la nuit du 22 janvier 1709.

HENRY BIDOU

LA FRANCE

ET

LA CRISE DES RÉPARATIONS

La crise des réparations s'est précipitée depuis quelques semaines : nous arrivons à une heure décisive. Il est devenu impossible pour l'Europe et particulièrement pour notre pays de vivre sous ce régime d'incertitude, de préparer des solutions empiriques qui le jour même où elles paraissent adoptées sont déclarées inopérantes, d'aller de moratoire en moratoire. A force de combinaisons vaines et de projets irréalisables, on a atteint le moment inévitable où seule l'action est nécessaire et promet d'être profitable. On peut prédire aujourd'hui qu'il ne s'écoulera pas un long temps avant que le gouvernement français soit amené à prendre une décision et à accomplir un acte.

Les derniers événements ont amené la crise des réparations à ce chapitre nouveau, sinon à cette conclusion, de son histoire. Ils n'étaient pas difficiles à prévoir. Dès le 31 mai, au moment de ce qu'on a appelé « l'échéance » allemande, il était manifeste que le règlement intervenu était tout provisoire, et qu'il ne mettait fin à aucune difficulté[1]. On avait gagné du temps; on n'avait rien accompli. A dater de ce moment, tout montrait qu'il fallait un programme d'ensemble, et que le problème des réparations réclamait une solution réelle. Ce n'était qu'un programme partiel de demander à l'Allemagne des réformes financières; ce n'était qu'une solution

1. Voir *Revue de Paris* du 1er juin 1922 : *l'Europe et l'échéance du 1er mai*, et du 15 juin 1922; *les Réparations.*

apparente d'attendre de l'Allemagne une activité sérieuse pour l'accomplissement de ces réformes. Deux mois n'étaient pas encore passés quand l'Allemagne a adressé enfin à la Commission des réparations la requête qu'elle préparait : elle a demandé à être dispensée de tout paiement jusqu'en 1925.

La situation a au moins cette fois le mérite de la clarté. L'Allemagne se propose de ne plus payer. C'est la question même des réparations qu'elle entend remettre en cause. Cette manœuvre n'a surpris personne de ceux qui suivent les affaires d'Allemagne. On sait depuis un certain temps qu'il n'y a en Allemagne aucun parti politique ayant la volonté de tenir les engagements pris par son pays en 1919. Les pangermanistes proclament leur haine pour le traité. Les partis de gauche le traitent avec plus de respect. Mais si les premiers ont l'intention avouée de ne pas l'exécuter, les autres ont la pensée de montrer que, même avec de la bonne volonté, il n'est pas exécutable. Par des voies diverses, et avec un état d'esprit différent, les divers partis de l'Allemagne arrivent à la même conclusion : l'Allemagne ne paiera pas.

On imagine sans peine que la crise intérieure que traverse l'Allemagne a favorisé cette manœuvre. La dépréciation du mark en particulier a servi de prétexte à la nouvelle demande de moratorium. Mais il n'est pas besoin de calculs financiers bien approfondis pour se persuader que le paiement des réparations a influé très faiblement ou n'a pas influé du tout sur la valeur du mark. Un chiffre suffira à préciser les idées sur ce point. En 1922, l'Allemagne a versé au titre des réparations 432 millions de marks or et pour les offices de compensation 120 millions. Ce ne sont pas ces sommes qui ont amené la chute du mark. Par contre, l'Allemagne n'a absolument rien fait pour améliorer sa situation financière : elle semble au contraire avoir pris plaisir à l'aggraver. Elle a mal perçu les impôts et mal recouvré toutes ses recettes; elle n'a pas tenté les opérations de crédit nécessaires pour couvrir son déficit; elle n'a pas réduit ses dépenses; elle semble s'être donné volontairement un budget de nation riche et même prodigue. Les résultats ne se sont pas fait attendre. En 1920, le déficit du budget allemand était environ de 50 milliards de marks papier. En 1921, il était de 62 milliards.

En 1922, il dépasse 125 milliards. Pour compléter ce rapide tableau des finances allemandes, il faut ajouter que l'Allemagne n'a cessé d'accroître sa circulation en papier : plus de 10 milliards d'augmentation en 1919, plus de 30 en 1920, plus de 40 en 1921, près de 60 pendant le premier semestre de 1922. L'Allemagne a procédé à un véritable sabotage financier.

Malgré ces faits, M. Lloyd George s'obstine à poursuivre une reconstitution très hypothétique de l'économie de l'Allemagne. Nous savons bien que l'Angleterre qui est un pays industriel et commerçant souffre grandement d'être privée d'une forte part de sa clientèle dans le monde, et de voir l'Allemagne lui faire concurrence aisément sur tous les marchés par le seul fait qu'elle travaille et qu'elle a un change bas. Nous comprenons ses préoccupations. Mais M. Lloyd George nous paraît poursuivre une chimère quand il imagine que l'équilibre économique du monde peut être rétabli rapidement par l'effet de combinaisons miraculeuses. Les efforts pour reconstruire la Russie n'ont abouti à rien. Gênes avait déjà montré les difficultés insurmontables de cette opération de grande envergure. La Haye les fait apparaître encore plus clairement. Le problème russe demeure sans solution, et, s'éloignant dans un avenir très obscur, il fait place au problème allemand plus immédiat qui reprend la première place. Mais ici encore M. Lloyd George a des espoirs bien aventureux s'il croit qu'on peut sauver le mark et assainir d'un coup de baguette un pays qui ne paraît nullement désireux d'améliorer l'état de ses finances. Est-ce en accordant sans conditions un moratorium à l'Allemagne que les Alliés rendront sa situation budgétaire et monétaire plus favorable? Ce serait une dangereuse duperie que de le croire. Délivrée du souci des réparations, l'Allemagne travaillera pour elle; elle s'efforcera d'être plus prospère, plus heureuse, plus forte; elle se servira des complaisances des Alliés non pour les payer, mais pour s'affermir, au besoin contre eux; elle ne cessera pas d'être une concurrente pour l'Angleterre, et elle deviendra pour la France une voisine qui rendra plus précaire la paix du monde.

Les idées courantes en Angleterre au sujet d'une reconstitution économique de l'Europe partent d'un principe très con-

testable. On raisonne comme si la guerre n'avait été qu'une parenthèse au cours d'une vie normale; on tend à reprendre le cours des affaires comme en 1914. Or la guerre a été un événement comme le déluge; on n'aperçoit que lentement, à mesure que les eaux se retirent, ce qui reste et ce qu'on en peut faire. Le bouleversement sans précédent qu'a causé l'agression austro-allemande a détruit une richesse accumulée par un long effort, et de plus, il a coûté la vie à des millions d'hommes. Pour recréer ce qui a été anéanti, il faudrait un travail intense, qui demande une main-d'œuvre très abondante, et qui exigera du temps. Quand on a dit que l'entreprise germanique menaçait la civilisation, on n'a pas employé une formule vide de sens : la guerre a compromis l'œuvre de la civilisation, la paix ne la refera qu'au prix de pénibles efforts. Tous les peuples souffrent plus ou moins : aucun homme d'État en aucun pays n'a encore trouvé le moyen de rétablir par des décisions ingénieuses l'ordre européen.

La politique britannique, depuis le traité de paix, a été systématiquement indulgente à l'Allemagne responsable de la guerre. Que ce soit par les conférences interalliées, par le Conseil suprême ou par le jeu de la commission des réparations, M. Lloyd George a toujours tendu aux mêmes fins : réduire les charges de l'Allemagne, lui faciliter l'exécution de ses promesses, ajourner les mesures contre elle. Aujourd'hui les résultats de cette politique sont manifestes : l'Allemagne n'est pas en meilleure situation matérielle, et elle est dans un état moral de plus en plus mauvais. Nous ne parlons même pas de son anarchie intérieure : il est explicable qu'un pays, qui subit une grande défaite, qui fait une révolution, qui change de régime, ait besoin de beaucoup d'années pour retrouver un équilibre politique et soit voué à de longs déchirements. Mais nous parlons de ses dispositions à l'égard du traité, nous constatons qu'elles n'ont jamais été pires. Il suffit de lire la presse anglaise pour s'apercevoir qu'elle-même est préoccupée de la crise des réparations. Elle réclame une étude d'ensemble; elle veut par un règlement général éviter les complications et les catastrophes qu'elle redoute avec un certain pessimisme; elle souhaite une entrevue prochaine entre M. Lloyd George et M. Poincaré. En un mot, il est certain que la politique

suivie jusqu'à présent est vaine : il faut autre chose. La conversation qui doit avoir lieu entre le chef du gouvernement de Londres et celui de Paris est indispensable, mais elle ne sera utile que si elle a pour objet un programme précis et un programme d'action.

D'après les nouvelles qui viennent de Londres, il ne paraît pas que l'opinion britannique se rende encore un compte bien exact du genre de solution qui est devenu nécessaire. Les projets, encore officieux, qui circulent en Angleterre contiennent sans doute d'excellents articles. Mais ils sont gravement incomplets. Trois idées principales ont été mises en avant : remettre leurs dettes aux états débiteurs de l'Angleterre; préparer un emprunt international pour permettre à l'Allemagne de commencer ses paiements; accorder à l'Allemagne un moratorium. Les deux premières mesures seraient très utiles, si tous les détails d'exécution en étaient bien fixés. Il est certain que la seule manière de diminuer l'état des paiements de l'Allemagne est que parmi les Alliés les états créanciers acceptent d'être payés par les états débiteurs en bons de la série C dont ils feront remise ensuite à l'Allemagne. On comprend qu'il est difficile pour nous de prendre l'initiative de cette proposition : notre rôle, conforme à nos idées et à notre dignité, est de dire que nous paierons ce que nous devons, et que pour le faire nous avons besoin d'être payés par l'Allemagne. Par contre on concevrait très bien que l'Angleterre prît les devants et proposât, pour sa part, une combinaison qui représente pour elle un certain sacrifice, mais où elle voit des avantages d'ordre politique. Quant à l'emprunt international, il a déjà été étudié; s'il a échoué, c'est que les conditions n'en sont pas faciles à fixer, et qu'il faut régler en particulier la question des gages : le principe est généralement admis. Mais quand on regarde de près ces questions, on s'aperçoit qu'elles sont loin d'être au point.

Il est certainement heureux qu'un grand financier de New-York comme M. Otto Kahn ait des idées précises sur les dettes interalliées et en particulier sur le rôle des États-Unis. Dans une conversation qu'a publiée le *Times* il a fait des déclarations intéressantes. Il a remarqué que l'opinion française avait aujourd'hui une vue du problème des répara-

tions qu'elle n'avait pas jadis. « Mais, ajoute-t-il, cette nouvelle attitude dépend à bon droit et logiquement de l'idée que les concessions nécessaires pour rétablir la tranquillité et la « normalité » de l'Europe ne doivent pas être unilatérales, et que si l'on demande à la France d'abandonner quelques-uns de ses droits, d'autres nations doivent abandonner quelques-uns de leurs droits sur la France. Il ne convient guère à l'Amérique de critiquer la France parce qu'elle tient aux droits que lui ont conférés les Traités dans le temps même que les États-Unis affirment tenir absolument aux droits de créance qu'ils ont contre la France. En présence d'une France appauvrie par quatre années de guerre, et ployant sous le fardeau de la reconstruction de ses régions dévastées, nous avons bien mauvaise grâce à lui demander de modifier sa créance sur l'Allemagne, alors que nous, riches et sans blessures à panser, nous refusons de réduire le montant de ce qui nous est dû par la France à cause de notre commune camaraderie dans une guerre juste... Insister pour le paiement intégral en vingt-cinq ans et avec 4 1/2 p. 100 d'intérêt, de la dette qui nous est due par les nations européennes, n'est pas seulement manquer de générosité : c'est commettre une exaction, qui, si elle était réalisable, porterait un grave préjudice à notre situation économique et commerciale. » Ces paroles méritent d'être retenues, venant d'un Américain aussi éminent que M. Otto Kahn. Il semble bien en effet que financiers et hommes d'affaires se rendent mieux compte aux Etats-Unis de la situation actuelle de l'Europe et en particulier de celle de la France. Les plus avertis d'entre eux ne se font pas d'illusions et reconnaissent aujourd'hui la nécessité d'une compensation des dettes interalliées pour permettre la reprise sur une base plus stable des échanges internationaux. Mais l'opinion de quelques hommes éclairés ne suffit pas pour déterminer le cours d'une politique, surtout dans un pays comme l'Amérique. Nous ne sommes pas du tout assurés que les compatriotes de M. Otto Kahn pensent comme lui. Nous ne savons nullement encore les dispositions du gouvernement de Washington.

Nous ne sommes pas beaucoup plus fixés sur celles de M. Lloyd George. Il y a eu à la Chambre des Communes un

petit incident qui donne à réfléchir. Le colonel Wegdwood avait posé la question suivante au premier ministre, faisant allusion aux projets de compensation des dettes interalliées qui avaient paru dans les journaux : « Votre attention a-t-elle été attirée sur des suggestions qui ont été faites et selon lesquelles la Grande-Bretagne, tout en remboursant la dette qu'elle a contractée envers les États-Unis, accepterait, au lieu du paiement des dettes de la France, de l'Italie et de la Belgique, des bons allemands de la série C qui seraient alors détruits. L'adoption de cette solution a-t-elle été encouragée d'une manière quelconque par le gouvernement de Sa Majesté? » Or M. Lloyd George a fait cette réponse qui mérite d'être rapportée et méditée : « J'ai entendu parler de ce projet, qui n'est du reste pas nouveau, mais on lui fait aujourd'hui une plus grande publicité qu'auparavant. Il aurait le grave désavantage de mettre notre pays, qui est actuellement une nation créancière, en demeure de rembourser entièrement toutes les sommes qu'il a empruntées aux puissances pendant la guerre, sans toucher quoi que ce soit des avances consenties par lui pendant la même période de temps. »

Par ces paroles, M. Lloyd George ne condamne pas il est vrai le principe de la remise des dettes : il se refuse seulement à approuver des projets officieux. Il n'en reste pas moins que le ton de sa réponse est d'un homme qui n'entend pas s'engager, et qui en tous cas ne promet nullement de considérer la remise des dettes comme devant faciliter le seul problème des réparations. Dans l'esprit de M. Lloyd George, la remise des dettes serait liée à des questions politiques, comme le désarmement ou les sanctions, et par conséquent elle ne servirait qu'à une sorte de marchandage auquel le gouvernement français ne saurait se prêter. Le *Times* a constaté discrètement, mais avec clarté, que de telles suggestions venues de Londres avaient fait à Paris un effet déplorable. En tous cas, on ne peut pas dire que l'Angleterre sur le sujet se soit résolument engagée dans la voie qui mène à une conclusion pratique.

Reste la question du moratorium. Sur ce sujet, il faut dire tout net qu'accorder un moratorium à l'Allemagne sans des garanties sérieuses, sans une contre-partie bien définie est une opération dérisoire, absolument vaine et destinée

seulement à préparer d'autres difficultés. Personne ne peut plus se contenter d'une décision de la Commission des réparations, qui accorderait le moratorium, moyennant certaines promesses de réformes aléatoires et qui courraient le risque de n'être jamais prises. Il n'y a pas de moratorium possible sans compensation, et il n'y a pas de compensations, si elles ne sont pas à la disposition des Alliés, sans qu'ils aient besoin de la bonne volonté de l'Allemagne. Nous voyons bien que l'opinion anglaise s'inquiète à ce sujet des dispositions de la France, mais nous ne voyons pas qu'elle se fasse une conception complète de ce qui est nécessaire. Le *Times* qui est très attaché à l'entente franco-britannique et qui a toujours senti l'importance du problème des réparations, se préoccupe de la manière dont les négociations se présentent. Il va même jusqu'à parler du départ de la France de la Commission des Réparations. Mais comme la France ne pourait le faire, selon le traité de Versailles, qu'après un préavis de douze mois, il ne croit pas qu'elle consente à rester ainsi immobilisée pendant un an, subissant passivement toutes les décisions que voterait contre elle la majorité de la Commission. « Sans aller, ajoutait-il, jusqu'à dire qu'il y a un réel péril à voir la France quitter la Commission, il est évident qu'elle nourrirait contre celle-ci un grand ressentiment si M. Louis Dubois y était de nouveau isolé, et il vaudrait mieux éviter une si regrettable dissension, qui rendrait les négociations futures délicates. » Ces considérations, et bien d'autres que l'on pourrait citer, indiquent une réelle inquiétude. Nos amis Anglais insistent pour que nous ne soyons pas trop attentifs à des questions de forme, et pour que nous considérions le fond même du problème, qui a des exigences impérieuses. Ils auraient raison, si en effet nous discutions sur des affaires de procédure : mais c'est bien la substance du problème qui est en cause, lorsque nous faisons des objections, et il nous paraît que cette fois c'est le fond même des choses que la politique britannique n'aperçoit pas. Elle croit encore à des atermoiements possibles, à des arrangements qui permettraient de gagner du temps. La vérité est que l'heure des délais est passée et qu'il faut conclure.

L'Allemagne, par son attitude depuis deux ans, a obtenu un résultat : elle a tué la confiance, et c'est bien ce que sent

l'Angleterre. Ce qui est arrivé cependant est dans la logique des choses. Le crime allemand, dès le début de la guerre et la violation de la Belgique, a consisté principalement dans ce fait que la notion de contrat a été déchirée. L'Allemagne continue : elle a pris des engagements; elle ne les tient pas. Il n'y a plus de règlements que ceux qui seront imposés par les Alliés. L'assainissement des finances allemandes, et l'emprunt extérieur qui pourra suivre, suppose un contrôle effectif à Berlin. La garantie des Alliés suppose l'application de l'article du traité qui leur donne un privilège général sur tous les revenus de l'Allemagne. La réalité de ces mesures ne peut être assurée que par une pression sur l'Allemagne. Après des mois de patience, nous en sommes là. La politique de conciliation que nous avons suivie depuis la signature du traité n'aura pas été vaine, si elle nous permet aujourd'hui de montrer que, les moyens suggérés jadis par nos Alliés ayant échoué, il nous reste à agir par tous les autres moyens que nous donne le traité et dont nous n'avons pas usé. Une fois encore, nous allons donc essayer d'obtenir par une coopération interalliée des résultats pratiques. Le gouvernement français va conférer avec le gouvernement britannique pour arrêter les mesures destinées à assurer l'assainissement financier du Reich et les paiements. Il est certain que l'accord des Alliés suffira à faire céder l'Allemagne, comme l'accord des membres du Comité des garanties a suffi à lui faire accepter un contrôle sérieux de son budget et de ses finances. Nous ferons tout ce qui est possible pour obtenir une action collective des Alliés, mais si, ayant tout fait, nous ne l'obtenions pas, il nous resterait à agir selon nos intérêts. Pour sortir de l'intolérable situation où nous met la mauvaise volonté de l'Allemagne, nous avons heureusement un gage, qui est la rive gauche du Rhin. Nous l'occupons; nous pouvons être amenés à organiser cette occupation selon d'autres règles que celles qui sont actuellement en vigueur; nous pouvons être amenés à administrer les régions rhénanes, à y lever des impôts, à y établir une autre monnaie que le mark déprécié, à prendre la direction des chemins de fer, des postes et des téléphones, à mettre des barrières douanières. Nous pouvons songer aussi à tirer

parti des biens de l'État prussien. Nous pouvons encore nous assurer une participation dans les sociétés industrielles de l'Allemagne. Il s'agit cette fois d'obtenir non des promesses, mais des résultats réels. Il s'agit de faire payer l'Allemagne.

Le traité de paix nous avait promis une garantie militaire et des réparations. Nous n'avons pas l'une; nous n'aurons pas les autres, si nous ne nous les assurons pas nous-mêmes. Après une longue attente, l'opinion française réclame une solution. La force de notre pays ne dépend pas seulement de ce fait que nous avons une armée; elle dépend de notre stabilité sociale, laquelle est faite de bien des éléments divers. Cette stabilité tient à notre évolution politique, à notre esprit non révolutionnaire, au morcellement de la propriété, à notre situation de pays agricole : elle tient aussi à notre état moral. Aucun gouvernement ne peut laisser s'affaiblir cet état moral par la déconvenue qui suivrait une carence définitive de l'Allemagne, par le trouble qui en serait la conséquence et les répercussions inconnues d'une si injuste aventure. Privé du pacte de garantie, incertain sur les réparations, notre pays a besoin de sentir une manifestation précise de la victoire, et après tant de sacrifices et d'attentes, il souhaite une preuve de notre volonté. En 1919, la formule de l'application stricte du traité de paix lui a suffi : ce n'était qu'une espérance, en laquelle il a eu foi. Aujourd'hui il veut une réalité. Voilà pourquoi il faudra tôt ou tard un acte politique.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONOLOGIE DU MOIS

22 *juin.* — Assassinat du maréchal Sir Henry Wilson.

23. — Ratification par le Reichstag des accords de Wiesbaden. — Elections sénatoriales en Hollande.

24. — Assassinat de M. Rathenau, ministre des Affaires étrangères allemand.

25. — M. Le Trocquer, ministre des Travaux publics, expose à Eu un programme de réparations en nature. — Arrivée de M. Schanzer à Londres.

26. — Mort du prince Albert de Monaco. — Arrivée à la Haye de la délégation soviétique. — L'Empereur d'Annam est reçu à la Chambre par le Président de la République.

27. — Conclusion d'un accord commercial entre la Hongrie et l'Autriche.

28. — Troisième anniversaire de la signature du traité de Versailles. — La Chambre vote la loi militaire par 400 voix contre 202.

29. — Constitution du cabinet polonais Sliwinski.

30. — Bataille dans Dublin entre républicains et troupes de l'état libre. — A la Haye, M. Litvinof déclare que les crédits nécessaires à la Russie s'élèvent à 600 millions de dollars.

1er *juillet.* — Aux États-Unis, 400 000 ouvriers des chemins de fer se mettent en grève.

2. — Célébration en Angleterre du « Dimanche de Verdun ».

3. — Le Conseil d'Empire adopte la loi de défense républicaine. — Attentat réactionnaire contre M. Maximilien Harden.

4. — En Haute-Silésie la Pologne prend possession de la dernière zone plébiscitaire.

5. — Débat à la Chambre sur les responsabilités de la Guerre. Discours de M. Viviani. — Tentative de sédition militaire à Rio-de-Janeiro. — Entrevue à Londres de M. Schanzer et de M. Lloyd George.

6. — La rébellion républicaine semble reprimée à Dublin; elle s'organise en province.

7. — La Diète polonaise renverse le cabinet Sliwinski. — La Chambre vote le projet sur le droit de grâce amnistiante.

8. — Clôture de la session parlementaire. — Signature à Madrid du traité de commerce franco-espagnol; il doit entrer en vigueur le 15.

9. — Expiration des pouvoirs de la Commission interalliée de Haute-Silésie. — Signature d'un accord franco-chinois au sujet de la Banque Industrielle de Chine.

10. — Les 100 marks tombent à 2 fr. 40 sur le marché de Paris. — Mort du bey de Tunis.

11. — La C. D. R. établit le chiffre du versement que l'Allemagne doit faire le 15.

12. — La C. D. R. transmet aux gouvernements alliés la lettre par laquelle l'Allemagne demande un moratorium de 2 ans. — Constitution du Grand Conseil de la Tunisie.

13. — Réponse de la C. D. R. à l'Allemagne.

14. — Attentat anarchiste contre le Président de la République.

15. — Le gouvernement allemand verse à la C. D. R. la somme fixée par elle de 32 107 397 marks or.

16. — Le Président du Conseil inaugure à Jonchery le monument au premier mort de la guerre.

17. — Le Reichstag vote le projet d'emprunt forcé. — Suicide des deux assassins du Dr Rathenau dans un château de Thuringe. — Le ministre des Affaires étrangères de Lithuanie, dans une note adressée au Gouvernement polonais, maintient les droits de la Lithuanie sur Wilna.

18. — Le Reichstag vote la loi de défense républicaine. — Le Société des Nations approuve les termes des mandats français, belge et anglais sur un certain nombre d'anciennes colonies allemandes. — Le mémorandum du Comité des garanties est transmis au chancelier allemand.

19. — Chute du cabinet italien Facta.

20. — Mises en vigueur des accords de Wiesbaden. — Dernière réunion de la Conférence de la Haye qui n'aboutit à aucun résultat. — Première réunion du Landesrat de la Sarre.

21. — Réponse du chancelier allemand au Comité des garanties.

22. — M. Korfanty échoue dans la formation du nouveau ministère polonais.

23. — M. Orlando renonce à former le Cabinet italien.

24. — Séance publique du Conseil de la Société des Nations au sujet des mandats français et anglais en Syrie et en Palestine.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.